

LES
IMPOSTURES
DE
L'HISTOIRE.

L. E. 2

IMP OSTURES

D E



L. H. 2

LES
IMPOSTURES
DE
L'HISTOIRE

ANCIENNE ET PROFANE;

Ouvrage nécessaire aux jeunes Gens, aux
Instituteurs, & généralement à toutes
les Personnes qui veulent lire l'Histoire
avec fruit.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES, & se trouve

A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean
de-Beauvais, la première porte cochère au-dessus
du Collège.

M. DCC. LXX.

IMPOSTURES

THE FOLIO

avec fruit.

RECORDED & INDEXED

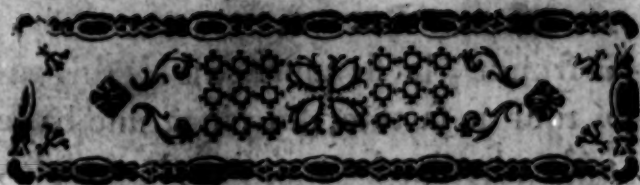


А. Л. ЛОДОВИЧЕНКО

CLASS

[illegible]

W. D. G. I. K. E.



L E S

IMPOSTURES DE L'HISTOIRE.

CINQUANTE-SEPTIEME IMPOSTURE.

LES anciens se servoient de la fronde à la guerre avec beaucoup d'adresse. Les Romains avoient des frondeurs dans leurs armées ; mais cette arme étoit plus en usage chez les Barbares. Je ne doute point qu'elle ne causât beaucoup de dommage. Ce que je conçois avec peine , c'est qu'avec elle on pût coucher en joue , & tuer aussi sûrement qu'avec une arme à feu. Cependant Virgile dit , Eneid. liv. 9, vers. 586
« que Mezenice apperçut le fils d'Ar- »
« ceus , quitta ses armes , prit sa

II. Partie.

A

2 LES IMPOSTURES

» fronde , la fit tourner trois fois au-
» tour de sa tête , lui lança une balle
» de plomb , l'atteignit à la temple ,
» & l'étendit mort ». Je lis dans
Lib. 37. Pline , qu'on s'occupoit à abattre
cap. 8. avec la fronde une pierre précieuse
que l'on appelloit Callais (a) ; &
dans Aristote , que chez les Ligu-
riens , il y avoit des frondeurs si ha-
biles , qu'ils parioient entre eux de
tuer un oiseau qu'ils choissoient dans
plusieurs , & le tuoient en effet. On
nous rapporte que les habitans des
Isles Baléares , aujourd'hui Majorque
& Minorque , exécutoient avec la
fronde des choses plus surprenantes
encore. Ils s'accoutumoient à manier
cette arme dès l'enfance. Leurs mères
mettoient leur nourriture sur quel-
que hauteur , & ils étoient obligés

Lib. 37.
cap. 8.

De Mirabil.
auscult. pag.
1158.

(a) Le P. Hardouin n'est pas d'avis que
cette pierre fût la Turquoise , parce qu'il est
fort douteux , si les anciens la connoissoient.
Voyez la note sur ce passage de Pline.

de l'abbattre. Je tiens ce fait de Diodore de Sicile, dont voici les propres termes « Ces peuples s'armoient de » trois frondes. La première leur servoit de bandeau ; la seconde de » ceinture ; ils portoient la troisième » à la main. Ils auroient eu un casque » & une cuirasse qu'ils n'auroient pas » été mieux armés. Nation vraiment » belliqueuse, & née pour épouvanter » les ennemis ! Quand ces peuples , » continue l'auteur, étoient forcés » de faire la guerre , ils lançoient » avec la fronde des pierres bien plus » grosses qu'à l'ordinaire ». Ne devoit-il pas nous donner leurs dimensions & leur pesanteur ? Il n'a voulu , peut-être , que nous effrayer , en parlant de si grosses pierres. C'étoient , sans doute , des meules de moulin , ou des quartiers de rochers. Leur vitesse étoit en raison de leur poids. Ils lançoient ces pierres avec autant de rapidité & de force que les catapultes. On n'a qu'à lire Vitruve, qui nous a donné la description des ma-

4 LES IMPOSTURES

chines de guerre , & on sera à portée de juger si un homme est capable de jeter une pierre si loin & si fortement qu'une catapulte.

« Ces peuples , poursuit Diodore ,
» s'accoutumoient dès l'enfance à
» l'exercice de la fronde. Les mères
» mêmes les y obligeoient avec ri-
» gueur. Elles mettoient sur une bran-
» che d'arbre du pain , qu'il falloit
» qu'ils abattissent. C'est ce pain
» qu'elles leur donnoient quand ils
» l'avoient gagné par leur adresse.
» Ils n'en avoient point d'autre ,
» quelque faim qu'ils souffris-
» sent » Florus & Strabon sont
d'accord avec notre auteur sur cette
coutume ; il semble même qu'ils se
soient copiés. Que veut dire ce mot
dès l'enfance ? Dès que les enfans
étoient sévrés , n'avoient-ils d'autre
pain que celui qu'ils abattoient avec
la fronde ? Ces enfans étoient bien
à plaindre ; on leur donnoit du pain
sec avant même qu'ils eussent des
dents. Mais s'ils ressembloient à ceux

DE L'HISTOIRE 5

de nos jours qui demandent sans cesse à manger , les mères alloient donc sans cesse mettre leur pain sur un arbre , & les conduire la fronde à la main pour l'abattre ? Avoient-ils assez de force pour tourner la fronde ? Leurs mères n'avoient-elles pas d'autres occupations ? Pour lancer la fronde , il faut un lieu spacieux. Les seigneurs Baléares n'en manquoient pas , sans doute , mais le peuple qui n'avoit que de petites maisons , le plus souvent sans cour , ni jardin , étoit donc obligé d'aller hors de la ville chercher une espace propre à cet exercice ? Que de fables ! Comment n'en a-t-on pas senti toutes les conséquences ? Enfin , non-seulement ces peuples étoient de grands frondeurs , mais ils n'avoient , selon Diodore , d'autre arme que la fronde. Florus dit clairement la même chose , mais il s'érige en orateur. Il dit que ces frondeurs couvrirent de pierres les vaisseaux des Romains qui leur faisoient la guerre , pour réprimer

6 LES IMPOSTURES

leurs pirateries. « Qui est-ce qui n'est
 » point surpris, s'écrie-t-il, de ce
 » que chaque coup de leur fronde
 » fasse son effet ? Ils n'ont, cependant,
 » point d'autres armes pour défendre
 » leur pays ». Ils ne faisoient pas
 grande dépense en préparatifs de
 guerre. Strabon, dans l'endroit cité
 plus haut, n'est pas d'accord sur ce
 point avec Diodore & Florus. « Ils
 » vont, dit-il, au combat sans cein-
 » ture. Ils portent en main un bou-
 » clier, ou un javelot brûlé par le
 » bout, & rarement ferré, ils cei-
 » gnent leur tête de trois frondes ». Ils avoient donc un javelot ou un
 bouclier & des frondes. A l'égard de
 celle-ci, Strabon donne l'essor à son
 imagination. « Ils se servent, ajoute-
 » t-il, de trois frondes, d'une longue
 » pour atteindre ceux qui sont éloî-
 » gnés, d'une plus courte pour les
 » moins éloignés, & d'une petite
 » pour les plus proches ». Lequel
 croire de ces auteurs ? Aucun.

LVIII. IMPOSTURE.

LES Stoïciens se glorifioient avec ostentation & en termes ampoulés, de mépriser la mort. Aussi n'hésitoient-ils point de se poignarder, de s'empoisonner, de se pendre, &c. Senèque est rempli de ces exemples héroïques, ou plutôt de ces folles exagérations. Il y a long-tems que les anciens sont en possession de nous donner le merveilleux pour le vrai. Les habitans de la ville de Miler n'étoient pas du sentiment de ces philosophes si dégoutés de la vie. Il arriva dans leur ville un étrange accident, & ils songèrent aussi-tôt à y remédier. C'est de Plutarque que nous allons tirer ce fait singulier. Il y eut un tems, dit-il, que les filles des Milésiens furent frappées d'une mélancolie triste, d'un chagrin sombre & terrible. On conjecturoit que c'étoit un air empoi-

De Virt.
mulier p. 149.

8 LES IMPOSTURES

sonné qui leur cauſoit ce dérangement , cette aliénation d'eſprit. Il leur prenoit à toutes une ſoudaine envie de mourir , ou un furieux deſir de ſ'aller pendre , & pluſieurs ſ'étranglèrent ſecrètement. Qui pourroit ne pas verſer des larmes de compaſſion ſur ces malheureuſes filles ? Pour moi qui ſuis naturellement tendre , j'en ſuis d'autant plus touché , que , ſuivant la plume véridique de Plutarque , « il n'y avoit ni remontrances , ni larmes de pères & de mères , ni conſolation d'amis qui puſſent les en détourner. Pour ſe faire mourir , elles trouvoient toujours le moyen d'éluſer les ſoins & les ruses de ceux qui obſervoient leur conduite ». L'affaire eſt ſérieuſe ; c'en eſt fait de ces infortunées. Les Miléſiens conſternés , ſe tourmentent en vain. Ils ne trouvent d'abord aucun moyen de ſe délivrer d'un fléau qui va rendre leur ville déſerte. Que faire ? Comment ſ'y prendre ? Plutarque les tire d'embarras , & imagine

une ordonnance salutaire. Un citoyen très-sage conseilla de publier un édit qui déclare que, « toute fille qui se » pendra sera portée nue à la vue de » tout le monde au travers de la » grande place ». La mélancolie, le chagrin noir disparoissent. Ce desir immodéré de s'étrangler s'apaise. Il n'y a plus une fille qui veuille mourir, & elles en perdirent le goût pour toujours. Qui eût imaginé qu'un édit devînt un contrepoison ? Le beau secret ! Qu'il fit de honte aux médecins & aux chirurgiens ! Quelle ressource, quel trésor pour un Etat, que des citoyens de la trempe de celui de Milet ! Avec de tels sages, nulle dépense en hôpitaux, ni en petites maisons. Quelle fut la récompense de ce citoyen, dont le conseil sauva la vie à tant de chastes Milésiennes ? On ne nous dit rien, pas même le nom de ce grand homme.

L'expérience nous fait assez voir que la tête peut tourner aux femmes, ainsi qu'aux hommes ; jusqu'à sou-

10 LES IMPOSTURES

haïr la mort, & se la donner. Mais il est permis de douter que rien soit capable d'engager toutes les filles d'une ville à se détruire de la même manière. D'où vient que les femmes & les veuves ne se pendoient pas comme les filles ? Le titre de femme étoit-il un préservatif contre un tel vertige ? D'où vient que de tant de manières de sortir de la vie, elles choisirent la plus difficile ? Avant de se pendre, elles donnoient quelques marques du dessein qu'elles en avoient, puisque leurs pères, leurs mères & leurs amis faisoient tous leurs efforts pour les en dissuader. Ne pouvoit-on pas les enchaîner ou les enfermer dans un lieu où elles ne pussent rien entreprendre contre leurs personnes ? Ces pères, ces mères, ces amis contens de fondre en larmes, & de les exhorter à se conserver, se tenoient donc immobiles, n'avoient ni bras, ni force pour les empêcher de se pendre ? Une pareille inaction est-elle probable ?

DE L'HISTOIRE. II

A quoi Plutarque attribue-t-il l'effet prompt & salutaire de l'édit dont nous venons de parler ? On sera sûrement satisfait de ses réflexions.

« Or , dit-il , c'est une marque d'une » bonne & vertueuse nature que la » crainte de l'infamie & du déshonneur. Ces filles ne redoutoient ni la » douleur, ni la mort qui sont les deux » plus grands accidens de la vie ; » & elles ne purent supporter l'ignominie & la honte dont elles étoient » menacées après leur mort ».

Ces filles étoient attaquées de folie , car c'en est une bien grande que de s'ôter la vie sans sujet. Cependant leurs parens s'efforçoient de les en détourner par toutes sortes de discours. N'étoit-ce pas parler à des sourds ? Pouvoient-elles goûter leurs raisonnemens dans un délire furieux , dans le désordre extrême de leurs organes ? Non , certainement. Si elles ne pouvoient être frappées ni de ces raisonnemens , ni de l'horreur de la mort , comment purent-elles l'être de

12 LES IMPOSTURES

la nudité de leurs cadavres ? Malgré leur transport étoient-elles soigneuses de s'habiller ? Aucune d'elles ne se fera-t-elle pendue toute nue pendant la nuit ? C'étoit le tems le plus favorable à leur dessein , & il y a lieu de présumer que plusieurs l'auront choisi. Si elles ne se sont point abstenues de se pendre sans vêtemens , comment auront-elles eu honte d'être portées nues dans les places publiques après leur mort ?

Milet étoit dans la Grece, ainsi que Sparte. Ici les filles ne rougissoient point de paroître nues dans leurs exercices. Là elles avoient de la modestie & de la pudeur , même après leur mort. Peut-on nous en imposer plus hardiment ?



LIX^e. IMPOSTURE.

LES poëtes ont feint que Midas , roi de Phrygie , avoit obtenu des dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertiroit en or. Ses alimens se changerent en ce métal , & il ne tarda pas de se repentir d'avoir fatigué le ciel de ses ridicules souhaits. Il n'est pas difficile de comprendre le sens moral de cette fable : mais qui peut penser que les historiens aient voulu avoir aussi leur Midas ? C'est Plutarque De vitæ mul. p. 262 qui l'a envié aux poëtes. « Pythes , » dit-il, trouva des mines d'or, em- » ploya toute son étude à leur ex- » ploitation, & contraignit tous ses » sujets indistinctement à fouiller, » porter & nettoyer l'or, sans leur » permettre aucun autre ouvrage ni » aucun art ». Ce pénible travail causa la mort à plusieurs. Les femmes, saisies d'effroi , & baignées de larmes ,

14 LES IMPOSTURES

s'assembloient, & vont supplier l'épouse de Pythes d'avoir pitié d'elles, & de les délivrer du danger de perdre leurs maris. Elle fut touchée de leurs prières, manda des orfèvres de confiance, & leur ordonna de faire en or du pain, des pommes, & plusieurs autres choses qu'elle savoit du goût de son mari. Pythes entre chez lui pour dîner, & ne trouve que de l'or sur la table; il avoit faim, il demande à manger: on lui apporte un nouveau service, dont les plats étoient encore remplis d'or. Il s'empporte contre ses domestiques, & surtout contre sa femme. Celle-ci alors lui reproche sa folie. « Vous ne pensez, lui dit-elle, qu'à amasser de l'or, tandis que vos sujet meurent de faim. Personne ne s'occupe à aucun art dans la ville, ni à cultiver la terre dans la campagne; de sorte qu'il y a ici une extrême disette de bled, de vin & de toutes choses ».

Pythes fut sensible aux remon-

trances de sa femme ; & sans discontinuer les travaux de la mine , il ordonna que la cinquième partie seulement de ses sujets y feroit employée alternativement , & que le reste s'occuperait à la culture des terres & aux arts. Est-ce là une fable ou une histoire ? Tous les citoyens d'une ville, nobles & roturiers ; tous les habitans de la campagne avoient abandonné leurs maisons & leurs affaires , pour tirer de l'or des mines. De quoi vivoient donc les travailleurs , les femmes , les enfans , les vieillards , les malades dans une ville , sans bled , sans vin & sans arts ? Un poète est le maître de se livrer à son imagination ; mais un historien ne doit avoir que la vérité pour objet & pour guide. Ce que Plutarque va nous raconter de la mort & du tombeau de Pythes , n'est pas moins plaisant.

Xercès , dans l'expédition qu'il fit en Grèce , lui tua un fils , & emmena les autres à la guerre où ils périrent.

16 LES IMPOSTURES

« Pythes fut si touché de leur perte
 » qu'il craignoit la mort , & cepen-
 » dant haïssoit la vie. Il ne vouloit
 » pas vivre , & il ne pouvoit se don-
 » ner la mort ». La belle pensée !
 Comment ne pouvoit-il pas se pro-
 curer la mort ? Il étoit toujours sur
 les montagnes : il n'avoit qu'à se pré-
 cipiter du haut en bas , qu'à se jeter
 dans une mine profonde , qu'à prier
 quelqu'un de ses ouvriers , qui le dé-
 restoient, de l'assommer. Mais cela eût
 été tout d'un coup fait , & nous per-
 dions le merveilleux que Plutarque
 répand sur la mort de son nouveau
 Midas. « Il y avoit , continue-t-il ,
 » un tertre dans la ville , le long du-
 » quel passoit la rivière nommée Py-
 » thopolite. Il fit bâtir sa sépulture
 » sur ce tertre , détourner la rivière
 » de son cours , pour qu'elle cotoyât
 » d'abord son tombeau , & passât en-
 » suite à travers. Tout ainsi préparé ,
 » il résigne le gouvernement à sa
 » femme , & s'en ferme dans sa sé-
 » pulture. Il avoit ordonné expresse-
 » ment

» ment à la princesse de n'en point
 » approcher ; mais de mettre tous
 » les jours sa nourriture dans une
 » petite nacelle , jusqu'à ce qu'elle
 » vît que cette nacelle passât au-delà
 » du tertre , sans que l'on eût touché
 » aux vivres , & qu'alors elle cessât
 » de lui en envoyer , puisque ce se-
 » roit la preuve qu'il seroit mort ».

Y eut-il jamais un fou plus ingénieux que Pythes ? S'étoit-il renfermé tout vivant dans son tombeau pour ne plus craindre la mort ? N'étoit-ce pas , au contraire , redoubler sa crainte ? Quelles contradictions ! Cette fable est trop grossièrement présentée pour que nous perdions plus de tems à la réfuter.



LX. IMPOSTURE.

PERSONNE n'ignore les exploits d'Horatius Coclès contre les Etrusques. Plutarque les raconte si séchement, qu'on ne peut que s'étonner de sa brièveté. Les ennemis qui assiégeoient Rome pour y rétablir les Tarquins, pouissoient les Romains vigoureusement, étoient prêts de se saisir du pont de bois, & d'entrer dans la ville. Trois officiers, Herminius, Spurius Largius, & Horatius, résistèrent seuls à l'affaut qu'ils donnèrent à ce pont. « Horatius, dit
» Plutarque, défendit seul l'entrée
» du pont contre les Etrusques, jus-
» qu'à ce que les Romains l'eussent
» coupé derrière. Il se jetta ensuite
» tout armé dans le Tibre, & le passa
» à la nage, quoi qu'il eût reçu un
» coup à la cuisse ». Dans les pa-
rallèles, où il a coutume d'user d'un
style plus concis, il ajoute, qu'Hora-

In publicolâ,
page 100.

rius se sentant accablé par le grand nombre, commanda à ceux qui étoient en bataille derrière lui, de rompre le pont. Par-là, il empêcha les ennemis de s'avancer, jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup de trait dans l'œil, il se jeta dans le Tibre; & le passa à la nage. L'auteur vient de dire qu'ils étoient trois à repousser les ennemis. Ici Horatius étoit seul, & cependant, derrière lui & sur le même pont, il y avoit des soldats en bataille. Là il avoit reçu un coup dans la cuisse, ici c'est dans l'œil. Comment Horatius seul, sur un pont spacieux, tel que devoit l'être celui du Tibre, où trois cent mille citoyens qu'il y avoit alors à Rome, selon Denis d'Halicarnase, alloient & venoient; comment, dis-je, put-il sur ce pont soutenir l'effort d'une multitude d'assaillans? Qu'on ne s'imaginer pas que nous aggrandissons ce pont dans la vue de rendre la résistance d'Horatius incroyable. Selon l'auteur que nous venons de citer,

Lib. 5, p.

196.

Lib. 3, p.

183.

20 LES IMPOSTURES

« toutes les pièces qui composoient
 » ce pont n'étoient point ferrées par
 » des liens de fer , ce qui demandoit
 » de grosses poutres pour le soutenir »
 & ce qui prouve qu'il étoit très-
 grand. Horatius put-il donc lui seul
 en fermer le passage aux ennemis ?

Plutarque , dans les mêmes paral-
 lèles , dit que le pont fut rompu par
 les ordres d'Horatius ; & dans la vie
 de Publicola , que ce fut par une ruse
 & un stratagème des Romains. On
 auroit trop de peine à accorder cet

Lib. 5, p. 295. auteur avec lui-même. Denis d'Hali-
 carnasse parle autrement de ce fait.
 Quand Herminius & Largius crurent
 l'armée Romaine en sûreté , comme
 leurs armes étoient toutes brisées par
 la multitude des coups qu'ils avoient
 parés , (il n'a garde de dire des coups
 qu'ils avoient reçus) , ils se retirè-
 rent insensiblement. Horatius resta
 seul , & , quoique les consuls & tous
 les citoyens qui s'intéressoient à la
 conservation d'un homme si précieux
 à sa famille & à sa patrie , lui criaient

sent de se retirer, il tint toujours ferme, & fit avertir les consuls par Herminius de couper le pont du côté de la ville, & de lui faire connoître par un signal quand la plus grande partie seroit rompue

En cela Denis d'Halicarnasse paroît plus vraisemblable, & le fait est plus glorieux pour les Romains. Il nous les représente assez inquiets & assez jaloux de la vie d'un si illustre guerrier. Mais l'entretien d'Horatius avec Herminius sur le pont, dénote qu'il n'y étoit pas seul. Si Herminius étoit au bout du pont du côté de la ville, & Horatius à l'autre bout du côté des ennemis, dans cette distance au milieu du fracas des armes, comment se fera-t-il fait entendre à Herminius? Un homme seul qui est aux prises avec une armée entière, est-il en état de combattre, de parer les coups, de parler, d'avertir ses concitoyens, & d'entendre ou de voir le signal qu'il leur a demandé? Que l'on s'étonne tant que l'on voudra; c'est

22 LES IMPOSTURES

Horatius seul qui défend le pont, & qui en écarte, par des prodiges de valeur, l'armée des Etrusques. Quelles armes a-t-il ? Une épée, un bouclier, nous dit Denis d'Halicarnasse ; s'il avoit eu une pique, une lance ou un arc, pour combattre de loin, passe encore. Il n'avoit rien de tout cela, & il fit une si vigoureuse résistance, & se rendit si formidable, qu'on le regarda comme un furieux qui ne cherchoit qu'à vendre sa vie bien cher, & que personne n'osa l'approcher.

Sa bravoure va plus loin. Il étoit même plus difficile de le joindre alors qu'auparavant. Le fleuve à droite & à gauche lui tenoit lieu de barrière, devant lui un monceau d'armes & de corps morts lui servoit de rempart. Il n'avoit plus à se défendre que des javelots & des pierres qui voloient de tous côtés, & dont on s'efforçoit de l'accabler. Loin de se tenir sur la défensive, il renvoyoit contre les ennemis les mêmes armes

dont on le foudroyoit , & ses coups ne portoient jamais à faux. A-t-on jamais vu une description aussi incroyable ? Renvoyer les traits & les pierres qu'on lui lançoit ! Qui les lui ramassoit ? Aucun des coups de l'ennemi ne portoit , & tous les siens avoient leur effet. Etoit-il invulnérable ? Les Etrusques étoient-ils aveugles ? Comme nos historiens prévoyoit que si Horatius s'étoit tiré d'une affaire aussi dangereuse , sans aucune blessure , la postérité se défieroit de leur récit. Ils lui en ont donné les uns une seule , comme Plutarque ; les autres plusieurs , comme Denis d'Halicarnasse ; celui-ci nous rapporte qu'Horatius étoit percé de traits , couvert de plusieurs blessures , *atteint dans les reins du fer d'une lance* qui , traversant le haut de sa cuisse , lui causoit des douleurs mortelles ; & qu'il ne pouvoit plus se soutenir quand on lui cria que le pont étoit rompu. Il se jeta dans le Tibre tout armé , & , malgré les vagues causées

24 LES IMPOSTURES

par les ruines du pont qui empêchoient le cours de l'eau, il traversa le fleuve à la nage, sans avoir perdu aucune de ses armes.

Écoutons nos auteurs sur le surnom de Coclès donné à leur héros. Les uns, tels que Tite-Live, Denis d'Halicarnasse & Plutarque, disent que ce surnom, qui signifie borgne, lui fut donné, parce qu'il perdit un œil dans un combat. D'autres, comme le même Plutarque, avancent qu'il fut surnommé Coclès, parce qu'il étoit fort camus: que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne séparoit, ni ses yeux, ni ses sourcils, & que le peuple voulant l'appeller Cyclope, se méprit & l'appella Coclès, nom qui lui demeura. Le beau garçon! c'est pourtant celui dont Denis d'Halicarnasse dit qu'il étoit *d'une beauté & d'une valeur surprenantes*.

Il ne nous reste plus qu'à faire quelques remarques sur la manière dont le pont du Tibre fut rompu, &

& sur celle dont le héros Romain passa la rivière à la nage. Nous avons vu que ce pont n'étoit que de bois, & qu'il n'étoit joint par aucun lien de fer, ce qui contribua à l'abattre plus facilement. Pline dit clairement qu'après, & non avant la belle défense d'Horatius, il fut résolu de ne point attacher ce pont avec des cloux de fer, parce qu'on auroit eu trop de difficulté à le rompre dans un cas aussi pressant que le premier. Il n'étoit donc pas tout de bois & sans ferremens, puisqu'on ne le bâtit de cette façon que depuis l'action d'Horatius. Que l'on concilie, si l'on peut, ces contradictions des anciens écrivains. Lib. 36, cap. 15.

Ils ne s'accordent pas mieux en parlant de la manière dont il se jeta tout armé dans le Tibre, & traversa cette rivière. Tite-Live prévint qu'il seroit difficile de rendre ce fait vraisemblable; c'est pourquoi avant qu'il se précipite dans l'eau, il le fait réfléchir sur le danger où il va s'ex-

26 LES IMPOSTURES

poser , & lui compose cette belle prière. Dieu du Tibre , dit Horatius , reçois favorablement dans tes eaux , & ces armes , & ce soldat ton défenseur. Alors il se jette dans l'eau , & fait une chose qui aura dans l'avenir plus de réputation que de croyance.

Lib. 3, cap. 2. Valère-Maxime qui a recueilli les événemens les plus étonnans des Romains , n'a garde d'oublier une action si fameuse & si digne de sa plume. Cependant il la croit impossible , & ne l'attribue qu'à un miracle. « Dès que ce Romain , dit-il , crut » avoir délivré sa patrie du danger » qui la menaçoit , il se jetta dans le » Tibre Les dieux immortels » admirerent son courage , & le sauvèrent ». Voilà un miracle bien clairement énoncé : ni effrayé de la hauteur d'où il alloit se précipiter , ni retardé par le poids de ses armes , & par la rapidité des flots , ni blessé par une grêle de traits lancés par les ennemis , il passa heureusement le Tibre à la nage. Convenons que le

DE L'HISTOIRE. 27

récit de cette action est composé de tant de termes équivoques, de tant de contradictions que, quoique, selon Florus, ces prodiges soient consignés dans les annales, tout homme sensé ne peut les prendre que pour des fables. Lib. 1, cap.
10.

LX Ie. IMPOSTURE.

LES exploits des trois cent six Fabiens ne sont pas moins fabuleux. Ils périrent tous dans un combat, excepté un enfant, qui perpétua ensuite la famille. C'est Tite-Live qui nous donne le détail de cette célèbre action. Les Véïens harceloient, dit-il, sans cesse les Romains : la famille entière des Fabiens se présenta au Sénat, & offrit de les combattre. Fabius, qui étoit consul alors, porta la parole, & déclara que sa seule famille se chargeroit des frais de la guerre. Tant que l'on ne fit que des courses, les Fabiens eurent l'avantage, &

28 LES IMPOSTURES

causerent même de grands dégâts sur les terres des ennemis. Les Véiens, pour s'en venger, dressèrent une embuscade à cette petite, mais courageuse armée ; & ils sçurent si bien l'envelopper , que tous les Fabiens périrent sur la place : il n'en resta qu'un seul , qui n'avoit pas encore quatorze ans , & qui demeura dans Rome pour être le restaurateur de cette illustre famille.

Tout impossible qu'il me paroisse qu'une seule famille , que les Historiens ne nous avoient point représenté auparavant aussi qualifiée , & aussi nombreuse , pût fournir à l'imprévue trois cent six hommes en état de porter les armes , & de subvenir elle seule aux frais de la guerre, je n'aurois peut-être pas osé soupçonner cette histoire de fausseté , si Denis d'Halicarnasse ne m'en eût donné la permission. Il y a , selon cet auteur, deux opinions sur les Fabiens. Quelques-uns disent que, sortis de Crémere accompagnés d'un petit nom-

bre de clients, pour aller faire un sacrifice, ils passèrent avec confiance sur le pays ennemi, comme si l'on eût été en paix; que les Etrusques, instruits de leur marche, avoient mis une partie de leurs troupes en embuscade, & que l'autre étoit venue fondre sur eux en bon ordre: investis de toutes parts, ils périrent tous glorieusement. Cet auteur a de la peine à se ranger de ce sentiment; il ne peut croire que tant de gens qui étoient campés, eussent quitté leur poste sans un ordre du Sénat, & eussent osé revenir à Rome sous le prétexte d'un sacrifice, que tant d'autres familles, exemptes de service par leur âge, pouvoient faire aisément: si toute celle des Fabiens étoit enfermée dans Crémere, ne suffisoit-il pas que trois ou quatre s'en détachassent pour sacrifier au nom des autres? Ces raisons déterminent Denis d'Halicarnasse à adopter le premier sentiment. Remarquez en passant, qu'il dit que Crémere étoit un château, & que Tite-Live

30 LES IMPOSTURES

prétend que c'étoit une riviere. Plutarque, Valere-Maxime, auteurs qui fournissent assez d'occasions de tâter la profondeur de leur jugement & la force de leur éloquence, ne disent pas un mot de ce grand événement : deux puissantes présomptions contre sa réalité. Il nous présente deux parties : l'une consiste à croire qu'une seule famille ait pu mettre en même temps trois cent six hommes sous les armes ; l'autre, que tous les Fabiens périrent, excepté un enfant, qui en rétablit la tige dans la suite. Rome alors respiroit & jouissoit à peine de quelque liberté, de quelque réputation ; & elle avoit produit trois cent six Fabiens ! D'où sont-ils sortis ? On n'a rien dit avant cette époque de la fécondité singulière de la maison Fabienne : on n'avoit pas encore entendu parler de leur puissance, de leur autorité & de leur valeur. Pourquoi n'ont-ils point eu part à l'expulsion des rois de Rome, & en ont-ils laissé toute la gloire à Brutus ? De

combien de maisons les Fabiens sont-ils sortis , en allant à leur expédition contre les Véïens ? on ne pensera pas sans doute qu'ils demeuroient tous dans la même. Ils étoient nobles ; ils tiroient leur origine d'Hercule : plusieurs avoient été consuls , un d'eux l'étoit même alors : ils vivoient donc en personnes distinguées. Dans cette supposition , voici mon raisonnement. Dix Fabiens pouvoient habiter la même maison ; c'est assez , puisque je parle de dix maîtres , sans compter les dames & les domestiques. Il y avoit donc à Rome trente maisons & plus , d'une même famille , chacune desquelles fournit dix jeunes hommes en état de porter les armes , & nés avec le penchant pour la guerre : il n'y avoit donc ni vieillards , ni enfants , ni malades , parmi trois cents hommes d'une même famille ? Si les Fabiens , au rapport de Tite-Live , de Denis d'Halicarnasse , &c. avoient tous atteint l'âge de combattre , & étoient des guerriers si habiles , que chacun

32 LES IMPOSTURES

d'eux pouvoit être Capitaine , ils étoient donc tous sans père ? S'ils en avoient : parmi trente pères que nous supposerons avoir eu chacun dix garçons , aucun n'étoit-il encore en état de combattre ? aucun ne voulut-il tenter la fortune avec ses enfants ? ou plutôt , les suivirent-ils , & périrent-ils tous avec eux ?

Que si nous voulons compter les filles & les sœurs des Fabiens , on peut en mettre cinq dans chaque maison. Voilà donc près de cinq cents personnes du sang Fabien dans une ville d'une médiocre étendue ; & dans un temps où les citoyens pouvoient à peine , en sortant de Rome , mettre le pied sur leur territoire. Y a-t-il en Europe , peut-être même dans l'Univers entier , une ville qui ait vu naître , dans la même famille , du même sang , trois cent six hommes capables de manier les armes , & même de commander des armées ?

Il ne resta de cette nombreuse postérité qu'un seul rejetton dans

l'enfance. Denis d'Halicarnasse, au même endroit, démontre assez évidemment que ce rapport est inadmissible. Je ne veux pas, dit-il, passer sous silence, ni négliger de discuter un fait que quelques-uns ont avancé sans aucune apparence de vérité, & qu'on doit regarder comme une pure fiction; qui est, qu'après la mort des trois cent six Fabiens, il ne resta qu'un jeune homme de toute cette famille; chose qui paroît, non-seulement incroyable, mais encore impossible. Autrement il faudroit penser que tous les Fabiens qui composoient la garnison de Crémère n'avoient point d'enfans, ou n'étoient point mariés. On fait que la loi obligeoit les hommes à un certain âge de prendre une femme, & d'élever avec soin les fruits de leur mariage. Les seuls Fabiens se seroient-ils dispensés d'une loi si religieusement observée de leur tems? Quand on pourroit le croire, seroit-il probable qu'ils n'eussent point de frères, que

34 LES IMPOSTURES

leur jeunesse trop tendre empêchât de porter les armes ? Ces sortes de fables sont plus propres pour le théâtre que pour l'histoire. D'ailleurs, les pères, dont la plupart devoient être encore dans un âge fort & vigoureux, pouvoient-ils ne pas s'empresse de réparer leur perte, soit pour conserver les sacrifices attachés à leur famille, soit pour perpétuer leur nom ? Enfin, parmi les femmes des Fabiens, n'y en eut-il pas une qui restât enceinte, & qui donnât la vie à un garçon ?

Toutes ces raisons détruisent absolument une opinion insoutenable, & qui ne peut avoir une apparence de vérité, qu'en supposant que le jeune Fabius dont il est parlé, fut le seul qui resta des trois frères, Cæso, Marcus, & Quintus Fabius, dans la maison desquels, pendant sept années, passa le consulat.

Cet auteur ajoute, après ces réflexions, que ce qui a pu donner lieu à cette erreur populaire, est que ce

jeune Fabius fut le seul de sa race & de son nom , qui , dans la maturité de l'âge , se distingua par l'éclat de ses belles actions. On a donc pu dire que ce fut le reste des Fabiens , non qu'il n'y en eût point d'autres que lui , mais parce qu'il fut le seul de ce nom qui ressembla à ses ancêtres par ses vertus , & qu'on ne reconnoissoit pour membres de cette illustre maison , que ceux qui avoient sa valeur héréditaire en partage. Convenons donc que toute cette histoire n'est qu'une fable , comme Denis d'Halicarnasse & Sabellius le pensent.

Ennead. 3.
l. 1 , p. 456.

LXII^e. IMPOSTURE.

C'EST une question proposée par les anciens philosophes , & que ni eux ni les modernes n'ont pas bien résolue , s'il vaut mieux , pour conserver la santé , user de nourritures simples que de composées ? Sans en-

36 LES IMPOSTURES

trer dans une discussion étrangère à notre sujet , nous passerons à un exemple qu'on allégué en faveur des alimens simples. Plutarque & Athénée nous assurent qu'un certain Philinus , ne vécut toute sa vie que de lait (a). Le dernier cite Aristote &

Pl. Symp.
lib. IV, quest.
1.

Ath. Lib.
II, P. 44

(a) Il est certain que le lait contribue plus à nourrir nos corps , que tout autre fluide. Ce n'est pas sa fluidité , ni la subtilité de ses parties qui lui donnent cette vertu. Le vin & les autres liqueurs , plus ou également subtiles que le lait , auroient la même force. Cependant on fait qu'on ne pourroit pas faire vivre un enfant deux ans avec du vin , comme on fait avec du lait. C'est donc de la conformité & de l'analogie du lait avec la constitution de l'enfant , & de ses parties grossières que sa substance & son suc reçoivent la faculté de nourrir quelque tems sans autre aliment. Mais, quoiqu'on puisse vivre quelques années avec du lait simple , il est constant qu'on ne le pourroit pas toute sa vie. Le villageois de Galien qui vécut cent ans , prenant toujours du lait , y trempoit du pain & autre chose , comme on le lit dans cet au-

Théophraste pour garants de ce fait. Mais on demande à Athénée quelle sorte de lait prit ce Philinus ? Etoit-ce

teur, Traité de la conservation de la santé, Livre V, chap. 7. Ainsi ceux qui se servent de ce passage, pour prouver que les adultes peuvent ne vivre que de lait, en abusent. Il est différent de dire avec Galien, que ce villageois prenoit, tous les jours, beaucoup de lait, & de dire qu'il ne vivoit que de lait. Quoiqu'on dise de quelques nations qu'elles se nourrissent de lait, ce^t auteur & les autres ne prétendent point que ce soit leur unique aliment. On l'a dit des Scyres; mais, au rapport d'Hippocrate, outre le lait, ils mangeoient de la viande : même leur nourriture ordinaire étoit une espèce de potage composé de lait, de farine, & de quelques autres ingrédients. Il est donc vrai-semblable que les adultes peuvent vivre quelque temps de lait seul, comme Zoroastre, qui en prit pendant six mois : mais un homme accoutumé à des nourritures solides, ne vivroit point de lait seul un grand nombre d'années, encore moins toute sa vie. Schenckius, dans le livre VII de ses observations, rapporte à un prodige de la nature l'exemple d'une fille qui, jusqu'à l'âge de seize

38 LES IMPOSTURES

de brebis , de chèvre , de vache , ou d'ânesse ? En prenoit-il de toutes ces sortes , suivant les saisons & les lieux où il se trouvoit , suivant ses besoins & son appétit ? On devoit nous informer de sa patrie , s'il étoit bourgeois ou payfan , riche ou pauvre.

Toute cette histoire est aussi extraordinaire que fabuleuse ; mais voici quelque chose de plus singulier encore. Les anciens écrivains ont parlé plus en détail d'un certain Sagaris. Ils nous ont appris de quelle sorte de lait il se nourrissoit , les raisons du choix de cette nourriture , & sa patrie. Nous ne pouvons que leur être redevables de ces circonstances curieuses & intéressantes. Sa-

ans , ne vécut que de lait , à l'exclusion de toute autre nourriture. Les filles qui ont nourri leur pere de leur lait , n'ont pas continué long-temps. La nature nous donne des dents pour nous avertir de prendre des aliments plus solides.

garis étoit Mariandin (*a*) ; il prenoit du lait de nourrice pour son plaisir , & pour ne pas se fatiguer à mâcher. Voici ce que dit Athénée : « Cléar- » que , dans le cinquième livre des » vies, rapporte que Sagaris , Marian- » din , fut nourri du lait d'une nour- » rice jusqu'à sa vieillesse (*b*) , & » cela par délice , & pour ne pas fa- » tiquer ses mâchoires en prenant » des nourritures solides ». On ne dit point que Sagaris prit du lait de plusieurs nourrices , mais d'une nour-

Lib. XII ,
pag. 53.

(*a*) Les Mariandins étoient des peuples de la Bythinie , dans l'Asie Mineure , située sur les bords du Pont-Euxin.

(*b*) L'abbé Lancellotti n'a point consulté le Texte Grec d'Athénée : il s'est servi de la traduction de Noël Conti , qui n'a pas entendu ce passage. Athénée dit que Sagaris , pendant toute sa vie , n'a pris d'autre nourriture que celle que lui mâchoit sa nourrice ; & cela par délice , & pour ne pas fatiguer ses mâchoires.

40 LES IMPOSTURES

rice. Il s'ensuit qu'il n'eut jusqu'à sa
vieillesse qu'une même nourrice.
Quand il eut soixante ans, elle en
avoit au moins quatre-vjngts. Avoit-
elle encore du lait à cet âge ? Avoit-
elle eu des enfans jusques dans cette
grande vieillesse pour fournir du lait
à Sagaris ? Le joli nourrisson en che-
veux blancs ! Eh bien ! ses dents
étoient tombées, & il en prenoit
mieux le tetton. On me dira peut-être
que je dois moins plaisanter Sagaris,
puisque deux femmes, l'une de basse
extraction, au rapport de Pline, &
l'autre noble, selon Valère Maxime,
& un père, furent nourris en prison
par leurs filles.

Lib. VII,
cap. 36.

Lib. V, c. 4.

Outre que Pline & Valère-Maxime
ne nous disent ni le lieu où ces deux
mères furent ainsi nourries par leurs
filles, ni les noms des unes & des
autres, ces mères furent obligées de
prendre du lait de leurs filles par be-
soin, & cela pendant quelques jours
seulement ; au lieu que le Mariandin
tetta

setta sa nourrice toute sa vie & par volupté. Je ne citera point Athénée sur ce sujet plaçant, en faveur des oreilles chastes. N'est-ce pas se jouer de la postérité, que de lui proposer des fadaïses de cette nature?

L. XII, B

10.

 LXIII^e. IMPOSTURE.

IL y a de différentes sortes de pluies. Les auteurs, qui ont traité des impressions des météores, le prouvent. Il y a même de ces pluies extraordinaires qui sont très-naturelles. Dans les marais & autres lieux fangeux, il naît quantité de grenouilles, de reptiles, & d'autres insectes : l'air attire avec les vapeurs de la terre les œufs de ces animaux, & les fait éclore ; ces petits insectes retombent avec la pluie : l'expérience ne permet pas d'en douter

II Partie.

D

42 LES IMPOSTURES

(a) Quant au sang & au lait, que les anciens disent être tombés en forme de pluie, les modernes sont convaincus

(a) Les réflexions de M. Freret sur les prodiges rapportés à ce sujet par les anciens auteurs, éclairciront ce point de physique. Elles se trouvent dans le quatrième tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Nous ne donnerons ici de ses recherches curieuses, que celles qui regardent les météores. Il commence par les pluies prodigieuses, telles que les pluies de pierres, de cendres, de briques cuites, de fer, de chair, de sang, &c. La pluie de pierres arrivée sous le règne de Tullius Hostilius après la ruine d'Albe, est la plus ancienne dont l'Histoire Romaine fasse mention, & s'est renouvelée plusieurs fois autour de la montagne où cette Ville étoit bâtie. M. Freret explique ce phénomène, en supposant qu'il y a eu dans les premiers temps un volcan sur le mont *Albanus*. Voici comme il le prouve. 1°. Cette montagne a vomie des flammes par intervalles. 2°. Elle étoit sujette aux tremblemens de terre. 3°. On voyoit souvent l'eau du Lac d'Albe croître tout-à-coup,

que ce n'étoit ni du sang, ni du lait ;
mais quelque chose qui y ressembloit :
puisque le vrai sang & le vrai lait ne

sans aucune pluie précédente, sans aucune autre cause manifeste : tous phénomènes qui sont le présage de ces feux souterrains qui s'allument dans le sein des montagnes, qu'on appelle *volcans*. L'auteur croit donc pouvoir conclure que le mont Alban en étoit un, qui, à la vérité, ne vomissoit ni flamme, ni fumée, mais qui renfermoit des matieres sulphureuses & métalliques, dont la fermentation avoit assez de force pour jeter en l'air des pierres, de la terre, & divers autres corps : toutes ces matieres retomboient sur les campagnes ; & épouvantoient d'autant plus ces peuples superstitieux, qu'ils ne pouvoient deviner d'où partoient ces pierres, &c. ; car les ouvertures de la montagne, qui leur donnoient issue, & qui n'étoient produites que par un ébranlement passager, se refermoient, après la secousse, d'elles-mêmes très-promptement. On voit par-là que ces pluies de pierres, qui, en certains pays, étoient regardées comme des prodiges sinistres, ne méritoient aucune attention en d'autres ; par exemple, aux

44 LES IMPOSTURES

peuvent sortir, d'eux-mêmes, de leur source naturelle. On tombe d'accord qu'un vent impétueux peut enlever de

environs du Vésuve & de l'Etna, où elles étoient fréquentes, & où les causes en étoient connues. Dans les embrasemens considérables de ces montagnes, les cendres sont poussées par le vent à des distances de plusieurs lieues ; & voilà la pluie de cendres. Quelquefois un ouragan porte dans des plaines éloignées grande quantité de marcaffites calcinées, ou de mâchefers ; & voilà une pluie de fer, telle que celle qui, selon Pline, tomba dans la Lucanie, avant la défaite de Crassus. On expliquera par la même cause la pluie de briques. A l'égard de celle de chair, dont parlent le même Pline, & d'autres auteurs, ils n'en donnent point de relation circonstanciée, & on ne peut en déterminer la nature : il paroît seulement que ce n'étoit point de véritable chair, puisque ce naturaliste observe qu'elle ne se corrompit point à l'air, où elle resta exposée. M. Freret, sur les pluies de sang, est du sentiment de M. de Peyresc, adopté par les physiciens les plus exacts ; sçavoir que ce qu'on avoit pris pour des vestiges de pluie de sang,

la mer, ou des lacs, de petits poissons, & les transporter ailleurs : on peut donc avancer la même chose des pierres & des autres matières qui tombent du ciel. Tite-Live fait souvent mention de ces sortes de pluies : des cœurs tendres & compatissans seroient touchés de ce qu'il rapporte à ce sujet ; ils plaindroient le malheur des anciens sans cesse exposés à être assommés par ces pluies de pierres. La nature, ou le ciel paroïssoit bien irrité contre eux : si c'étoit la nature, pourquoi n'a-t-elle pas à présent le même pouvoir ? pourquoi ne voyons-nous plus de ces étranges phénomènes

n'étoit que ces petites taches rouilles & sanglantes que laissent, en une infinité d'endroits de la campagne, les papillons qui sortent des fèves dans lesquelles les chenilles se renferment au mois de Juin. On peut voir dans le mémoire même de ce savant, ce qu'il ajoute sur les autres espèces de pluie. A l'aide d'un peu de bonne physique, on fait disparaître tout le prodigieux de ces phénomènes.

46 LES IMPOSTURES

nes? si c'étoit le ciel, consolons-nous; félicitons-nous de ce qu'il ne nous trouve pas aussi méchants, pour nous punir de la même manière. Quelque tournure que l'on donne à ces récits, on n'y voit que l'ouvrage d'une terreur panique, du préjugé, & de la superstition. Pline pense comme nous sur ces prétendues pluies de pierres; c'est-à-dire, que ces pierres sont formées dans la région de l'air, ou y sont enlevées par les vents, qui les laissent retomber ensuite. Ainsi, quand on dit qu'il a plu des pierres, c'est une erreur, ou un faux raisonnement. Pline est du même sentiment à l'égard des briques: Tite-Live est donc le seul qui se plaise à entasser fables sur fables à cet égard. On ne voit dans son histoire que des exemples de pluies de diverses choses. Il a plu des pierres, dit-il, ici, pendant deux jours, sur le mont Alban. On a ordonné un sacrifice de neuf jours, répète-t-il ailleurs, parce qu'il avoit plu des pierres à Picenum trois jours de suite.

L. II, c. 38.

L. II, p. 210.

Liv. III,
p. 392.

Quelle malheureuse situation que celle de ces pays ! tant de pierres tombées du ciel devoient les rendre stériles : elles n'étoient pas moins funestes aux maisons. Combien de fois n'en falloit-il pas réparer les toits enfoncés par ces pluies ! Les habitants portoient sans doute des chapeaux & des habits d'une matière plus dure & plus solide que les nôtres ; nous n'en lisons rien dans les auteurs : ils ne se plaignent cependant pas que personne ait jamais été écrasé.

» Je sçais, nous dit Athénée, qu'il Liv. VII
 » a plu des poissons en divers en- P. 133
 » droits : Phantias raconte qu'il en
 » tomba à Edesse (a) pendant trois
 » jours. Ces poissons étoient-ils gros,
 ou petits ? d'eau douce, ou d'eau salée ?
 Le ciel étoit bien libéral envers ces
 peuples. S'il tomboit de nos jours de
 semblables pluies, surtout dans le ca-
 rême, il ne nous en coûteroit que l'as-
 saisonnement. Quelles puérilités !

(a) Ville de l'île de Lesbos.

LXIV^e. IMPOSTURE.

SYBARIS étoit une des plus grandes & des plus puissantes villes de la Calabre : elle envoya , selon Strabon , & Diodore de Sicile , trois cent mille hommes contre les Crotoniates ; & ils ne durent attribuer leur perte en cette rencontre qu'à leur amour pour le luxe & pour la mollesse : cet amour étoit tel , qu'au rapport d'Athénée , » ils avoient chassé de leur » ville tous ouvriers qui faisoient du » bruit , comme charpentiers , ferru- » riers , & chaudronniers , pour que » leur sommeil n'en fût point inter- » rompu : il n'étoit pas permis , par la » même raison , de nourrir des coqs » dans la ville ». S'ils bannissoient les coqs pour dormir à leur aise , que ne chassoient-ils aussi les chiens , qui , par leurs aboiements , sont encore plus incommodes ? On ne nourrit pas des coqs dans chaque maison : chez les

les grands, chez les riches, on n'avoit garde de les mettre près de leurs chambres à coucher : leurs maisons, leurs palais étoient assez grands, pour qu'on pût y bâtir des poulaillers à une telle distance, que les coqs n'incommo-
 -dassent personne par leur chant. Les Sybarites n'auroient-ils pas pu de même fixer les ouvriers dans un quartier de la ville éloigné, & peu fréquenté ? S'ils pouffoient la délicatesse jusqu'à ne vouloir pas souffrir le moindre bruit, n'avoient-ils pas des femmes mariées, & qui devenoient enceintes ? celles-ci n'étoient-elles pas souvent surprises la nuit par les douleurs de l'enfantement ? s'abstenoient-elles de jeter les cris perçants qui leur échappent d'ordinaire dans ce laborieux travail ? Les enfants ne pleuroient-ils, ne crioient-ils jamais pendant le sommeil de leurs pères & de leurs mères ? avoit-on pris à leur égard la même précaution que pour les artisans dont la profession est bruyante ? n'élevoit-on aucun enfant

50 LES IMPOSTURES

dans la ville ? Sans doute que les Sybarites , aux approches de la nuit , parloient bas , marchoient légèrement sur la pointe du pied , ouvroient , & fermoient les portes de leurs maisons sans bruit , pour ne troubler le repos de personne. Ils avoient apparemment un signe pour se lever tous à la même minute ; autrement les plus matineux auroient éveillé les autres ; ce qui eût excité dans ces derniers un trouble & une colère terribles : alors Sybaris eût été pleine de confusion , de plaintes , de gémissements sur la perte d'un quart-d'heure de repos. Que les lits de ce peuple voluptueux devoient être doux & mollets ! Un Sybarite , nommé Smyndiride , menoit une vie plus délicieuse que les autres :

Lib. IX, cap.

24. Var. Hist.

Lib. IX, cap.

24.

» il se coucha , selon Elien , un jour
» sur des feuilles de roses ; il se plai-
» gnit , à son réveil , que le lit trop
» dur lui avoit causé des ampoules «.

Lib. II.

Deira , Lib.

II, cap. 25.

Séneque renchérit sur cette exagé-
ration : les plaintes de Smyndiride ,
qu Myndiride , comme il l'appelle ,

étoient fondées sur ce qu'il s'étoit trouvé sous lui *quelques feuilles de roses placées l'une sur l'autre*. Sénèque n'a pas entendu ce passage : car il y a plus de volupté à se coucher sur un monceau de roses effeuillées, que sur une quantité de ces feuilles rangées à côté l'une de l'autre. Quoi qu'il en soit, il donne une pleine croyance à cette fable. Il en rapporte une autre du même Smyndiride, qui n'est pas moins extraordinaire. » On dit que ce Sybarite vit un homme qui travailloit » à la terre, & qui levoit avec peine » son hoyau : il s'en trouva si fatigué » lui-même, qu'il s'en plaignit, & » défendit à ce paysan de labourer » dorénavant en sa présence ». Voici une autre extravagance sur le même sujet. Smyndiride étoit si adonné à la bonne-chère, qu'allant à Sycione pour épouser Agariste, fille de Clistene, » il emmena avec lui, selon Elien, Lib. XI » mille cuisiniers, & autant de chaf- cap. 24 » feurs d'oiseaux, & de pêcheurs ». Quel cortège pour un particulier !

32. LES IMPOSTURES

Banq. des
epr. Sages,
p. 147.

Plutarque aime trop le merveilleux de ces récits, pour n'y pas ajouter du sien. Il assure que » les Sybarites » envoyoit convier les dames un » an d'avance ; afin qu'elles eussent » le temps de se munir d'habillemens » & de pierrieres, & de se préparer au » festin ». Combien mourroit il de ces dames avant que le jour du repas arrivât ? Combien y en avoit-il en deuil, & dans l'impuissance de s'y trouver ? Sans ce juste calcul, ou le nombre des conviés n'étoit pas rempli, ou il falloit qu'on en invitât à proportion de ce qu'il en devoit manquer. Que d'embarras & de précautions pour un peuple paresseux !

Hist. Rom.
Lib. III, cap.
43.
Lib. XII,
p. 330.

Les chevaux mêmes étoient pour les Sybarites des instrumens de luxe & de mollesse. Elie & Athénée racontent qu'ils faisoient apprendre à leurs chevaux à danser au son de plusieurs instrumens, & surtout à celui de la flûte. Ils jouissoient de ce beau spectacle particulièrement lorsqu'ils étoient à table. Qu'en arriva-t-il ? Sortis un

jour contre les Crotoniates, ceux-ci usèrent de ce stratagème: ils connoissoient le talent des chevaux de leurs ennemis, & leur passion pour la danse & la flûte: ils ordonnèrent qu'au lieu de sonner de la trompette pendant le combat, on jouât sur la flûte des rigaudons & des menuets. A peine les chevaux des Sybarites entendirent-ils ces airs, qu'ils se mirent à danser avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, renversèrent tous leurs cavaliers, & jetterent un tel désordre dans l'armée, que les ennemis les battirent à plates coutures. Un tel désastre, occasionné par leurs chevaux danseurs, ne devoit-il pas les dégoûter de leur faire exercer leurs talents pendant les repas? N'auroient-ils pas eu plus de plaisir à voir de belles danseuses dans leurs salles à manger? Je me transporte en idée, à l'heure du dîner, dans toutes les maisons des Sybarites: quelle joie répandue sur leurs visages! quelle précision! quelle légèreté dans leurs danseurs! pas un coup de pied, pas une

34 LES IMPOSTURES

ordure ! des chevaux si bien instruits auroient-ils osé blesser la délicatesse de leurs Maîtres , & corrompre l'odeur des parfums qui embaumoient la salle ?

Dans le combat des Sybarites contre les Crotoniates , où ceux-ci trouvèrent-ils tant d'instruments doux , tant de flûtes ? on ne lit point qu'ils fussent fort amateurs de chant & de musique : le son des trompettes & des tambours des Sybarites ne devoit-il pas empêcher leurs chevaux d'entendre ces airs dansants ? N'avoient-ils ni brides ni éperons ? Si les auteurs que nous venons de citer , avoient fait ces réflexions , ils n'auroient pas abusé de notre crédulité par leurs narrations frivoles & hyperboliques.



LXV. IMPOSTURE.

C'EST une opinion vulgaire que la foudre frappe les endroits élevés, comme clochers, tours, &c. & tombe rarement dans les lieux bas. Horace, ^{Cd. 10, f.} Séneque le tragique, l'ont exprimé ^{XII.} en beaux vers. On dit à l'Empereur ^{Agam. 7.} Frederic III que quelques personnes parloient mal de lui : » La foudre, » répond-il, tombe sur les hautes » tours, & méprise les petites habi- » tations. Ceux qui nous en veulent, » nous font une grande grace de ne » se venger que de paroles«.

Les philosophes s'étudient à nous donner la raison naturelle de cette différence. Selon eux, la foudre tombe d'en-haut obliquement, & rencontre dans son chemin les objets élevés les premiers ; ce qui nous fait croire qu'elle ne frappe qu'eux. Voici un raisonnement qui me paroît plus plausible. Les montagnes, les tours, les

36 LES IMPOSTURES

grands bâtimens , s'offrent d'abord aux yeux , & sont connus : dès que le tonnerre les atteint, on s'en apperçoit, & on se le raconte avec étonnement & exagération ; s'il tombe dans un champ, peu de personnes le remarquent ; & ceux qui l'ont vu, dédaignent d'en parler. Il en arrive de même dans les malheurs attachés à l'humanité : qu'un seigneur soit attaqué de maladie, qu'il en meure : qui ne le sçait pas , n'en parle pas , & n'en augmente pas toutes les circonstances ? L'artisan, au contraire, souffre, languit, & est enterré, sans qu'on s'en apperçoive, parce qu'il n'est pas connu.

Certaines personnes informées que Philippe II étoit mort du mal pédiculaire , pensoient que les pauvres ne pouvoient point être sujets à cette maladie, comme si elle eût cru leur faire trop d'honneur de les attaquer. De même , sans doute , la foudre méprise tout ce qui est bas & inconnu. Hérodote est de ce sentiment : il con-

vient cependant que la foudre peut éclater sur les arbres & les gros animaux; mais non pas sur les petits.

» Ne voyez-vous pas, dit-il, que
 » les plus grands animaux sont tou-
 » chés de la foudre, & qu'elle épargne
 » les petits? Ne voyez-vous pas aussi
 » que les plus grands édifices, & les
 » plus hauts arbres en sont frappés
 » les premiers? car Dieu prend plai-
 » sir à abaisser tout ce qui veut s'éle-
 » ver trop haut ». Réflexion juste en
 morale, & ridicule en physique: je
 vois qu'Hérodote se moque de nous.
 Le tonnerre tombe sur les petits,
 comme sur les grands objets: ceux qui
 ont fait quelque séjour à la campagne,
 en sont trop convaincus; ce qui me
 dispense de citer aucun de ces ac-
 cidents.

Le laurier, soit comme arbruste,
 soit qu'il tienne de la nature un pré-
 servatif infailible contre la foudre,
 n'en est jamais atteint; du moins plu-
 sieurs graves auteurs le prétendent

58 LES IMPOSTURES

Cap. 69. ainsi (a). Selon Suétone, Tibère ;
qui avoit peur du tonnerre, se ceignoit
le front d'une couronne de laurier ;

(a) Plutarque , dans les Symposiaques, où
propos de table, Liv. I V , pag. 664, cherche à
prouver que ceux qui dorment , ne sont jamais
frappés de la foudre, & en sont tués encore moins.
Il en allégué pour raison , entr'autres, que les
corps de ces personnes ont tous leurs esprits &
toute leur chaleur concentrés, qu'ils se raréfient,
& deviennent mous; en sorte que la foudre y
peut passer impunément : au lieu que ceux qui
veillent, ont le corps plus solide, & les pores
plus remplis d'esprits & d'humens; que le ton-
nerre y trouve une résistance en raison de la-
quelle il fait effort pour s'ouvrir un passage.
Pline, Liv. II, chap. 51, rapporte que Mar-
cia, Dame Romaine, fut frappée du tonnerre
pendant une grossesse, qu'elle ne ressentit au-
cun mal ; mais que l'enfant dont elle étoit en-
ceinte, mourut. Si nous croyons ce qu'Aristote
écrit dans l'Histoire des Animaux, Liv. VII,
chap. 10, que les enfants dorment pendant le
temps qu'ils sont dans le sein de leurs mères;
comment adopter le sentiment de Plutarque ?

dès qu'il appercevoit le ciel menacer
d'orage : précaution bien inutile si ce
genre de mort lui eût été destiné par
la Providence. Vicomercatus nous
assure avoir vu un laurier foudroyé :
les commentaires du collège de
Coïmbre sur ce même traité d'Aristo-

Comment.
in Libr. III
meteor. Arist.
p. 157.

Il arriva tout le contraire à Sémélé grosse de
Bacchus : elle périt de la foudre, & son fruit fut
sauvé. Cet auteur, à l'endroit cité ci-dessus,
après avoir réfuté l'opinion de ceux qui soute-
noient que les truffes naissoient du tonnerre, se
borne à démontrer qu'elles en sont exemptes,
aussi-bien que les figuiers : c'est une fable, de
même que le prétendu privilège du laurier. On
n'a qu'à lire l'ouvrage de Philippe-Jacques
Sachs, pour être convaincu de leur fausseté.
Pour ce qui est du veau marin, dont Au-
guste, selon Suétone, portoit toujours une peau
autour de lui, de l'hyène & de l'aigle, que
Pline & Plutarque préservent encore des attein-
tes de la foudre ; il est plus sensé de dire que ces
animaux avoient l'instinct de pressentir le ton-
nerre, de se cacher, & de se sauver d'avance
dans des lieux de sûreté.

60 LES IMPOSTURES

*Tract. II, te, tiennent aussi pour une fable ce
sup. 6.*

que l'on a débité de la pierre de jacinthe ; qu'elle écarte la foudre , & qu'elle a la vertu d'en garantir ceux qui la portent. Jules - César Scaliger se moque avec raison de ces rêveries : ce que Plin avance du veau marin & de l'aigle , ne mérite pas plus de considération.

LXVI. IMPOSTURE.

*Enfid. L. VI,
V. 624.*

CES génies bienfaisants & sublimes , qui ont procuré à la société des inventions utiles , ne peuvent trop recevoir de preuves de notre reconnaissance. Ayant tant mérité le tribut de nos éloges , c'est avec une sorte de raison qu'on les a placés au rang des dieux. Virgile nous peint les inventeurs des arts , aux champs élysées , la tête ceinte d'une bandelette blanche, Sénèque se moque de quelques inventions , & regrette toujours l'âge d'or où l'homme étoit heureux sans

avoir tant d'arts & tant d'instruments; mais il n'y eut jamais philosophe qui sçût mieux tourner ces utiles découvertes à ses commodités particulières. Quelle impression peuvent faire sur les esprits des déclamations démenties par la pratique ? Laissons à part cette étrange philosophie ; & plaignons - nous qu'il soit impossible de connoître les noms des inventeurs des arts & des usages, soit utiles , soit purement agréables : peu d'auteurs nous parlent des premiers. Pline & Athénée ne semblent s'occuper que des inventeurs de minuties : nous en allons rapporter quelques exemples. Commençons par l'usage de mettre de l'eau dans le vin. Observons d'abord que nos auteurs ne s'accordent guères plus à cet égard que sur les plus graves sujets. Pline veut que Staphilus , fils de Silenus , trouva le premier cet usage. Athénée dit que , » selon Philochorus , Amphiction , roi » d'Athènes , apprit de Bacchus la » manière de mêler l'eau avec le vin ;

62 LES IMPOSTURES

» & en usa le premier ; que tous
 » ceux qui, à son exemple, burent
 » du vin mêlé d'eau , marchèrent
 » droit , au lieu qu'auparavant ils
 » marchaient courbés ; & qu'en re-
 » connoissance de ce bienfait , on
 » dressa un autel dans le temple con-
 » sacré aux Heures, à l'honneur de
 » *Bacchus droit* ».

Le même cite un Auteur, nommé *Staphilus* , qui prétend qu'on doit cette découverte à Mélampus. Théopompe en donne toute la gloire à Midas, Phrygien : celui-ci voulut prendre Silene qui étoit ivre, & mit du vin dans une fontaine. Apollodore, dans son *Traité des Dieux*, veut que ce *Staphilus* dont Pline parle fût fils de Bacchus ; & Plutarque lui donne Thésée pour pere. Casaubon, dans ses notes, livre II, chap. 6, dit que tout ceci est incertain, & qu'on ne sçait à quelle opinion s'en tenir. Est-ce donc à Bacchus, à *Staphilus* , ou à *Amphiction*, que nous sommes redevables de cet usage salutaire ? Qu'im-

porte, après tout, auquel des trois ? Il n'en demeure pas moins constant qu'il a dû passer bien des nuits, prodigieusement tourmenter son esprit, & creuser son imagination, pour enfanter un prodige tel que celui-là : s'il n'avoit pas été assez heureux pour le trouver, c'étoit fait du genre humain. Non, quoi que Plin en dise, cene put être qu'un roi, ou qu'un dieu, qui tira de la profondeur de son génie une recette si sage.

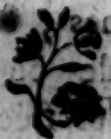
Les Sybarites ont enrichi le monde d'une découverte non moins importante. Ils furent les premiers, selon Athénée, qui inventèrent les poêles pour se chauffer à table. Ce n'étoit-là qu'un foible essai de la sagacité de leur esprit inventif : ils avoient sûrement été envoyés sur terre pour faire du bien aux hommes, & pour éclairer les ignorants de ce temps-là, & ceux de tous les siècles. Les découvertes de l'imprimerie, de la bouffole, & tant d'autres, dont les modernes se glorifient, ne méritent pas d'être

L. XIII

P. 512

64 LES IMPOSTURES

comparées à celle des Sybarites. Qu'est-ce donc ? On ne révèle pas d'abord de si hauts mystères. *Ils furent encore les premiers à trouver* devinez quoi : la chose la plus incroyable, la plus étonnante, la plus commune, la plus nécessaire, & du nombre des plus secrètes ; *les pots . . .* Achevez donc. Sont-ce des pots à boire ? des pots à confitures ? des pots-pourris ? . . . point du tout : *les pots de chambre, qu'ils portèrent dans les salles à manger.* N'est-on pas anéanti de surprise à une si merveilleuse découverte ? Quel effort d'imagination ! Qu'il fait d'honneur aux Sybarites !



LXVII^e. IMPOSTURE.

Nous avons traité ailleurs, avec l'abbé Lancellotti, des Isles flottantes, & prouvé à cet auteur, qui ne les croit point, leur possibilité, & même leur existence: il revient sur cette matière au commencement de ce chapitre, & tâche de soutenir son opinion par de nouveaux raisonnements. Nous les épargnerons au Lecteur, pour parler de l'Isle d'Esculape. Lancellotti est mieux fondé en raisons touchant la naissance de cette Isle. Elle fut formée dans le Tibre des pailles qu'on y jetta, selon Denis d'Halicarnasse, après que Brutus eut chassé les rois de Rome.

» Ce consul & son collègue abandonnèrent aux citoyens les terres dont la famille des tyrans jouissoit: ils permirent à chacun d'en prendre autant qu'il en pourroit cultiver. . . . On en excepta le seul

Liv. 5. p.
278.


36 LES IMPOSTURES

» champ qui est entre la ville & le
 » Tibre, parce qu'il avoit été autre-
 » fois consacré à Mars. . . . Les con-
 » suls réservèrent les seuls grains que
 » ce champ avoit produits; & les fi-
 » rent jeter dans le fleuve, comme
 » un objet de l'horreur & de l'exécra-
 » tion publique. . . . On y jetta jus-
 » qu'aux pailles: celles-ci, en pour-
 » rissant, se mêlèrent à la vase du Ti-
 » bre, acquirent par-là de la con-
 » sistance, & formèrent l'Isle d'Es-
 » culape. Jamais Isle n'eut sans doute
 une pareille origine. Ce champ, en-
 tre la ville & le Tibre, n'avoit guères
 qu'un tiers de lieue d'étendue: cet
 espace suffisoit aux courses de che-
 vaux, de charriots; aux autres jeux,
 & aux assemblées du Peuple Romain.
 Or, combien de moissons y aura-t-on
 pu faire? Toute la paille de la cam-
 pagne de Rome, jetée dans le Tibre,
 auroit-elle été capable d'y former
 une Isle? Quelque basse que fût cette
 riviere, quelque lent que fût son
 cours, comme Tite-Live le dit, la

paille n'aura-t-elle pas furnagé ,
 n'en aura-t-elle pas été entraînée ?
 Tite - Live semble craindre qu'on ne
 doute de la vérité de cette histoire : il
 en parle de maniere à éloigner les
 soupçons qu'on pourroit en conce-
 voir. » A force de jettées & de tra-
 » vail, on aura rendu ce terrein plus
 » ferme pour soutenir les temples &
 » les portiques qu'on y a bâtis ». Plu-
 tarque rapporte ce fait avec des cir-
 constances particulières : entr'au-
 tres, il dit qu'on jetta avec les gerbes
 les arbres qu'on coupa dans ce champ :
 ainsi ces arbres purent servir de pi-
 lotis à la paille ; & que les Tarquins
 n'avoient qu'une piece de terre dans
 le champ de Mars ; ce qui diminue
 beaucoup la quantité de la paille. Ces
 arbres , jettés avec elle , n'interrom-
 pirent-ils pas la navigation ? Les Ro-
 mains , si clair-voyants , n'ordon-
 nèrent-ils pas de déboucher la ri-
 vière , pour empêcher l'interruption
 du commerce , & pour éloigner le dan-
 ger d'un débordement ? Les eaux du

68 LES IMPOSTURES

Tibre n'ont donc point crû , pour donner à l'Isle le temps de s'affermir & de se consolider avec la vase & les jetées ? Quels temples , quels portiques éleva-t-on sur ces fondemens de paille ? Ceux qui ont quelque connoissance de Venise , n'ignorent point combien il faut de machines , de poutres , de pierres , & de travail pour bâtir une maison sur pilonis. Enfin Plutarque nous dit que » cette Isle ne se » forma pas lorsque cette piece de » terre des Tarquins fut consacrée à » Mars ; mais plusieurs siècles après , » quand la vestale Tarquinie lui dédia » un champ qui lui appartenoit , & » qui touchoit celui des Tarquins ». Que conclure de la diversité des récits de ces auteurs ? qu'il ne faut pas pousser plus loin la discussion d'un événement aussi impossible qu'obscurément énoncé.



LXVIII. IMPOSTURE.

LES anciens croyoient que Jupiter avoit dans le ciel deux tonneaux, d'où il répandoit les biens & les maux sur les hommes selon qu'ils les méritoient. Il est aisé de voir que ce ne sont-là que des fictions poétiques. Mais que penserons-nous de deux tonneaux pareils, que les Indiens avoient en leur possession : il est nécessaire d'entendre sur ce sujet Philostrate, où nous lisons ce fait. » On prétend, dit cet auteur, ^{pollonius de Thyane, l. 3.} qu'Apollonius de Thyane avoit vu ^{cap. 14.} chez les Indiens deux tonneaux de pierre noire, appelés les tonneaux de la pluie & du vent (a) : lorsqu'il y

(a) Godefroy Oléarius remarque dans cet endroit que cette fable paroïssoit tirée du dernier livre de l'Iliade d'Homère, où il est parlé des deux tonneaux de Jupiter : il croit encore

» avoit de la sécheresse dans le pays;
 » on en ouvroit un, qui excitoit sur
 » le champ des nuages, & faisoit pleu-
 » voir : on le fermoit dès qu'il avoit
 » plu. Le tonneau du vent produisoit
 » le même effet que les outres d'Eole.
 » Ainsi ces peuples rendoient l'air de
 » leur pays plus sain, & l'arrosoient
 » à leur gré ».

Il me semble voir mon lecteur se
 révolter contre Philostrate, qui nous

que l'on aura peut-être renchéri sur les outres
 d'Eole. Il dit même qu'on fait un semblable
 conte dans la Laponie. Il se trouve là des
 peaux d'une espèce particulière qui font les
 mêmes effets que les tonneaux des Indiens. Il
 pense, néanmoins, que ces derniers peuples
 ont pu avoir deux grands vases travaillés de
 manière à indiquer le changement des saisons,
 comme les thermometres & les barometres
 de notre tems; & que des personnes simples,
 confondant la cause avec l'effet, ont imaginé
 que ces vases ou tonneaux produisoient la pluie
ou le vent.

débite un conte si grossier. Il n'en doute point ; il ne dit pas un mot pour prévenir contre un fait si hasardé : Apollonius avoit vu lui-même ces tonneaux. S'ils existoient en effet, comment tant de voyageurs, qui ont parcouru les Indes, n'en ont-ils point apporté le modèle en Europe ? Quel bonheur pour les pays chauds, s'ils en avoient de semblables pour rafraîchir la terre ; & pour les vignobles, de ne faire souffler que les vents qu'ils voudroient ! On ne verroit à la campagne, ni sécheresse ; ni vignes, ni fruits gelés.

LXIX. IMPOSTURE.

HERODOTE, le plus ancien des historiens, est aussi le premier qui ait recueilli la célèbre aventure du fils de Crésus. « Après la prise de la ville de Sardes, un soldat Persan alloit tuer le roi Crésus sans le connoître.

72 LES IMPOSTURES

» Ce prince infortuné ne se sou-
 » cioit plus de la vie, dans son mal-
 » heur, & attendoit tranquillement
 » le coup mortel. Son fils, qui étoit
 » muet, vit le danger où il étoit, en
 » fut saisi d'effroi, fit un si grand
 » effort, que sa langue se délia, &
 » qu'il proféra ces mots : soldat, ne
 » tue pas Crésus. Ainsi il commença
 » de parler, & continua tout le reste
 » de sa vie ».

Aulu-Gelle & Valère-Maxime ont
 emprunté ce fait d'Hérodote, & en
 ont ajouté un second pour les appuyer
 l'un par l'autre. Commençons par le
 premier. Est-il possible que le nom de
ce fils d'un si grand roi, eût été in-
 connu à toute l'antiquité ? Hérodote
 nous apprend que Crésus eut deux
 enfans : le muet dont il s'agit, & Arys,
 (a) qui paroît avoir été son cadet.

(a) Hérodote dit qu'auprès du Mont
 Olympe, il avoit paru un sanglier qui faisoit
 beaucoup de ravages sur les terres des Mysiens.

Est-

Est-il concevable qu'on ait sçu le nom de ce dernier (a), & non celui de l'autre, si célèbre par un phénomène inoui, que son père aimoit éperdument, jusqu'à consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de lui rendre l'usage de la parole ? Crésus, menacé par le soldat, étoit-il habillé d'une

Ces peuples n'avoient point encore pu le tuer. Ils supplièrent Crésus de leur donner son fils Athys avec d'autres jeunes hommes, & des chiens pour s'en défaire. Crésus leur accorda tout ce qu'ils demandoient, excepté son fils, qui, à force de sollicitations, obtint d'aller au secours des Mysiens. Le roi le confia à Adrasste, seigneur qui lui étoit attaché depuis long-tems. Ce gouverneur & les autres tirèrent leurs dards sur le sanglier : celui d'Adrasste tue par malheur Athys. Crésus lui pardonna une mort qui le touchoit vivement. Mais Adrasste, tant pour satisfaire aux mânes d'Athys, qu'à ceux de plusieurs personnes qu'il avoit fait périr par accident, se tua sur le tombeau de ce jeune prince.

(a) Solin, chap. 4, dit : *Athys, filius regis mutus*. Athys le fils muet de Crésus.

manière tout-à-fait méconnoissable ? Avoit-il changé de visage , comme de fortune ? Tous ses gardes , tous ses soldats l'avoient donc abandonné ? Ne lui restoit-il pas la moindre marque de la royauté ? Non ; son fils , qui devoit appréhender le même sort que son père , parla dans ce moment , & détourna le coup prêt à trancher ses jours. Le soldat fut-il le maître de retenir son épée suspendue en l'air ? Ce Persan n'avoit pas dessein de le tuer , puisque deux mots l'en empêchèrent.

Si le fils de Crésus étoit né muet , il étoit sourd. Ce défaut n'est guère sans l'autre , selon l'ordre de la nature. S'il étoit sourd , comment avoit-il appris les paroles qu'il dit au soldat ? D'où savoit-il le nom de *Crésus* , & qu'ôter la vie à un homme s'appelloit le tuer ? Si les transports , l'empchement , la colère , & d'autres passions violentes étoient capables de délier la langue aux muets , ne verrions-nous pas de nos jours de ces

prodiges ? Nous seroit-il impossible de procurer à nos muets l'effet d'un remède si efficace ?

Hérodote ne nous dit point non plus l'âge de ce fils de Crésus, quand il parla. Aulu-Gelle plus instruit, ou plus hardi, avance que, « non-seulement il ne parloit pas à l'âge ordinaire, mais qu'il ne le pouvoit même dans son adolescence. Plinie dit que cet enfant parla à six mois, & que ce prodige causa la ruine de son royaume » Quelques uns concilient cette contradiction entre Aulu-Gelle & Plinie, en disant que Crésus eut deux enfans qui parlèrent contre nature, l'un à six mois, & le muet à seize ans ou environ. Ainsi ils font parler celui-là au berceau, & ôtent à celui-ci, dans l'adolescence, la faculté de s'énoncer. Encore un mot sur ce dernier. S'il avoit quinze ou seize ans, il pouvoit compter plus sur sa force que sur sa langue. Il pouvoit détourner le bras du soldat qui étoit seul. Il étoit absurde de négliger

un moyen que lui offroit la nature, plutôt que d'en attendre un bienfait qu'elle lui refusoit depuis sa naissance. Ignoroit-il à son âge que la force ouverte est plus sûre quand on peut l'employer en faveur d'un père, que l'effet de quelques paroles ? Nous pourrions pousser ces réflexions plus loin, mais il est tems de passer au prodige rapporté par Valère-Maxime : « Eglès, Athlète de Samos, dit-il, » étoit muet. Il fut victorieux, & on » vouloit lui disputer le prix. Il se » mit dans une violente colère, & » parla ».

Dans quel endroit remporta-t-il cette victoire ? Apparemment dans une solitude où il n'y avoit qu'Aulugelle, Valère-Maxime & lui ; aucuns juges qui lui rendissent justice ; personne qui, touché de son incommodité, daignât parler en sa faveur. Mais notre Athlète n'avoit pas besoin de protecteurs. Il lui suffit de s'emporter pour délier sa langue, & pour plaider sa cause. Je le répète, que

les muets de notre tems ne crient-ils aussi fort qu'Eglès ? Par là , non-seulement ils parleroient , & leur prononciation seroit facile & douce , comme celle d'Eglès le devint au rapport d'Aulu-Gelle. Cicéron dit qu'il y a des fables sans nombre dans Hérodote. En seroit-il de même de Valère-Maxime & d'Aulu-Gelle ? Pourquoi non ?

LXXe IMPOSTURE.

L'HISTOIRE de Lucrece est universellement connue , & je suis peut-être le seul qui fasse difficulté de la croire. Rapportons le fait en peu de mots : nous en peserons ensuite les diverses circonstances. Les Romains assiégeoient Ardée , ville peu distante de la leur. Plusieurs soupoient un jour chez Sextus Tarquinius ; le propos tomba sur les femmes. Chacun loua la sienne , & lui adjugea le prix de

la beauté. Collatinus dit que les paroles étoient inutiles, & qu'en peu de tems on pouvoit se convaincre combien Lucrece, son épouse, l'emportoit sur les autres. Le vin avoit échauffé les convives, & sans différer on court à Rome à bride abattue, & de-là à Collatie. Ils y trouvèrent Lucrece, non comme ils avoient vu les autres dames à table avec des personnes de leur âge, ou dans d'agréables passe-tems; mais assise dans son appartement au milieu de ses servantes, & occupée à filer de la laine avec elles. Ainsi Lucrece remporta le prix de la dispute. Collatinus traita la compagnie chez lui, & on ne retourna au camp qu'à la pointe du jour. Sextus revint quelques jours après à Collatie à l'insçu de Collatinus, & accompagné d'un seul valet: il fut fort bien reçu; & après souper, on le conduisit dans la chambre qui lui avoit été préparée. Sextus brûloit d'amour pour Lucrece; il attendit que tout le monde fût endormi,

entra dans la chambre de cette dame un poignard à la main. Elle dormoit; voilà un poignard, lui dit-il, vous êtes morte si vous parlez. Elle s'éveille, tremblante & privée de tout secours. Tarquin lui déclare son amour, la presse de le satisfaire, & met tout en œuvre pour vaincre sa résistance. Il ne peut la fléchir par la crainte même de la mort; il y ajoute la menace de l'infamie. Il lui dit qu'il va la tuer, ainsi que son valet, qu'il étendra tout nud auprès d'elle, pour faire croire qu'elle a été massacrée dans un honteux adultère. Il triomphe enfin par-là d'une chasteté plus sensible au déshonneur, qu'à la mort. Lucrece, désespérée, instruit de son malheur son père qui étoit à Rome, & son mari qui étoit au camp d'Ardée. Ils arrivent & trouvent l'infortunée Lucrece abattue de douleur. Baignée de larmes, elle leur fait le récit funeste de ce qui s'est passé, & leur jure que Tarquin n'a souillé que son corps, que l'esprit est

80 LES IMPOSTURES

demeuré sans tache , & qu'elle va leur en donner une preuve certaine. Elle se plonge dans le sein un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe , & tombe morte à leurs pieds.

C'est ainsi que Tite-Live rapporte ce tragique événement. Denis d'Halicarnasse le suit , à quelque légère différence près. J'ai quelque répugnance à croire que ces seigneurs aient amené la conversation sur leurs femmes , à table , en présence des domestiques ; qu'on ait poussé la dispute jusqu'à donner chacun la préférence à la sienne , & à quitter le camp & le siège d'Ardée pour aller se convaincre de leur beauté. Cette résolution ne convenoit guère à la gravité & à la sagesse de ces bons frères , ni à la naissance des convives. Ne pouvoient-ils pas en trouver quelqu'une occupée peu agréablement au gré de son mari ? Plusieurs ne s'amusoient-elles pas , en effet , avec des personnes de leur âge ? Que veulent dire ces mots ; des personnes de leur âge ?

Tite-Live s'oublie dans cette occasion. Combien n'a-t-il pas écrit que les Romains ont vécu pendant plusieurs siècles, avec la dernière réserve; qu'il n'y a eu aucune ville où le luxe & l'intempérance se fussent introduits plus tard qu'à Rome, c'est-à-dire, après la conquête de l'Asie? Comment donc ces dames, qui vivoient sous ce règne de la vertu, se donnoient-elles des repas magnifiques, & passoient-elles si gaïement la nuit, dans l'absence de leurs maris, qui couroient tous les dangers de la guerre? Quelle dut être leur surprise de les revoir! Ils entrent sans bruit, regardent leurs femmes, sans proférer une parole, & repartent sur le champ. Se sont-elles levées de table pour les engager à se rafraîchir? Non; on ne dit pas un mot de part & d'autre. L'entrevue ne consista que dans un coup-d'œil. Ces traits sont-ils naturels?

Les Romains partirent à minuit pour Collatie. Il ne leur restoit plus

82 LES IMPOSTURES

que Lucrèce à examiner. Que fait-elle à cette heure-là ? Elle ne dort point encore ? Elle file de la laine au milieu de ses servantes ? Pourquoi filoit-elle jusqu'à minuit ? Ces seigneurs qui couroient *bride abattue*, se sont-ils approchés sans bruit de la maison de Lucrèce ? Personne ne lui a-t-il annoncé leur brusque arrivée ? Aussi ne se gêne-t-elle point, elle reste assise, & les reçoit le fuseau à la main. Les dames de ce tems-là ne se piquoient pas beaucoup de politesse, ni de complimens. Demandons à Tite-Live comment ils sont entrés chez elle ? Car ils n'ont point frappé à la porte. Ils n'ont été apperçus de personne ; ils n'avoient garde de se faire entendre ; il s'agissoit de surprendre la maitresse de la maison ; il falloit bien que la porte fût ouverte. Quels soupçons n'est-il pas permis de former contre une dame si belle, qui laisse sa porte ouverte si tard ? Collatinus étoit donc sûr de trouver Lucrèce occupée à filer ; tandis que

les autres dames se réjouissoient avec leurs amis & amies ? Heureusement elle filoit, & son application à tenir la quenouille valut la victoire à son mari. Celui-ci, content de son sort, arrête ses amis, & les traite le reste de la nuit. Ils avoient commencé à s'enivrer au camp ; ils achevèrent apparemment à Collatie. Et voilà ces Romains de la plus grande tempérance à l'égard du vin ! Pour moi j'imagine qu'il n'est question dans ce récit que d'une partie d'étourdis & de débauchés, tels qu'on en voit de nos jours.

Sextus-Tarquinius, touché de la beauté & de la modestie de Lucrece, conçoit le dessein de la forcer. Si cette dame étoit une des premières beautés de Rome, & sa parente, ni elle, ni ses charmes ne devoient pas lui être inconnus. Cependant il paroît, selon Tite-Live, que c'étoit la première fois qu'il la voyoit. Qu'importe ? après cette agréable partie, on s'en retourna au camp. Quelques jours

après Tarquin revient, & loge chez Lucrèce. L'arrivée imprévue de ce prince ne l'étonne point; il ne lui donne aucune lettre de son mari. Il est accompagné d'un seul valet: elle n'en prend aucun soupçon. Ce seigneur passe de la chambre où il devoit coucher, à celle de cette dame: elle filoit parmi ses femmes à minuit, à l'arrivée de son mari; & elle est déjà couchée, endormie! il est donc bien tard. Le plaisir de la table a donc été prolongé bien avant dans la nuit! Quoi! elle a quantité de servantes, & pas une ne couche dans son appartement! Etoit-il prescrit aux dames Romaines, comme aux Lacédémoniens, de n'avoir pas peur la nuit? Il y a encore pis. Elle ne s'enferma pas dans sa chambre, quoiqu'elle fût le jeune prince chez elle: car il y entra sans bruit & sans obstacle. La porte étoit donc ouverte? C'étoit l'ordinaire apparemment. Enfin, elle se laisse vaincre par la crainte de l'infamie; ou les idées sont bien chan-

gées, ou il y en a plus à céder, qu'à mourir vertueuse. Sûre d'être poignardée, elle n'avoit qu'à appeller à son secours, & ses femmes auroient déposé contre la calomnie de Tarquin. D'ailleurs, il n'avoit pas là son valet; il étoit dans une autre chambre. Il falloit l'aller tuer dans son lit, & l'apporter dans celui de Lucrèce. Tarquin étoit bien aveuglé, d'espérer de consommer ces crimes sans éveiller toute la maison. Mais la crainte de l'infamie ne raisonne point. Lucrèce ne l'éprouva que trop. Elle abandonne sa personne à la force, & triomphe en quelque sorte, qu'elle ne puisse altérer la pureté de son ame. C'est la consolation qu'elle donne à son père & à son mari en mourant. Pourquoi se poignarde-t-elle donc, puisqu'elle n'a rien à se reprocher? Est-ce pour prouver l'innocence de son cœur? En pareille occasion, le désespoir est un mauvais avocat. Quel que soit le motif des auteurs qui nous ont rapporté cette histoire, il est certain que leur

86 LES IMPOSTURES

récit est trop dénué de vraisemblance. Que penser d'une beauté qui tient sa porte ouverte jusqu'à minuit, qui fait coucher un jeune prince dans une chambre voisine de la sienne, & qui ne s'enferme point ? Ainsi ceux qui produisent la prétendue chasteté de Lucrece, pour d'écrire les dames de notre tems, sont des partisans affectés des mœurs des siècles passés, dans lesquels il n'y avoit pas moins de vices, qu'il y en a aujourd'hui.



LXXI. IMPOSTURE.

JOSEPHE a toujours passé pour un historien digne de foi : mais il avance un fait qui regarde Alexandre le Grand, où il y a trop d'exagération pour n'être pas fabuleux. En joignant ici un auteur de l'histoire Ecclesiastique à ceux qui n'ont traité que des sujets profanes, le lecteur comprendra par l'exposition même du fait dont il s'agit, qu'il est étranger à l'objet principal de Josephe. Après avoir rapporté le passage à pied sec des Israélites à travers la mer Rouge, il ajoute qu'on doit en être d'autant moins surpris, que « la même chose » est arrivée long-tems après aux » Macédoniens, quand ils passèrent » la mer de Pamphilie sous la conduite d'Alexandre, & que Dieu » voulut se servir de cette nation, » pour renverser l'empire des Perses ».

Antiq. Jud.
l. 2, cap. 16.

88 LES IMPOSTURES

Cette course d'Alexandre en Pamphilie a donné matière à plusieurs historiens d'imaginer ce prodige ; comme si, par une faveur divine, la mer s'étoit volontairement soumise à Alexandre, & qu'elle se fût retirée pour le laisser passer. Le poëte Ménandre se joue fort plaisamment de ce prétendu miracle. Dans une de ses comédies, il introduit un personnage qui dit : « J'ai cela d'Alexandre : si je » cherche quelqu'un, il vient de lui-même à ma rencontre. Si je veux » aller par mer en quelque endroit, » aussi-tôt la mer se retire, & je passe » à pied sec ». Mais Alexandre lui-même, dans ses lettres, n'exagère point, ne fait mention d'aucun miracle, & écrit simplement qu'il passa à pied le bas d'une montagne appelée Climax, étant parti de la ville de Phasélis.

Crinitus, homme très-versé dans la lecture des anciens, avoue qu'il n'y a jamais lu ce miracle, que Joseph attribue à Alexandre. Cet historien a
peut-

peut-être trouvé ce trait dans quelques auteurs contemporains qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Il y en eut une multitude qui consacrèrent à l'envi leur plume à ce héros, qu'ils ne croyoient pas assez digne, par ses exploits, de l'immortalité, & cherchèrent à la lui procurer par leurs fictions. Ils ne sont pas tous perdus. Quinte-Curce veut bien être ici le garant de Joseph. « Alexandre, dit-
 » il, avoit été jusqu'alors invincible,
 » & avoit réussi dans toutes ses entre-
 » prises. Il étoit entré sans aucun
 » danger dans la Cilicie par des chemins très-étroits & très-difficiles.
 » La mer même lui avoit ouvert un
 » nouveau passage pour la Pam-
 » philie ».

Liv. 5, cap. 3.

Je ne vois pas pourquoi cet historien glisse légèrement sur cet endroit. Que la mer s'ouvre pour son héros & pour ses troupes ; n'est-ce pas-là ce qui pouvoit arriver de plus glorieux à ce prince ? N'étoit-ce pas-là une belle occasion à Quinte-Curce de

90 LES IMPOSTURES

donner l'effor à son éloquence ? On peut dire qu'il ne séduit pas, en cette rencontre, les esprits aussi agréablement que Joseph.

Liv. 14, p.
466.

Strabon nous explique parfaitement ce prétendu miracle. Près de la ville de Phasélis, il y a, dit-il, le mont Climax, situé proche de la mer de Pamphilie. Il laisse au bord de cette mer un passage étroit par lequel les voyageurs peuvent passer, lorsque les eaux se sont retirées ; car lorsque la marée augmente, il est trop couvert de vagues. Alexandre s'y trouva pendant l'hiver, ne voulut point attendre que le passage fût tout-à-fait libre, & fit marcher ses troupes dans l'eau jusqu'à la ceinture, pendant une journée entière. Il n'y a plus de miracle. Mais ce passage annonce une grande témérité. Alexandre ne s'exposoit-il pas à noyer toute son armée ? Il est visible que les historiens n'ont altéré ce fait, que pour relever la gloire de ce conquérant. J'ose même avouer qu'ils ne nous en ont jamais tant imposé que dans le

récit des exploits de ce prince. Ce qui m'étonne, c'est que Jofephe ait cru appuyer par cette fable le passage miraculeux des Ifraélites. Devoit-il douter d'un fait qui honore tant la nation? Les marques de courage que donnèrent les Espagnols en 1572, méritent plus de louanges que la résolution d'Alexandre. Ils étoient affiégés dans une ifle par les Anglois, les François, & les Allemands. On ne pouvoit les fecourir que par mer. D'autres Espagnols, fous les ordres de Don Sanche Davila, & de Christophe Mondragon, paffèrent à gué un canal qui avoit trois lieues de largeur, dans l'eau jufqu'au cou, & contraignirent les ennemis de lever le fiége. Ce fait eft affurément digne du fouvenir de la pofterité. Il ne s'eft néanmoins trouvé aucun hiftorien qui ait écrit que la mer s'ouvrit pour les Espagnols, comme elle fit en faveur d'Alexandre.



LXXII^e IMPOSTURE.

Apop. p. **O**N reprocha un jour, dit Plutarque, à Hiéron, tyran de Sicile, qu'il avoit l'haleine mauvaise. Il alla chez lui, & se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne lui en avoit jamais rien dit. Elle lui répondit : je pensois que l'haleine de tous les hommes sentoît de même.

Que cette réponse, qui annonçoit la vertu & la chasteté de sa femme, dut charmer Hieron ! Parens, amis, courtisans, il n'y eut personne à qui il ne s'empressât de la communiquer, personne qui ne la recueillît sur ses tablettes, pour la conserver, & la donner ensuite à quelque habile écrivain qui l'insérât dans ses ouvrages, comme cela est heureusement arrivé. Peu de femmes de notre tems sont en droit de répondre ainsi à leurs maris. Cette princesse, si simple, si chaste

n'eut-elle jamais d'enfans, de frères, de neveux, d'oncles ? N'en fut-elle jamais embrassée ? N'en approcha-t-elle en aucune occasion ? On a vanté Rome comme le séjour de la vertu & de la pudeur. Cependant les dames qui rencontroient leurs parens, les saluoient & les embrassoient. Si, dans une ville aussi sage & aussi circonspecte que Rome, rien n'étoit plus recommandable que les bonnes mœurs, on permettoit aux dames d'aborder leurs parens, & de les baiser même à la bouche ; est-il concevable qu'en Sicile, isle aux portes de Rome, il fût défendu aux femmes d'approcher leurs pères, leurs oncles, leurs frères, &c ? Sans doute que celle d'Hiéron se tint toujours éloignée des hommes de la longueur d'une pique, & que l'haleine d'Hiéron n'avoit pas peu contribué à lui faire contracter cette modeste habitude. Si c'étoit-là la source du préjugé où elle étoit, que tous les hommes ressembloient à son mari, la distance qu'elle observoit

94 LES IMPOSTURES
entr'elle & eux, avoit une autre
cause que sa chasteté; & dès-lors sa
réponse ne mérite plus tant d'éloges.

LXXIII^e IMPOSTURE.

Liv. 2, an-
nal. chap. 47.

QUE d'effets, aussi singuliers que
terribles, ne lit-on point des tremble-
mens de terre dans les anciens auteurs!
Pour quelques vérités que ce sujet a
fournies, que d'exagérations! Ce qui
suit peut être mis au nombre des
dernières. Tacite nous assure que
douze villes de l'Asie (a), & cent

(a) Plinè, liv. 2, chap. 84, est d'accord
avec Tacite sur le nombre de ces villes, & en
nomme quelques-unes. Eusèbe dans ses chron.
année 2035, en compte treize, & rapporte
tous leurs noms. Nicéphorus Callistus dans
son hist. eccl. chap. 17, fait monter ces villes
jusqu'à quatorze.

Je n'ai pu découvrir d'où l'Abbé Lantelloni
a tiré ce qu'il avance des cent villes de la Lybie,

de la Lybie, furent renversées par un même tremblement de terre? Il n'en nomme aucune, & son silence, à cet égard, rend son récit fort suspect.

Un tremblement de terre causa, il y a quelques années, des ravages infinis, non pas dans l'Asie & dans l'Afrique, mais aux environs de Naples. On nous assura d'abord qu'il y avoit péri vingt mille personnes: mais ce nombre diminua beaucoup dans la suite. Les hommes sont dès long-tems en possession d'altérer à leur gré les événemens. Trithémus rapporte qu'il arriva sur le Pô un phénomène singulier. L'année 1117, le jour de l'octave de S. Jean l'Evangéliste, il y eut deux horribles secousses de tremblement de terre qui se firent sentir par-tout. Il tomba grand nombre de maisons, &

Possidonius, cité par Strabon. dit, liv. 2, pag. 514, que, dans le pays des Parthes, des tremblemens de terre renverserent plusieurs villes, & deux mille bourgs.

96 LES IMPOSTURES

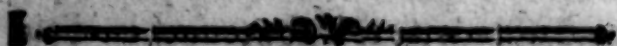
il périt beaucoup de monde; sur-tout en Italie, où des villes & des villages entiers avec leurs habitans furent engloutis. Des montagnes se fendirent, la terre s'ouvrit & laissa des rivières à sec. « Le Pô, l'un des » quatre plus grands fleuves de l'Europe, quitta son lit, éleva ses eaux » en forme d'arcade, & laissa un » chemin libre aux passans, entre la » terre & l'eau. Celle-ci, long-tems » suspendue en l'air, retomba enfin » sur elle-même, & reprit son lit » avec un si grand fracas, qu'il fut » entendu à plusieurs milles de-là ».

C'est en vain que l'antiquité se glorifie d'avoir vu à Babylone des jardins, à Rome des bains, & à Gnide des promenades suspendus. Tous ces édifices étoient soutenus sur de bons fondemens. Quelque somptueux qu'ils fussent, ils ne peuvent être comparés à l'arcade formée par les eaux du Pô. Notre auteur suppose qu'elle resta long-tems suspendue en l'air, pour livrer passage aux voyageurs. Le beau
spectacle !

spectacle ! même pour plus grande commodité le lit du fleuve s'est desséché dans un instant, & il n'y est point resté de fange. Je passe sous silence quelques autres difficultés qu'il pouvoit y avoir à traverser un fleuve si profond, pour venir à celles qu'occasionnoit sa largeur. Dans quelques endroits elle est d'une demi-heure de chemin. Est-il croyable que cette arcade se soit soutenue en l'air pendant cet espace, & le tems nécessaire à le franchir ? Pourquoi n'a-t-on pas plutôt imaginé qu'on marchoit sur ce pont d'eau ? Cette circonstance auroit plus flatté ceux qui ont du goût pour le merveilleux. L'Allemagne, en ce tems, eut un grand privilège sur l'Italie. Elle trouva un courier qui voulut bien entreprendre un pénible & long voyage pour lui venir faire la description de cette arcade miraculeuse. Sa peine n'aura pas manqué de récompense. Les Italiens n'ont point été assez heureux pour être avertis de cet événement.

68 LES IMPOSTURES

Aucun de leurs écrivains n'en fait mention. Oh ! pour le coup les Allemands ont devancé de vitesse les Italiens en cette occasion. Génébrard, auteur célèbre de ce siècle, a copié cette fable mot à mot de Trithémius, sans y faire aucune réflexion, même sans en témoigner le moindre doute, Les crédules personnages !



LXXIV. IMPOSTURE.

LE droit d'imposer les noms a toujours appartenu aux supérieurs ; c'étoit les maîtres seuls qui pouvoient changer ceux des esclaves qu'ils achetoient. Selon certains philosophes, les noms ont toujours été si attachés à la nature & à la chose, que, quoiqu'ils tirent en apparence leur signification de l'imposition arbitraire des hommes, il faut que ce soit la nature qui les tire d'elle-même, & de ses propriétés, pour indiquer pré-

cifément & particulariser ce que l'on nomme. C'est de-là que Vigidius, Lib. 10, cp. philosophe & grammairien, cité dans ⁴

Aulu-Gelle, veut que les noms & les paroles ne soient point placés au hasard & par caprice, mais avec rapport à la nature & à ses qualités. Quand nous prononçons un mot ou un nom, le mouvement des yeux & de la tête convient à la nature de la chose que nous désignons & que nous expliquons; ainsi il y a, pour ainsi dire, un geste de la bouche & des lèvres.

Il est donc certain que les noms sont nécessaires, soit pour exprimer l'essence des choses, soit pour les décrire de manière à pouvoir les distinguer les unes des autres. Si cela est ainsi, comment ajoûter foi à ce que Plin, Solin & Hérodote, rapportent que dans l'Ethiopie il y a des peuples nommés Atlantes, qui ne se servent d'aucuns noms entre eux? Plin ce-
Lib. 5, cap. 8.
 pendant, paroît avoir quelque diffi-
 culté à admettre cette coutume. Les

Atlantes, dit-il, sont différens des autres peuples, s'il faut le croire, en ce qu'ils n'ont point de noms pour s'appeller les uns les autres.

Solin soutient cet usage des Atlantes comme un fait incontestable. Ils l'ont tiré tous deux d'Hérodote. A dix journées des Garamantes, il y a, dit-il, une colline de sel. Ceux qui l'habitent, sont en général appellés Atlantes, & sont seuls entre les peuples qui ne se donnent point de noms particuliers. Cet écrivain marque autant de confiance dans ce rapport, que s'il eût vécu parmi ces peuples anonymes. Transportons-nous quelques momens chez eux, & admirons le silence & la tranquillité qui règnent dans leurs villes & dans leurs maisons. Point de médifance, puisqu'on ne fait à qui l'appliquer. On ne se rompt point la tête comme parmi nous, en criant : Pierre, Paul, François, &c. S'il y a quelque chose d'égaré ou de dérobé, on ne fait que songer à celui qui a été le voleur. Qui

est-il ? On ne peut le dire, puisqu'il n'a point de nom. Ces peuples n'ont ni magistrats, ni juges; de qui se plaindroient-ils ? contre qui plaideroient-ils ?

Ils ont encore un autre avantage. C'est qu'ils ne prennent jamais un homme pour un autre, comme il arriva à Rome après la mort de César, où Cinna le Tribun fut tué, pour Cinna l'un des conjurés. Hérodote a prévu ces inconvéniens que l'usage d'imposer des noms a introduits. C'est pour les prévenir qu'il a inventé des peuples sans noms.

Que dirons-nous des Troglodites, qui ne différoient pas beaucoup des anonymes. Ils prévirent, néanmoins, la confusion qu'il y auroit parmi eux s'ils retranchoient les noms; ils en imaginèrent de charmants. Selon Diodore de Sicile, « ils n'appelloient » point les auteurs de leurs jours, » par le nom de pères & de mères; » mais par les noms de taureau, de » bœuf, de vache & de brebis. Les

Lib. 3, p.

165.

102 LES IMPOSTURES

» mâles de ces animaux étoient leurs
 » pères, & les femelles leurs mères,
 » parce que c'étoit de ces animaux
 » qu'ils prenoient leur nourriture ».

Les enfans disoient donc : ma chère vache, ma chère brebis, mon cher bétail, mon cher taureau, pour ma chère mère & mon cher père. Voilà des noms bien flatteurs. Leur reconnaissance se bornoit-elle à ces animaux qui leur fournissoient le lait & la viande ? Ne pouvoient-ils pas prendre du lait de cavalle & d'âne, manger du porc, du sanglier, & de tous les autres animaux comestibles, qui, par-là, auroient eu également droit de donner leurs noms à leurs parents ?

Il paroît, par ce passage de Diodore de Sicile, que les Troglodites ne vivoient que de lait & de bétail. Ainsi ces animaux domestiques fournissent exclusivement des noms à leurs pères. Mais peuvent-ils seuls fournir à la vie de l'homme ? Le lait peut nourrir, mais non pas dans tous les tems. Il n'y avoit donc chez les Troglodites

ni pain, ni vin, puisqu'ils ne s'appelloient point de ces noms ? Que de puérilités voilées sous la prétendue reconnoissance de ces peuples ! Quand les femmes étoient accouchées, ce n'étoit donc pas elles qui nourrissoient leurs enfans, mais les animaux ? Que faisoit la mère vache de son lait ? Comment accoutumoit-on ces bêtes à allaiter les enfans ? Ces enfans, comment s'accoutumoient-ils à les tetter ? Si les mères s'appelloient vaches, brebis, cavalles, ânesses, truies, & tout ce qu'il plaît à Diodore de Sicile ; si les pères se nommoient bœufs, taureaux, béliers, moutons, &c. les grands-pères s'appelloient donc vieux bœufs, vieux cochons ? les grandes mères vieilles vaches, &c ? Quelles absurdités !



LXXV^e. IMPOSTURE.

VALERE-MAXIME raconte qu'Acilius Aviola fut cru mort des médecins, & de toute sa famille, fut porté sur le bûcher pour y être brûlé ; qu'il se sentit atteint des flammes, & cria qu'il vivoit, & implora en vain le secours de son précepteur. Celui-ci étoit resté seul auprès du bûcher, & ne put tirer son élève du feu qui commençoit à le consumer. Cette aventure n'est rien en comparaison de celle que nous allons rapporter ; car il ne tarit point sur les sujets surprenans. Nous traduirons fidèlement ses propres termes en faveur des amateurs des jeux de mots, & des pensées brillantes. « La naissance de Gorgias, dit-il, personnellement courageux, fut bien singulière. Il sortit du sein de sa mère pendant qu'on la portoit sur le

Lib. 1, cap. 8.

» bûcher. Ses cris firent arrêter ceux
 » qui portoient le lit funèbre , &
 » donnèrent un nouveau spectacle
 » aux assistans. Il s'en fallut peu que
 » Gorgias ne reçût la vie du feu du
 » bûcher , & que le bûcher ne lui
 » servît de berceau. Car au même
 » instant que la mère, qui étoit morte,
 » accouche , le fils est porté sur le
 » bûcher avant d'être né ».

Voilà du sublime. Que dans les anciens tems il y avoit des écrivains de bon goût ! Valère-Maxime s'imaginait-il que tous ses lecteurs seroient des enfans ? Qui peut concevoir qu'une femme morte puisse accoucher ? Je renvoie le lecteur à tous les gens de l'art qui ont traité de l'accouchement ; il apprendra d'eux l'impossibilité de ce que notre auteur avance. Il ne me convient pas d'entrer sur cette matière dans un plus grand détail.

Où la mère de cet Epirote étoit grosse après sa mort , ou non. On ne peut pas dire que non. L'enflure étoit trop visible. Elle ne pouvoit

166 LES IMPOSTURES
indiquer que l'hydropisie ou la grosse.
fesse. Si on la croyoit grosse, pour-
quoi ne l'a-t-on pas ouverte pour
sauver son enfant ? N'est-ce pas ce
qui se pratique avec soin. . . ? On ne la
suspçonnoit que d'hydropisie. . . D'ac-
cord ; mais cette dame avoit-elle
caché sa grossesse pendant neuf mois ?
Put-elle garder ce secret au bord du
tombeau, sans craindre d'être la cause
de la mort de son enfant ? Les Egyp-
tiens, les peuples les plus barbares
faisoient l'opération dont nous venons
de parler, aux femmes enceintes,
après leur mort, au rapport d'Elien
& de Plutarque. N'a-t-on pas ouvert
les entrailles de la mère de César (a),
après sa mort, pour faciliter sa nais-

(a) Les auteurs sont partagés en quatre sentimens
sur l'étymologie du nom de César. On dit qu'il
le reçut pour avoir tué à la guerre un éléphant,
appelé Cœsar en langue Africaine ; pour être
né d'une mère morte, à qui on ouvrit le ventre ;
ou avec de longs cheveux ; ou parce qu'il avoit

fance ? N'est-ce pas de là qu'il reçut ce nom ? Lorsqu'anciennement ; comme de nos jours , une femme enceinte étoit condamnée à mort , on la laissoit accoucher pour ne pas faire périr l'enfant avec elle. Il n'y a que Valère-Maxime qui puisse nous débiter des faits de cette nature.

les yeux bleus. On rejette communément la seconde opinion , parce que la mère de César ; selon Suétone , chap. 26 , ne mourut que pendant la guerre des Gaules. On fait par le même historien que César avoit les yeux noirs. Il est plus favorable que le nom dérive du mot latin *Casaries* , qui signifie chevelure ; soit parce qu'il en avoit une belle dans son enfance , ou par ironie , parce qu'à cet âge il n'avoit pas plus de cheveux qu'il n'en eut dans la suite.



LXXVI^e. IMPOSTURE.

LA religion Payenne avoit ses incrédules, comme le christianisme, ce culte si authentique prouvé par les faits. Si, parmi les anciens, il y en avoit, par exemple, qui respectoient les oracles, plusieurs autres en plaisantoient. Tels qu'Alexandre à l'égard du nœud gordien, & un Egyptien dont nous

Lib. 10. pag. 38. allons parler. Athénée a copié cette historiette d'Hérodote. « Cet auteur, » dit-il, dans le second livre de ses » histoires, rapporte que Mycérinus, » Egyptien, apprit des devins qu'il » vivroit peu. Il fit une grande provision de lampes, & passa les nuits » & les jours à boire & à manger » sans discontinuer. Il couroit par » les lieux marécageux, & par les » bois, pour savoir où l'on donnoit » des repas, & où la Jeunesse se divertissoit ; il y buvoit jusqu'à » s'enivrer ».

Hérodote nous donne une idée Lib. 2, p. 14
 plus claire de Mycérinus, & nous
 allons rapporter ses propres paroles.
 Selon lui, Mycérinus étoit roi d'E-
 gypte. « Après plusieurs infortunes
 » qu'il essuya, il lui vint un oracle
 » de Butte, qui lui apprit qu'il ne
 » devoit plus vivre que six ans, &
 » qu'il mourroit dans le septième....
 » Il fit faire quantité de flambeaux
 » qu'on allumoit toutes les nuits, pour
 » qu'il passât le tems à boire & à se
 » réjouir. Il ne cessoit jour & nuit
 » de courir par les bois & les plaines
 » où il savoit qu'il y avoit des diver-
 » tissemens de Jeunesse. En conver-
 » tissant ainsi les nuits en jours, il
 » prétendoit trouver douze années
 » en six, & faire mentir l'oracle ».

Il n'y a point de savans qui igno-
 rent la cause du sommeil. Selon les
 médecins & les philosophes, ce sont
 principalement, les fatigues, les
 vapeurs des alimens qui montent à
 la tête. Le travail, l'étude, le cha-
 grin, l'enfance, &c. Je ne m'arrêterai

110 LES IMPOSTURES

qu'à la seconde de ces causes, la nourriture. Je parle de la nourriture ordinaire & modérée, pour faire mieux comprendre ce qui peut arriver à un homme continuellement dans l'excès. Le sommeil est absolument nécessaire à la vie. Les juges ne punissoient pas moins les criminels en les obligeant à veiller, qu'en leur faisant souffrir la faim. On dit que les soldats de Persée, roi de Macédoine, irrités contre lui, & n'ayant pas la permission de le maltraiter & de l'outrager, s'avisèrent de l'empêcher de dormir; & que ce prince, accablé de sommeil, mourut de ce nouveau genre de supplice. Il est démontré, d'ailleurs, qu'on ne peut point vivre sans dormir. Mycérinus, cependant, se priva du sommeil pour donner le démenti à l'oracle. On ne le croiroit pas du plus grand fou de la terre. Athénée a remarqué qu'on le croiroit encore moins d'un roi d'Egypte, & il lui a ôté ce titre qu'Hérodote lui donne. Comment imaginer, en effet, qu'un

DE L'HISTOIRE. III

roi puissant n'ait fait, pendant six ans, que boire & manger jour & nuit, que courir les festins particuliers, que rechercher la compagnie des jeunes gens ? En menant une vie si indigne d'un prince, ne devoit-il pas irriter ses sujets contre lui, & les porter à la révolte ?

Accordons qu'il ne dormit point, quoique par ses excès le sommeil lui fût plus nécessaire qu'à un autre ; pourquoi avoit-il ordonné tant de flambeaux ? Pour faire du jour la nuit ? Fort bien. Mais n'en avoit-il pas dans son palais ? Ne suffisoit-il pas d'en faire provision pour chaque jour ? Combien lui en allumoit-on à la fois ? Si Hérodote & Athénée avoient dit que Mycérinus se divertissoit à dîner & à souper, avec ses parens & ses amis, qu'il recherchoit passionnément le commerce des femmes, leur récit seroit plus vraisemblable. Mais ces plaisirs étoient trop honnêtes. Le prince Egyptien couroit dans les bois, dans les marais après les débau-

112 LES IMPOSTURES

ches de la Jeunesse. Quelles délices ! Que des endroits marécageux étoient bien propres aux amusemens d'un roi ! Qui a jamais entendu dire que les Egyptiens s'assemblaient , pour leurs festins , dans les bois & dans les marais , & qu'un roi recherchât si avidement les tables de ses sujets ? Ne pouvoit-il pas se faire servir où il vouloit ? Manquoit-il de courrisans qui se fissent honneur d'avoir part à ses plaisirs ? Les jeunes gens étoient-ils flattés qu'il vint troubler leurs douces orgies dans les marécages , où ils desiroient apparemment se cacher ? Cette familiarité de Mycérinus , avec ses sujets , ne nous sera-t-elle pas encore donnée pour une preuve de l'heureuse simplicité de ces anciens tems ?



LXXVII^e. IMPOSTURE.

DES auteurs célèbres , tels que Pline , Denis d'Halicarnasse , Aulugelle , Valère-Maxime , Athénée , & plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer , nous assurent que les dames Romaines ne faisoient aucun usage du vin. Pline rapporte qu'une

Lib. 14 , cap. 13.
 femme but du vin furtivement : son mari , (Egnatius Métellus) , la tua & fut absous ; qu'une autre fut condamnée par ses parens à mourir de faim , pour avoir pris dans le buffet les clefs du cellier. Il ajoute qu'une femme accusée d'adultère , ou convaincue d'avoir bu du vin , étoit également punie de mort. Que la seule différence qu'il y avoit , c'est que dans le dernier cas les parens mêmes de la femme , & son mari , étoient ses juges. C'étoit , selon quelques-uns , pour éprouver les dames Ro-

114 LES IMPOSTURES

maines, à cet égard, qu'on les avoit obligées de baïser leurs parens sur la bouche. Ceux-ci jugeoient sûrement par-là si elles avoient bu du vin ou non. Cette loi, continue Pline, fut si sage, qu'elle produisit *les meilleurs effets sur les femmes pendant plusieurs siècles.*

Lib. 2, cap.

1.

Valère-Maxime dit que pour dédommager les femmes de leur avoir interdit le vin, leurs maris leur permirent de porter des *vêtemens de pourpre enrichis d'or, & de poudrer leurs cheveux.* Non-seulement cette défense regardoit les dames de Rome, mais elle s'étendoit encore à toutes celles du Latium, selon Aulu-Gelle, Athénée dit même à toutes celles d'Italie. Je doute de tous ces récits.

Il paroît, par ces auteurs, que les Romains ont été portés à faire cette défense pour deux raisons; la première, parce qu'ils avoient peu de vin: l'autre, dans la crainte que les femmes ne se livrassent à l'incontinence. Une preuve, selon Pline, qu'il y avoit peu

de vin dans le commencement de Rome, c'est que Romulus fut obligé de sacrifier avec du lait; que Numa défendit d'arroser le bûcher de vin, & de se servir dans les sacrifices de vin provenant d'une vigne qui n'auroit point été taillée. Loi qui tendoit à engager les Romains à cultiver la vigne. Ces argumens me paroissent bien frivoles. Tailler la vigne, par exemple, est-ce un ouvrage qui demande tant de travail? Un peuple entier étoit-il oisif & paresseux, jusqu'à négliger la vigne? Pline se contredit lui-même, il raconte que Mézentius, roi des Etrusques, promet aux Pintules de les secourir contre les Latins, à condition qu'ils lui abandonneroient tout le vin qui se trouveroit dans le Latium. Il s'en suit qu'il y avoit dans ce pays du vin en grande quantité. Il y en avoit donc à Rome à proportion? Autrement, à quoi leur auroient servi leurs tonneaux & leurs celliers? Ce n'est donc pas faute de vin qu'il fut défendu

116 LES IMPOSTURES

aux dames Romaines d'en boire ? Aussi ne s'en abstenoiient-elles pas. C'est le même auteur qui nous l'apprend par une contradiction manifeste. « Cnéius Domitius , dit-il , » étant juge , prononça sentence » contre une dame , qui avoit bu du » vin plus que sa santé ne pouvoit » le lui permettre. ... Elle fut con- » damnée à une amende à prendre » sur son douaire ». Si elle a été punie pour avoir trop bu de vin , elle en pouvoit donc boire modérément ? Si l'on nous eût dit. quelle quantité de vin elle but , on nous eût appris celle que les maris destinoient à leurs femmes , & combien il falloit de vin pour surprendre cette vertu romaine qu'on nous peint si héroïque.

Les dames Romaines , selon Aulugelle , ne buvoient que de la *lora* , du *passum* & de la *murina* , boissons douces. La *lora* (a) étoit ce que nous

(a) La *lora* étoit , sans comparaison , meilleure que le vin de marc. Les anciens faisoient

appellerions vin de marc, sur lequel on jettoit beaucoup d'eau. La *murina* étoit, selon Plin, un vin accommodé avec l'odeur de myrrhe; c'est pourquoi cet auteur met cette sorte de vin parmi les plus excellens qu'eussent les anciens. Quant au *passum*, on le faisoit, ou en laissant sécher les raisins au soleil, ou en y exposant le jus. On voit par la description de ces sortes de vins, que les dames n'étoient pas mal partagées. Elles buvoient donc du vin.

La seconde raison qui le leur fit défendre, n'est pas plus solide que la première. N'y avoit-il que l'abstinence du vin qui pût conserver leur vertu? La richesse des habits, le fard, les parfums qu'on leur accorda pour dédommagement, n'étoient-ils pas plus capables que le vin, d'exciter

ce vin autrement que nous. Ils mettoient le jus de raisin & l'eau cuire ensemble à petit feu. Ce qui en faisoit un bon vin d'ordinaire, où il y avoit plus ou moins d'eau.

118 LES IMPOSTURES

en elles le desir de plaire & de faire des conquêtes ? Fausse supposition ! Elles n'usoient point de vin ; donc elles n'avoient pas la moindre idée de galanterie ; donc elles étoient exemptes de passions. Il faut se rendre à un pareil raisonnement. Cette apathie, cette retenue étoit même commune

L. 2, cap. 1. aux hommes. Selon Valère-Maxime, ils ne regardoient les femmes qu'avec modestie & avec chasteté, personne n'avoit la moindre idée de déranger les mariages. Pourquoi défendirent-ils le vin aux femmes dans la vue qu'elles résistassent à des penchans qu'elles n'avoient pas, & qu'ils auroient eu honte de leur inspirer ? Craignoient-ils l'abus du vin ? Les hommes sont plus sujets à cette sorte d'excès que les femmes. C'étoit donc à eux seuls qu'il falloit le défendre ; je n'en veux pour preuve que la partie de table qui fut si funeste à Lucrece. Nous en avons assez dit pour prouver la fausseté de cette défense, contre tous les auteurs qui la rapportent, & nous

ne nous sommes peut-être que trop
arrêtés sur un sujet aussi ridicule.

LXXVIIIe. IMPOSTURE.

IL y a peu de chose dont j'aie plus
souvent entendu parler que des éty-
mologies. Je reviens volontiers sur
une matière dont j'ai déjà touché deux
mors dans cet ouvrage. L'étymologie
est, selon les savants, l'origine, l'ex-
plication, ou la dérivation d'un nom
ou d'un mot. Je ne nie point que plu-
sieurs n'aient leur étymologie dans
une langue plus ancienne; mais com-
bien cette passion de découvrir l'ori-
gine des objets n'a-t-elle pas produit
d'absurdités! Telle est, sans doute,
l'étymologie du mot *cæremonia*, cé-
rémonies. Valere - Maxime ra-
conte, qu'après la prise de Rome par
les Gaulois, Albinus mit sur un cha-
riot les vestales & les choses sacrées,
& les fit transporter dans la ville

L. 1, cap. 3.

appelée *Cærè* : tout y fut bien reçu ; & , en reconnaissance de ce bon accueil , les Romains nommèrent les choses sacrées *cæremoniæ*.

Je crois être fondé à rejeter cette opinion. Il a bien pu se faire que les savants les plus anciens , frappés de la ressemblance de ce mot avec celui de *Cœré* , aient avancé qu'il avoit pris son origine de la ville de ce nom. Ils auroient hasardé cette conjecture dans leurs écrits , & elle sera venue jusqu'à nous. Je demanderois volontiers à Valère-Maxime , ou plutôt à Tite-Live qui l'a précédé , de quel terme on se servoit avant cette époque , pour exprimer la manière dont on rendoit le culte aux Dieux ? N'y avoit-il point de mot pour les cérémonies qui se pratiquoient tant d'années auparavant à Rome , & dans les environs ? Si la moitié de ce mot *cæremoniæ* vient de *Cœré* , l'autre , qui est *moniæ* , d'où dérive-t-elle ? Les Hébreux avoient des cérémonies & un culte avant la fondation de Rome

Lib. 7, pag.
201.

Rome & de Cœré, & par conséquent un mot pour signifier les premières. Dira-t-on qu'il ne s'ensuit pas de-là que les Romains en eussent un, & que ce ne fut que la ville de Cœré qui le leur inspira en quelque sorte, comme un témoignage de la reconnaissance qu'ils lui devoient? Pourquoi Albinus aimoit-il mieux conduire les Vestales & les choses sacrées à Cœré, que dans une autre ville, qu'à Pérouse, par exemple, qui étoit dans ce tems-là une ville des plus attachées à la religion? Les pratiques religieuses se feroient sans doute appelées *Pé-rusimonix*, au lieu de *cœremonix*. Quelles misères!

Les auteurs prétendent que *vindicta* (a), *vengeance*, vient d'un cer-

(a) L'Abbé Lancellotti n'a pas fait attention que Tite-Live se sert dans ce passage du mot *vindicta*, pour signifier *baguette*, qu'on mettoit sur la tête des esclaves, pour marquer la liberté qu'on leur rendoit. C'est de Vindicus,

rain Vindicius qui découvrit la conjuration des Tarquins. » On donna ,
 » dit Tite-Live, pour récompense au
 » dénonciateur, avec la liberté & le
 » droit de bourgeoisie, une somme
 » d'argent, prise de l'épargne. On
 » dit qu'il fut le premier mis en li-
 » berté avec la *vindicta*. Quelques-
 » uns croient que ce mot vient de
 » lui ».

Il s'ensuivroit, qu'avant que les Romains eussent découvert le complot des Tarquins, & en eussent tiré vengeance, la vengeance n'avoit point de nom parmi eux. Celui qui avoit été offensé par un autre, ne pouvoit dire qu'il vouloit s'en venger. Furieux

à ce que l'on prétend, que cette houffine a tiré son nom. Il n'est pas question ici de ce terme dans la signification de *vengeance*. Supposé même qu'il eût été pris alors dans ce sens, & qu'il vînt de Vindicius, il ne s'en-suivroit pas que les Romains n'eussent eu un autre mot, avant celui-là, pour désigner la vengeance,

contre son ennemi, & au désespoir de n'avoir point de terme pour exprimer son dessein contre lui, il faisoit, sans doute, des mines épouvantables, tournoit les yeux, fraploit des pieds, se donnoit des coups à lui-même, pour marquer qu'il demandoit vengeance de l'affront qu'il avoit reçu. Je suis persuadé qu'aucune langue n'a manqué, même dès ses commencements, d'un mot qui signifîât *vengeance*. Les hommes sont trop naturellement portés à ce vice.

Si les hommes ont jamais donné dans des étymologies ridicules, c'est assurément à l'égard des noms de villes. Un auteur très-accrédité tire l'origine du nom de la ville *Aretium*, d'aridité : selon lui, la ville d'*Engubium* est ainsi nommée, comme manquant de tout bien, *Egens omni bono*. Ces étymologies sont indignes d'un auteur aussi grave. Pour ce qui est du nom d'*Aretium*, aucun ancien écrivain n'est de ce sentiment : au contraire, on a toujours écrit *Arretium*,

124 LES IMPOSTURES

& non *Aretium*. La situation de cette ville est agréable, & son terroir est bon & fertile. Il est vrai que Ferdinand, grand Duc de Toscane, contribua beaucoup à cette fertilité, par le dessèchement qu'il ordonna de tous les marais des environs. Les Aretins lui dressèrent une statue de marbre en mémoire de ce bienfait. Une ville dont le territoire étoit presque inondé, peut-elle tirer son nom de son aridité ?

Quant à l'étymologie d'*Engubium*, cette ville s'appelloit anciennement *Igurium*, & ce premier nom détruit l'édifice de l'auteur dont nous parlons. Elle est ainsi nommée par Cicéron, par Pline, & dans une ancienne inscription. A l'égard de *Padua*, Padoue ou Padoue, les auteurs d'étymologies trouvent de l'embarras dans l'origine de ce nom. On prétend qu'on le lui a donné pour être voisine du Pô, en latin *Padus*. Pendant trois ans de séjour que j'ai fait en cette ville, j'en ai examiné tous les dehors à loisir, &

je n'y ai jamais pu découvrir le Pô; je n'y ai vu que d'autres rivières comme la Brenta, & le Bacchiglione, qui ont leur cours près de cette ville. Si elle devoit emprunter son nom de quelque rivière, ainsi que quelques autres villes ont fait, ce seroit de l'une de ces deux qui baignent ses murs. Dira-t-on qu'anciennement le Pô étoit proche de Padoue, & qu'avec le tems il s'en est éloigné? Le Pô n'est pas une pièce d'eau pour changer de lit, sans qu'il en soit resté des marques.

J'ajoute que le nom de Padoue est moderne, & que dans les siècles reculés cette ville s'appelloit *Pata-vium*. Sous cette première dénomination, elle n'avoit rien à démêler avec le Pô, qui en couloit fort loin. Quand elle a pris le nom de Padoue, s'en est-il rapproché? Apparemment les rivières vont, viennent, changent de place quand elles veulent? La Brenta étoit donc autrefois où est le Pô aujourd'hui, & le Pô où est pré-

26 LES IMPOSTURES

sentement la Brenta? L'agréable inconstance!

La ville de *Pisaurum*, Pezaro, a été ainsi nommée, selon Servius, parce qu'on y pesa l'or que Camillus reprit aux Gaulois, après le sac de Rome. Avant cet événement quel nom avoit-elle? Personne ne peut me le dire: cependant elle existoit.

Volaterræ, Volterra, selon les habitans de cette ville, tire son nom de *vola*, qui signifie la paume de la main; & *terræ*, terre, comme si le plan de cette ville avoit quelque ressemblance avec la paume de la main.

On dit qu'un nommé Pérusinus, Troyen, a donné son nom à la ville de Pérouse, & que la ville de *Thrasimènia* a donné le sien au lac de Thrasimène; mais cette dernière ville où est-elle? Ni Pline, ni Ptolomée, ni Strabon, ni Pomponius-Mela, n'en ont fait aucune mention.

Fabrianum fut ainsi appelé de *Faber*, ferrurier qui se nommoit Janus; c'est de-là que *Fabrianum* a pris

aussi ses armes. De quel auteur a-t-on tiré cette savante étymologie ? Cette ville avoit un nom auparavant. Puisque le ferrurier y travailloit, elle étoit peuplée de son tems. Quel étoit son nom ?

Laiſſons les villes médiocres, & examinons l'étymologie de Rome, cette grande métropole : d'où a-t-elle tiré son nom ? Belle demande ! Qui ne fait que Rome vient de Romulus ? C'est donc par contraction, ou par le retranchement de trois lettres. N'étoit-il pas plus simple d'appeller cette ville Romula ? Rien n'est si incertain que cette origine. Je renvoie le lecteur à Strabon, & à Plutarque, dans la vie de Romulus, & dans le traité sur les vertus des femmes, & principalement à Denis d'Halicarnasse ; il y appercevra l'incertitude & l'embarras de ces auteurs à fixer l'étymologie du nom de Rome. Caius Sempronius (a) a écrit que Rome

(a) Auteur supposé.

228 LES IMPOSTURES

fut bâtie huit cents ans avant Romulus, & qu'elle fut ainsi appelée de Roma, fille d'Italus. Nous en avons assez dit pour prouver combien il faut se défier de ces conjectures fondées sur de vagues similitudes.

LXXIX^e. IMPOSTURE.

NOUS avons déjà relevé bien des erreurs des anciens écrivains. Nous osons dire que nous en avons laissé bien davantage dans les historiens dont nous avons parlé. Cependant il est certain que le nombre de leurs contradictions est plus grand encore que celui de leurs absurdités. Non-seulement ils ne sont pas d'accord entr'eux, mais ils le sont rarement avec eux-mêmes. Nous allons rapporter quelques exemples de ces deux genres de contradiction. L'esprit du lecteur, distrait par cette digression, reviendra plus volontiers sur l'objet principal de cet ouvrage.

Diogène-Laerce a rapporté , qu'en observant les étoiles , Thalès tomba dans un fossé , & que sa servante lui reprocha qu'il ignoroit ce qui étoit sous ses pieds , & qu'il vouloit savoir ce qui se passoit au ciel ; il cite au même endroit Hermippus , qui attribue ce fait à Soerate. Valère-Maxime dit que le poète Philémon mourut à force de rire, de ce qu'un âne mangea des figues qui étoient préparées pour lui ; Laerce écrit cela du Philosophe Chrisyse.

Selon Valère-Maxime , Bias s'enfuit , après la ruine de sa patrie , sans rien emporter , & répondit à ceux qui lui en marquoient leur surprise : Je porte tout avec moi ; il entendoit la vertu qui tient lien de tout. Sénèque dit que ce fut Stilpon & non Bias. Tacite nous apprend que le théâtre de Fidène écrasa par sa chute cinquante mille personnes ; Paul Orose prétend qu'il n'en périt que vingt mille. Sénèque fixe le nombre des tyrans d'Athènes à trente ; Strabon

130 LES IMPOSTURES

le porte à quatre cent trente. Plutarque, sur l'enlèvement des Sabines, rapporte que les Romains s'emparèrent seulement de trente filles ; il cite Valerius Antias & Juba , dont l'un augmente le nombre jusqu'à cinq cent vingt-sept , & l'autre jusqu'à six cent quatre-vingt-trois & plus ; ces différences ne peuvent venir que de la faute des copistes : mais il est des faits incroyables & supposés qu'on doit imputer directement à leurs auteurs. Il est essentiel de désabuser le lecteur crédule , ou prévenu en faveur de l'antiquité , sur toutes les fables qu'elle nous débite : telle est celle-ci.

De ira, lib.
II, cap. 10.

» Toutes les fois , dit Sénèque ,
» qu'Héraclite sortoit de chez lui , il
» pleuroit à la vue de tant de gens
» qui vivoient & mouroient dans le
» dérèglement : il avoit compassion
» de ceux-mêmes qui se flattoient
» d'être heureux ; c'étoit une marque
» d'un esprit tendre , mais foible. Il
» méritoit d'être mis lui-même au
» nombre de ceux dont il déplorait

» le malheur. Au contraire, on dit
» que Démocrite ne se montrait ja-
» mais en public sans rire. Il ne voyoit
» rien de sérieux dans tout ce que
» les hommes croient faire le plus
» sérieusement ».

Si Démocrite s'étoit crevé les yeux,
comme on l'a prétendu ailleurs, com-
ment pouvoit-il rire des folies hu-
maines? Pouvoit-il les appercevoir?
Mais nous lui avons rendu ses yeux,
& il voit tout ce qui se passe autour
de lui. Tous les objets qui frappoient
sa vue, étoient-ils capables de le faire
rire? Eût-il ri, en voyant à ses pieds
un homme écrasé par une voiture,
ou tombé du haut d'une maison? Un
pareil caractère eût excité l'indigna-
tion publique. N'étoit-ce pas traiter
favorablement Démocrite, que de le
regarder comme un fou à renfermer?
Mais s'il rioit sans cesse, Héraclite
pleuroit de même. Le rare contraste!
Cet Héraclite avoit une source in-
tarissable de larmes. Démocrite avoit
pris le parti le plus sage, ou plutôt

sa folie ne lui coûtoit rien. Ce qui m'étonne, c'est que Diogene-Laerce, qui a écrit la vie des sages Grecs, ne fasse point mention de ces ridicules. Il n'auroit pas dû oublier de si belles anecdotes.

Héraclite conçut une si grande haine contre les hommes, qu'il se retira sur des montagnes, où il ne vivoit que d'herbes; il en devint hydropique, & revint dans la ville où il ne put être guéri. Laerce dit qu'Héraclite étoit *un railleur insigne*; ce qui ne s'accorde guère avec les pleurs. Un plaissant, toujours en larmes, ne devoit pas faire fortune dans la société. J'imagine voir Démocrite & Héraclite sortir de leurs maisons; l'un rit au nez de tous ceux qu'il rencontre; l'autre pleure en marchant, en s'arrêtant. Le beau spectacle! L'on m'objectera que je pousse la critique trop loin, pour tourner en ridicule ces deux philosophes, & qu'il ne faut pas croire que l'un rioit & l'autre pleuroit toujours; mais de tems en

tems , & quand il s'en présentoit des sujets. J'avoue que Sénèque (a) est peut-être l'inventeur des ris de l'un , & des pleurs de l'autre ; aucun auteur n'en a parlé avant lui : mais ses expressions , rapportées ci-dessus , sont claires & précises. S'il eût restreint le caractère de ses personnages , où seroit le merveilleux ?

(a) Juste-Lipse dans les notes qu'il a faites sur Sénèque , prétend que cet auteur a emprunté de Sosion , son précepteur , ce qu'il a rapporté de ces deux philosophes. Stobée nous a conservé quelques fragmens du traité que Sosion a fait sur la colère , & sur-tout ce qui regarde Démocrite & Héraclite. Voyez Stobée , discours 98.



LXXX. IMPOSTURE.

LES hommes dès long-tems sont entêtés de deux opinions. L'une, qu'on ne trouve plus dans le monde cette bonté, cette probité dont les anciens faisoient profession. L'autre, qu'il n'y a plus de savants tels que la Grèce & l'Italie en ont produit. J'ai réfuté la première dans plusieurs discours académiques. Je vais faire quelques réflexions dans ce chapitre sur la seconde. Il me semble que ce qui nous persuade que les lettres fleurissoient plus anciennement qu'aujourd'hui, est cette quantité prodigieuse de livres qu'on attribue aux anciens. Epicure a composé trois cents volumes sur le seul cylindre ; Chrysippe , sept cents & plus ; Didymus le grammairien, trois mille cinq cents , suivant Athénée, & quatre mille, suivant Séneque ; Trismégiste, trente-six mille cinq cents

vingt-cinq; & Origène, six mille.

Il est absurde d'avancer qu'Epicure ait composé trois cents volumes sur le cylindre. Qu'auroit-il pu dire sur un sujet si sec? A peine pourroit-il fournir la matière d'un volume. Les sept cents de Chrysippe, que contenoient-ils? Comment Didymus auroit-il écrit quatre mille volumes sur la grammaire? Donna-t-il celle de toutes les langues alors connues? Pour que Mercure-Trismégiste (a) eût

(a) Thomas Gale a fort bien remarqué, dans son édition d'Iamblique, que le nombre des volumes qu'on attribue à Mercure-Trismégiste est incroyable. Il pense qu'il peut y avoir eu quelque faute dans les chiffres. Il cite des auteurs dont les uns prennent ces volumes pour autant de vers, les autres pour autant de feuilles de papier. Selon Iamblique, chap. 1, tous les auteurs d'Egypte avoient coutume de publier leurs ouvrages sous le nom de ce philosophe. Alors il ne seroit pas impossible que les volumes qu'on lui attribuoit eussent été en aussi grand nombre qu'on le dit,

136 LES IMPOSTURES

fait un si grand nombre d'ouvrages, il faudroit supposer qu'il a vécu cent ans; qu'il a commencé à écrire le jour qu'il est né, & qu'il a fait un volume chaque jour. Ceux qui soutiennent le nombre, l'étendue & le mérite de ces volumes, les ont-ils vus & lus pour entrer dans un si grand détail?

Rappelons-nous la manière dont les anciens écrivoient. Ils se servoient de stilets de fer, de roseaux, & autres instrumens, infiniment moins commodes que les plumes d'oiseaux dont nous faisons usage. Outre cela, sur quelle matière écrivoient-ils? sur des tablettes d'écorces d'arbres, sur des peaux enduites de cire. Je ne parle point de leur encre qui, selon la nature de ces instrumens & de cette matière, devoit être plus épaisse que la nôtre & plus claire. D'après cela, il est aisé de comprendre que l'écriture ancienne étoit plus grosse & plus difficile que la nôtre, & que les écrivains expédioient trop lentement.

ment pour avoir composé tant de volumes ; aussi leurs manuscrits étoient-ils aussi gros que pesans. C'est ce dont on peut se convaincre dans les bibliothèques où l'on en conserve. Il y en a dans celle de S. Marc de Venise, de si grands & de si lourds, qu'il faudroit un porte-faix pour les remuer. C'est de-là aussi que les ouvrages des anciens paroissent beaucoup plus considérables qu'ils ne l'étoient en effet.

Pour prouver que ce n'est point là une simple conjecture, j'apporterai pour exemple les écrits d'Origène. Le livre intitulé *Crinitus*, est assez petit. Cependant il contient vingt-cinq livres de *Honestâ Disciplinâ*, cinq livres sur les poètes latins, & deux de poésies. Dira-t-on que, selon ce partage, le *Crinitus* contient trente-deux volumes ? C'est ainsi qu'il faut rabattre du nombre excessif des écrits qu'on attribue aux anciens. S. Jérôme

Prol. in ex-
plan. 2. Luc.
L. 2, p. 133.

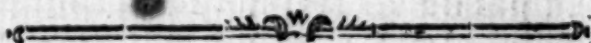
appelloit tomes les Homélies d'Origène : Sainte Blésille, dit-il, avoit

138 LES IMPOSTURES

souhaité que l'on traduifit en latin les trente-fix *tomes* d'Origène sur S. Matthieu, les cinq sur S. Luc, & les-trente-neuf sur S. Jean.

De cette manière, on pourroit dire que S. Jean Chrysoftôme a écrit environ mille volumes. On peut appliquer ce raisonnement aux écrivains prophanes, & en conclure qu'il est faux qu'ils aient tant écrit; ou que par livres & par volumes nous devons entendre de petits traités, ou des parties de livres, comme nous venons de le démontrer à l'égard d'Origène. Nous terminerons ce chapitre par un trait curieux, & qui a beaucoup de rapport au sujet qu'on y traite. Le philosophe Chrysanthius, dit Eunapius, prioit Dieu sans cesse, & lisoit médiocrement. Agé de plus de quatre-vingts ans, il écrivit autant de livres que d'autres en auroient pu lire dans leur jeunesse. Ses doigts devinrent courbés & rétrécis par l'action continuelle d'écrire. Voilà un accident tel que la plume n'en

a jamais causé, & auquel je doute que personne ajoûte foi. Si Chrysanthius n'avoit cessé de manier la bêche, le hoiau, ou un gros marteau de maréchal, on pourroit croire que ses doigts se feroient courbés & retirés par ce travail pénible; mais qu'une plume ait causé ces effets, personne ne se le persuadera.

LXXXI^e. IMPOSTURE.

L'HISTOIRE Romaine nous parle de tant de personnes du nom de Scipion, que ce n'est pas une petite difficulté que d'entendre duquel on fait mention dans les différens traits qu'on en rapporte. Si on me demandoit, par hasard, d'où ces illustres Romains tiroient ce nom, je répondrois, d'après Macrobe, que le père de Cornélius Scipion étoit aveugle, & marchoit avec un bâton, que les latins appelloient *Scipio*, & que

c'est de-là que la famille des Scipions prit ce nom : l'heureuse découverte ! Quelle profonde érudition ! Quoiqu'il en soit , on connoît Cornélius Scipion , qui chassa Annibal d'Italie , porta la guerre en Afrique, d'où il fut surnommé l'Africain ; Cnéius Scipion , son fils, a qui on ôta, par ordre du sénat , l'anneau sur lequel étoit le portrait de son père , dont il n'imitoit pas les vertus ; Scipion Emilien , qui détruisit les villes de Numance & de Carthage ; Scipion Nafica, regardé comme le plus sage des Romains , & choisi par l'oracle pour porter à Rome le simulachre de la mère des dieux ; Scipion, surnommé l'Asiatique, qui soumit l'Asie , & par conséquent ouvrit la porte au luxe qui corrompit la république Romaine. J'en passe plusieurs autres sous silence , pour n'être pas trop long.

Elién rapporte d'un de ces Scipions « que jusqu'à l'âge de cinquante- » quatre ans il n'avoit, ni rien acheté, » ni rien vendu... Tant il est vrai

» qu'il se contentoit de peu » ! Je ne doute point que bien des personnes ne s'écrient sur cette remarque de l'auteur : quelle vertu surprenante ! quel grand homme ! Et moi je m'écrie qu'Elie a bien peu de jugement, de nous débiter des contes si outrés. Il n'est pas possible de juger auquel des Scipions il attribue cette frugalité admirable , à qui il adresse un éloge si flatteur : c'est une faute impardonnable. Une telle vertu mérite l'admiration universelle, & on ne fait à qui en faire l'hommage ! Transporté de joie de l'annoncer à la postérité, Elie a-t-il oublié de donner le surnom de son héros ? Ce n'est ni Cnéius Scipion, ni l'Asiatique : ils étoient tous deux adonnés au plaisir. Auquel des deux autres ferons nous honneur d'une si parfaite sobriété ? Arrêtons-nous au fait, si nous n'en pouvons découvrir le personnage. Ce Romain, qui se contentoit de si peu, qui n'achetoit, & ne vendoit rien, étoit-il riche ? S'il l'étoit, que faisoit-il des

bleds , du vin , de l'huile , & de ses revenus superflus ? S'il les gardoit , il étoit plus content du trop que du peu. N'étoit-il qu'à son aise , il avoit donc fait une convention avec la terre , afin qu'elle ne lui produisît pas plus de bien qu'il n'en pouvoit consommer ? Dans la supposition où ses récoltes & ses revenus auroient toujours été égaux , sa famille n'augmentoît ni ne diminuoit-elle pas ? Le nombre des étrangers qu'il recevoit chez lui , étoit-il compassé de sorte qu'il n'y en avoit jamais , ni un de trop , ni un de moins ?

S'il étoit pauvre , & n'avoit ni terres , ni autres biens , pouvoit-il vivre , & se nourrir sans rien acheter ? Il n'est pas possible qu'un homme si distingué fût sans fortune , quoiqu'on nous dise qu'il y en eût de cette famille qui n'étoient pas riches. On ne nous apprend pas que celui-ci fût de ce nombre ; donnons-lui donc un bien honnête. Dans cet état , n'a-t-on pas besoin pour soi , pour sa famille ,

pour ses domestiques , d'habits , de nourriture , d'armes pour la guerre , & de tout ce qu'exige un ménage ? D'où cela venoit-il à Scipion , puisqu'il n'achetoit rien ? Ses ustensiles de cuisine , ceux du labourage , ne se cassèrent-ils point , ne s'usèrent-ils point pendant cinquante-quatre ans ? ne lui tomba-t-il pas une tuile de sa maison ? ne s'y cassa-t-il ni portes , ni fenêtres , ni briques , ni clefs ? Le mortel heureux ! La nature avoit interrompu le cours de ses loix en faveur de tout ce qui lui appartenoit. Quand il voyageoit , il mouroit de faim , plutôt que d'entrer dans une hôtellerie. Quand il servoit dans les armées , ou les commandoit , ses provisions de bouche lui venoient de sa maison toutes assaisonnées. Erreur ! absurdité !



LXXXII^e. IMPOSTURE.

DERNIÈREMENT Coelius-Rhodiginus, que j'avois lu il y avoit vingt-cinq ans, me tomba entre les mains ; c'étoit une édition belle & correcte. Je le lus avec plus de plaisir & de profit que la première fois. Quoi que dise Paul-Jove de cet écrivain, je ne puis qu'avoir une parfaite estime pour lui. Il méritoit, par sa vaste érudition, d'être contemporain de Raphaël, de Volterre, de Piérius-Valérianus, d'Alexander ab Alexandro, de Politien, & d'autres savans. Pendant cette lecture, je jettai les yeux sur un des plus beaux secrets que j'aie jamais lus ni entendus; il l'emporte de beaucoup sur ceux d'Alexis de Piémont, de Timotée Roscelli, d'Elisabeth Cortèlle & de Raymond Lulle. Coelius l'aura tiré des mystères les plus cachés de la Grèce. L'Italie ne contient pas des choses

choses si rares. Ce qui me surprend, c'est que les Grecs, inventeurs de ce secret, ou l'aient oublié, ou l'aient vendu aux Babyloniens. Je serois capable de le garder pour moi & mes amis, si je n'étois pas né avec la passion de servir le public. Je m'appergois que j'augmente la curiosité du lecteur; je ne le tiendrai pas plus long-tems en suspens: c'est un secret pour faire cuire des œufs sans feu. En vain on se tourmenteroit pour le deviner; c'est à notre écrivain seul à en donner la connoissance. « Une » chose, dit-il, rapportée par les » historiens Grecs, est digne de remarque; c'est que les Babyloniens » adonnés à la chasse, dans des dé- » serts, & sans feu pour faire cuire » leur nourriture, mettoient des œufs » dans une fronde, qu'ils tournoient » en l'air jusqu'à ce qu'ils fussent » cuits ». Je fus si charmé de cette découverte, que, quoiqu'il fût l'heure de me coucher, je m'abandonnai aux réflexions qu'elle m'inspira. Que lo

monde est changé aujourd'hui ! Les chasseurs ne s'avisent plus de mettre, avant de partir, des œufs crus dans leurs poches ; ils ne sauroient ni comment les conserver, ni comment les faire cuire. Que j'aurois souhaité de voir les Babyloniens exercer ce précieux talent ! Combien de tems & de tours de fronde falloit-il pour durcir une couple de ces œufs ? Que d'intelligence, que d'adresse pour donner le degré de cuisson nécessaire aux œufs frais ! Quel dommage que l'auteur n'ait pas trouvé, dans les cabinets de la Grèce, des détails satisfaisants sur les différentes parties de cette méthode ! Quelque Physicien profond devroit y suppléer par des recherches curieuses, & une pratique facile.

On ne peut trop louer la patience des Babyloniens, qui se fatiguoient le bras pendant une heure, au moins, pour manger un œuf. Voilà assurément une anecdote des plus plaisantes de ce recueil : on ne peut pas être

plus joyeux que l'est Cœlius de nous l'avoir apprise, & surtout de l'avoir puisée dans une bonne source. Pour moi j'en ai beaucoup ri, & l'ai relue plusieurs fois. Je trouvai encore dans cet auteur celle que voici.

» On peut comprendre, dit-il, la
 » vaste étendue de Babylone, par ce
 » qu'Aristote rapporte dans le troi-
 » sième livre de sa politique ; c'est
 » que, quand cette ville fut prise par
 » les ennemis, les habitans les plus
 » éloignés n'en apprirent la nouvelle
 » que trois jours après ».

Strabon pense que Babylone avoit trois cent quatre-vingt-cinq stades de circuit ; c'est quarante-sept milles, & cent vingt-cinq pas d'Italie : cette étendue est grande en effet. Rome, du tems d'Aurélien, avoit cinquante milles de tour, suivant Vopiscus : cependant on ne s'est point avisé, lorsqu'elle fut prise par les Goths, par les Vandales, &c., de dire que ses habitans furent trois jours à l'apprendre. Supposé que Babylone eût l'é-

148 LES IMPOSTURES

tendue qu'on lui donne ici, comment, assiégée, & ruinée par le fer & par le feu, les habitans, même les plus reculés, n'entendirent-ils pas ce bruit épouvantable, sur-tout dans le temps du pillage? Les ennemis combattoient-ils sans trompettes, sans instrumens militaires, sans faire des cris? Maîtres de la ville, ne distribuèrent-ils pas des troupes sur les remparts, ne coururent-ils pas dans les maisons pour les abattre ou pour les piller? Quand les Turcs se saisirent de la ville d'Otrante, en moins de trois jours cette nouvelle fut répandue dans toute l'Italie. De même, lorsque Rome fut prise par l'armée du Connétable de Bourbon, on le sut à Pérouse en moins de tems; & on veut que ceux qui sont renfermés dans la même ville, pillés & massacrés, ne s'apperçoivent que très-tard qu'elle est prise! C'est trop compter sur notre crédulité,

LXXXIII. IMPOSTURE.

L'HISTOIRE ancienne fait mention d'une infinité de sièges qui durèrent plusieurs années. Je ne parle point de celui de Troye, continué pendant dix ans. Les poëtes l'ont orné de tant de fables, & il est arrivé dans des tems si reculés, qu'il est très-permis d'en douter. Le siège de la ville de Veies dura de même dix ans; elle étoit située dans le voisinage de Rome. Camille s'en rendit enfin maître, & reçut les honneurs du triomphe. Quelle étendue pouvoit avoir alors cette ville? Quelles étoient ses fortifications? Les Spartiates assiégèrent pendant dix ans la ville de Messene; & Psamniticus, roi d'Egypte, Azorum, ville de Syrie, vingt-neuf années de suite. Des auteurs assurent qu'il n'en vécut que cinquante-quatre. Il falloit que

150 LES IMPOSTURES

l'art d'attaquer les places fût alors au berceau, & que celui de les défendre eût fait de grands progrès. Louis XIII se rendit maître de la Rochelle, ville qui recevoit des secours de toutes parts, en moins de vingt-neuf mois. Ce grand événement ne fait-il pas honte à l'antiquité? Une des causes de cette longue durée des sièges, c'est que les anciens, au lieu de persister dans leur entreprise, s'allarmoient à chaque ruse grossière des assiégés, & prenoient la fuite. On ne sera pas fâché de voir quelques-uns de ces stratagèmes; nous rapporterons fidèlement les termes des auteurs d'où nous les avons tirés. Diogène-Laërce nous fournira le premier. « On dit qu'Alyatte assiégea la » ville de Priene. Bias fit engraisser » deux mulets, & les envoya dans » le camp ennemi; ceux-ci furent » étonnés que les animaux mêmes, » chez les habitans de cette ville, » fussent si gras. Alyatte commença » à songer à la paix; il envoya un

» officier dans la ville pour ob-
 » server ce qui s'y passoit. Bias, qui
 » avoit prévu les intentions d'Alyat-
 » te, avoit fait des tas de sable,
 » qu'il avoit couverts de bled; il les
 » montra à l'officier. Celui-ci re-
 » tourna au camp, & rapporta au
 » roi tout ce qu'il avoit vu. Alyatte
 » désespéra du succès de son entre-
 » prise, il fut obligé de faire la paix,
 » & ensuite manda à Bias de l'aller
 » trouver; ce philosophe lui fit ré-
 » pondre qu'il n'avoit qu'à manger
 » des oignons, & pleurer ».

Ce stratagème est célèbre parmi
 les anciens; pour moi je le trouve
 dépourvu de toute vraisemblance.
 Comment ces mulets nourris dans la
 ville, se rendirent-ils au camp des
 ennemis? A la sortie des portes de
 Priene, ne devoient-ils pas s'arrêter
 pour y rentrer? On sçait que ces ani-
 maux ne quittent pas volontiers l'en-
 droit où ils ont coutume d'être nour-
 ris. Ils étoient apparemment sans selle
 & sans harnois, pour rendre leur em-

bonpoint plus sensible. N'étoit-ce pas là le moyen de faire soupçonner quelque ruse ?

Cet officier qui entre si tranquillement dans Priene, comme si cette ville eût appartenu à Alyatte ; la rencontre qu'il y fait de Bias ; la prévoyance du philosophe sur tout ce qui devoit arriver ; sa complaisance à lui montrer les tas de sable couverts de bled ; la simplicité de cet émissaire de ne les pas remuer avec les pieds ou avec les mains ; son peu de curiosité à s'assurer si la ville étoit également pourvue de grains dans tous les quartiers ; toutes ces circonstances ne sont rien moins que probables. Qu'il y a de finesse de faire dire au roi de manger des oignons , s'il ne pouvoit pas pleurer d'avoir été la dupe du stratagème !

Le second stratagème regarde le siège de Rome par les Gaulois : « Ces peuples, dit Valère-Maxime, s'emparèrent de la ville de Rome, & assiégèrent le Capitole. Ils espéroient de

» s'en rendre maîtres par famine. Les
 » Romains qui y étoient renfermés,
 » se servirent d'une ruse qui ôta
 » toute espérance aux vainqueurs. Ils
 » jettèrent, du haut du Capitole, du
 » pain dans le camp des ennemis.
 » Ceux-ci en furent fort surpris,
 » crurent que les Romains avoient de
 » trop grandes provisions de vivres
 » pour les pouvoir contraindre à se
 » rendre par famine, & furent obli-
 » gé de lever le siège».

La belle ruse ! que ces Romains
 avoient d'esprit ! Ils jettent des pains,
 & leur ville est sauvée. Du moins
 Alyatte voulut s'assurer si l'embon-
 point des mulets étoit une preuve que
 Priene fût dans l'abondance de toutes
 choses. Il y envoya un officier pour
 en être éclairci : mais les Gaulois
 donnent tout-à-coup dans le pan-
 neau. Quelques pains sement l'épou-
 vante parmi eux ; ils battent la re-
 traite ; & l'on dira que les Gaulois ne
 sont pas de bonnes gens !

Valère-Maxime prévoit que l'on

154 LES IMPOSTURES

fera quelque difficulté de lui passer ce trait d'histoire , ou plutôt il trouva dans ses niches tant d'adresse , tant d'astuce , qu'il craint qu'on ne croye pas les Romains capables de les avoir imaginées : il dit que les Dieux voulurent bien leur inspirer ce stratagème , par l'intérêt qu'ils prenoient à la conservation de Rome ; c'est à Jupiter qu'ils en furent redevables ; & ils érigèrent , en mémoire de ce bienfait , un autel sous le nom de Jupiter *Pistor* , comme on l'a vu plus haut. Aujourd'hui il faut autre chose que des miches pour écarter l'ennemi d'une forteresse ou d'une ville.

Nous tirerons le troisième stratagème , dont nous allons parler , de Strabon ; il s'agit du siège de Casilin par Annibal. » Ce capitaine , dit-il , » s'aperçut que les assiégés avoient » semé des navets proche leurs murs. » Il admira leur patience , jointe à » l'espoir qu'ils avoient de soutenir » le siège , jusqu'à ce que ces navets

» fussent en maturité. Il désespéra de
 » réussir dans son entreprise par la
 » force, proposa un accommode-
 » ment, & laissa sortir les assiégés
 » sains & saufs ».

Ces navets étoient apparemment se-
 més le long des murs hors de la ville,
 & non en dedans, puisque les enne-
 mis les avoient apperçus, & que
 même on avoit dessein qu'ils les vis-
 sent : or, le terrain qui est proche des
 murs d'une ville assiégée, foulé par
 une armée, dur & battu, est-il pro-
 pre à produire des navets ou autres
 racines ? Ajoutons qu'on a jetté la
 semence des navets par-dessus les
 murs de la ville ; car qui auroit osé
 sortir des murs de Casilin pour les
 semer, & être tué par les ennemis ?
 D'ailleurs, pour qui les semoit-on ainsi
 hors de la ville ? pour les assiégeans,
 sans doute.



LXXXIV. IMPOSTURE.

C'EST une grande maladie qu'une faim extrême ; elle oblige à manger des choses pour lesquelles les animaux mêmes ont de la répugnance. Pendant des disettes, & les longs sièges des villes, on a mangé du gland, de l'herbe, du cuir & des insectes. Je passe sous silence tant d'exemples que l'histoire nous fournit à ce sujet ; ils sont trop connus pour les rapporter ici. Quel appétit, quelle voracité fut celle du roi Camblès, qui, sans aucune occasion de siège, ni de disette, dévora sa propre femme. Voici ce que Cœlius-Rhodiginus en rapporte : « Camblès, roi des Lydiens, » selon Xanthus, étoit si vorace, que » pendant une nuit il coupa sa femme » en morceaux & la mangea. Le matin » il s'éveilla, trouva une main qui lui » étoit restée dans la bouche, connut

» le crime qu'il avoit commis, & se tua
 » lui-même ».

Je m'étonnois, il y a quelque-tems, que Milon de Crotone eût porté sur ses épaules, & mangé, en un jour, un bœuf de quatre ans. La voracité du roi Camblès est bien plus étonnante encore : quand j'eus lu cette histoire, je courus aux papiers où j'ai ramassé tant de choses, pour m'assurer si j'y avois inséré ce trait horrible. Je trouvai que c'étoit d'Athénée que Cœlius l'avoit tiré ; car, le plus souvent, il aime à cacher les sources d'où il a puisé ce qu'il avance, sans doute pour faire voir plus d'érudition. Il a donc copié ce fait sur Athénée, mot pour mot, sans y faire aucun commentaire, & sans témoigner le moindre doute. C'est ainsi que l'infortunée reine des Lydiens finit ses jours. Comment s'appelloit-elle ? Ni Xantus, ni Athénée, ni Cœlius n'en disent le nom. Quoi ! son rang, son sort déplorable ne la rendoient-ils pas assez illustre pour être particuliè-

rement connue de la postérité ? Il ne resta de cette femme dévorée qu'une main que Cambles trouva dans sa bouche à son réveil. Ne légèna-t-elle point, cette main ? ne se remua-t-il point en dormant ? Car, pour peu qu'il se fût tourné de côté ou d'autre, elle lui auroit sûrement échappé. Sans cette main, ni lui, ni personne ne se fût apperçu qu'il eût dévoré sa femme ; sang, os, entrailles, intestins, il engloutit tout ; la bonne reine ne cria pas, ne résista point à la cruauté de son mari, ne chercha pas à se sauver, à sauter du lit ; car cet horrible repas se fit la nuit, selon nos auteurs ; elle n'appella, ni valets, ni femmes, ni gardes, pour apporter à manger au roi, & appaiser sa faim. Ou il n'y avoit personne dans le château, ou cette reine, par une extrême complaisance pour son mari, voulut bien se laisser manger. Que les femmes de nos jours apprennent de-là à bien faire souper leurs maris avant qu'ils se couchent, pour ne pas courir le mé-

me danger que notre héroïne ; ou à se
laisser dévorer gaiement , pour mériter
qu'on relève , par des éloges , leur
parfait dévouement aux volontés de
leurs époux , & leur héroïque fermeté
d'ame.

LXXXV^e. IMPOSTURE.

CETTE multitude de monstres &
de prodiges rapportés par Tite-Live ,
a souvent fixé mon attention. Il sem-
ble que , quand la source des faits se
tarit sous sa plume , il a recours à
son imagination pour en inventer.
Ce qui me surprend , c'est que cet
historien ose avancer que ces prodi-
ges ne sont arrivés ordinairement
que dans les villes situées aux envi-
rons de Rome. Qui n'est pas ennuyé
du récit qu'il nous fait si fréquem-
ment des pluies de pierres , & des
sacrifices de neuf jours que l'on or-
donnoit pour délivrer Rome des ca-

lamités qu'on supposoit que ces phénomènes lui présageoient ? A en juger par ces cérémonies , si souvent réitérées , on diroit que les Romains ne s'occupoient que d'expiations. Ne revient-il à tout moment sur ces prétendus prodiges , que pour critiquer finement la superstition des Romains ? Cette idée me paroît tirée de trop loin. Au reste , qu'un animal soit né avec deux têtes , un autre avec six jambes ; qu'un homme ait vu le jour sans pieds , un autre sans bras ; on peut dire , absolument parlant , que ce sont des effets de la nature. Plusieurs auteurs , & entr'autres , Julius Obséquens , Polydore , Virgile & Lycosthène , ont recueilli de pareils prodiges qui ont paru en différens endroits de l'univers. Ce n'étoit donc pas seulement dans le Latium , dans la Toscane , & dans les pays voisins de Rome , qu'on remarquoit ces phénomènes. Quelque foi qu'on ajoute à ces récits , il est constant que l'on n'en peut inférer que des hommes puissent naître

naître des animaux. Comme cette matière n'exige que trop de réserve, nous ne prendrons d'autre liberté que celle de rapporter les propres termes de Plutarque, afin que chacun en juge à sa volonté. Cet auteur, dans l'opuscule intitulé les Paralleles, avance deux faits les plus incroyables qu'il soit possible d'imaginer. « Aristonymus d'Ephese, dit-il, fils de » Démonstratus, avoit de l'aversion » pour les femmes. Il eut commerce » avec une ânesse qui, au bout de » son terme, mit au jour une fille. » On l'appella *Onoscelis*, parce » qu'elle avoit les jambes semblables » à celles des ânes ».

Je ne puis comprendre comment Plutarque, & tant d'autres, ont raconté des fables si grossières, & sans craindre de s'attirer le mépris public. Plutarque me répondroit, peut-être, que ce n'est que sur le témoignage d'Aristote, qu'il a avancé cette histoire. Et fier d'avoir un tel garant, il se croiroit exempt de toute censure.

Mais quand Platon, Socrate, Pythagore, auroient fait ce récit, je le tiendrois pour une absurdité contraire à la saine philosophie, qui nous apprend que chaque chose produit son semblable. Cependant la belle Onocelis ne ressemble à sa mère, que par les jambes. Lorsque l'auteur dit que cette ânesse mit son fruit au monde au bout de son terme, il parle peut-être du terme prescrit aux ânesses, & non aux femmes : car on ne peut pas trop admirer ici l'exactitude de cet écrivain. Il va se surpasser dans l'anecdote suivante. « Fulvius Stellus, » n'aimant point les femmes, affecta une cavalle qui donna le jour à une jolie fille qu'on nomma » *Epona* : elle fut connue pour la » déesse tutélaire des chevaux ». On diroit que cette cavalle ait voulu disputer à l'ânesse la gloire de produire un fruit plus noble & plus parfait que le sien. Quelle reconnoissance tous les chevaux ne durent-ils pas avoir pour cette cavalle, leur bien-

faitrice ! Avant elle , ils n'avoient point de déesse qui les protégeât. Plutarque cite , pour garant de ce dernier phénomène , Agésilaüs dans le troisiéme livre des histoires. Il nous manquoit un enfant mâle qui ait eu la même origine. Elien va procurer ce phénomène aux curieux. Un chevrier , dit-il , eut commerce avec une chèvre ; elle en conçut , & fut plus heureuse que l'ânesse , & que la cavalle ; elle mit au monde un enfant mâle.

Hist. animal.
lib. 6, cap.
42.



LXXXVI. IMPOSTURE.

CÆLIUS - RHODIGINUS compile tout ce qu'il lit. Sans réflexion, sans examen il nous donne des vérités, des faussetés aussi facilement qu'il les trouve. Qu'a-t-il à nous proposer de nouveau ? Une plaisante coutume. Lib. 10, cap. 3. Les femmes, dit-il, des Egyptiens, » selon l'usage de leur patrie, ne » pouvoient porter de souliers ; ce » qui les obligeoit de garder la main » son ». L'auteur a fait ce petit larcin à Plutarque dans le traité où il donne des conseils aux maris. Tout ce que celui-là avance de plus, c'est que la plus grande partie des dames de son tems seroient obligées de faire comme les Egyptiennes, si on leur ôtoit les souliers dorés, les brasseliers, la poupre & les perles.

Etoit-ce une loi expresse ? Plutarque n'en parle que comme d'un usage, d'une coutume. Que la condition

des femmes d'Égypte étoit malheureuse ! Elles étoient chargées de la culture des terres , du commerce ; enfin de tous les travaux du dehors , tandis que leurs maris s'amusoient à faire de la toile dans leurs maisons. Le soin des affaires les plus sérieuses leur étoit confié. Il falloit qu'elles sortissent pour les terminer ; il falloit qu'elles restassent au logis pour ne pas user de souliers , ou , ce qui revient au même , on ne leur en donnoit point , pour les obliger à garder l'appartement. Voilà parmi le même peuple des usages bien contradictoires , bien injustes , bien incroyables ! On ne voyoit donc point de femmes se promener dans les villes , dans les campagnes d'Égypte ; car apparemment la loi étoit commune aux payannes & aux bourgeoises. Et comment cultivoient-elles la terre , & s'adonnaient-elles au commerce ? Je le répète & le répéterai sans cesse , de pareilles contradictions , des absurdités si grossières , devroient bien faire cesser

166 LES IMPOSTURES

Varro. hist.
lib. 13, cap.
23.

notre stupide admiration pour l'antiquité. Mais écoutons Elie : il va détruire cette fable par une historiette intéressante. « La courti-
» fenne Rhodope se baignoit un
» jour : ses servantes gardoient ses
» habits ; un aigle , en planant dans
» les airs , lui emporta un de ses
» souliers , ou une de ses mules , &
» la laissa tomber dans la ville de
» Memphis¹ , sur le sein de Psamni-
» ticus , roi d'Egypte , qui donnoit
» audience. Ce prince , surpris de la
» beauté de ce soulier , en admira le
» travail & la forme : il réfléchit
» mûrement à ce que l'aigle venoit
» de faire en sa faveur , & ordonna
» les plus exactes recherches dans
» toute l'Egypte , pour découvrir la
» dame à qui appartenoit le soulier :
» on la trouva enfin , & il l'épousa ».
Ce prince étoit bien favorisé du ciel ,
pour qu'un aigle lui choisit lui-même
une femme. Que Rhodope fut heu-
reuse que son soulier lui frayât le
chemin du trône ! Ce trône où

règnent les dieux de la terre, les esclaves, les courtisannes, les vivandières y montent donc aussi ?

Si les femmes Egyptiennes ne portoient point de souliers, pourquoi Rhodope en avoit-elle ? On me répondra peut-être qu'elle étoit Grecque & Etrangère ; que, par conséquent, elle n'étoit point sujette à cette loi ; qu'elle pouvoit se promener ou rester à la maison, si bon lui sembloit : mais l'ordre donné par le roi d'Egypte de chercher dans toute l'Egypte la femme au joli soulier, supposoit certainement que les Egyptiennes faisoient usage de souliers comme les femmes des autres pays. Si ce prince eût sçu le contraire, il eût excepté l'Egypte, & eût commandé les recherches dans les pays voisins.

Selon Hérodote, depuis que l'E-
gypte étoit sous la domination des
Perses, la ville d'Anthylle fut donnée
à la femme du roi d'Egypte pour sa
chaussure : cet usage n'est point extra-
ordinaire ; il est encore établi dans

Lib. 2, p. 125.

168 LES IMPOSTURES

plusieurs royaumes, & sur-tout en Espagne. On y fait payer au bout de quelques années un impôt considérable pour les souliers de la reine. A la naissance d'un prince, on en leve un

Lib. 2, p. 29. autre pour les langes. Artaxerce, selon Athénée, accorda à Themistocle banni d'Athènes cinq villes, Lampsaque pour son vin, Magnésie pour le pain, Myunte pour la table, Palecops, & Peresop pour les habillemens & le linge. Quant à la ville destinée pour la chaussure de la reine, on en conclura, sans peine, que la coutume des Egyptiennes d'aller nud pied, est une fable. On me dira peut-être encore qu'il étoit permis à la reine seule de se chauffer. Alors la ville d'Anthylle n'auroit retenti que d'imprécations, que de cris contre la reine. On lui donne, auroient dit les Egyptiennes, une ville entière pour ses souliers, ou ses mules, & à nous il ne nous est pas permis d'avoir des souliers de notre argent, pour nous promener & nous garantir les pieds des

des cailloux & des injures du tems. Encore, si l'on nous laissoit mettre de petits souliers aussi minces que du papier : nous marcherions si doucement, avec tant de précaution, que nous les ferions durer long-tems. Mais toujours sans souliers, toujours dans la maison, quelle triste vie !

LXXXVIIe IMPOSTURE.

CÆLIUS - RHODIGINUS m'a déjà fourni plusieurs traits qui ne sont pas des moins curieux de cet ouvrage. Cet auteur est fécond en anecdotes, & celle dont nous allons entretenir le lecteur mérite son attention ; nous la trouvons dans son traité de la bonne ou mauvaise oisiveté, & dans l'éloge des hommes industrieux & laborieux, » Turbon, dit-il, guerrier très-habile, n'a jamais été vu chez lui » pendant le jour, pas même lorsqu'il » étoit incommodé. L'empereur » Adrien lui recommanda de pren-

» dre quelque repos ; il faut , lui ré-
 » pondit-il , que celui qui gouverne
 » meure debout ».

Cet auteur est dans l'usage de ne point citer ceux qu'il copie. Comme j'aime à remonter aux sources , j'ai découvert qu'il tenoit ce fait de Dion , & qu'il s'étoit servi de ses paroles mêmes. Revenons à Turbon. S'il ne s'est jamais fait voir chez lui , où mangeoit-il ? au cabaret , à l'auberge ? Un homme distingué par sa naissance , par son mérite & par ses emplois , se seroit décrié par ce genre de vie bas & indécent. Il auroit encouru le mépris public , & la disgrâce du prince. Il étoit donc toujours dans les rues pendant l'été ! la chaleur excessive ne pouvoit le retenir chez lui ! l'hiver , il passoit apparemment son tems dans les places sous des arcades ? là , il traitoit des affaires publiques & des siennes : là , il recevoit , lisoit des lettres , faisoit les réponses , donnoit audience à ceux qui avoient recours à sa justice,

ou à son autorité ; enfin , il se plaî-
soit à remplir toutes les fonctions de
son état en plein air, & hors de chez
lui ? Quelles étoient donc ses occu-
pations & ses charges ? Il étoit , selon
Dion , grand-maître de l'empereur :
il avoit la plus haute confiance du
prince , & étoit de tous ses conseils.
Il n'y a personne qui ignore l'embar-
ras & la multitude d'affaires insépa-
rables d'un poste si éminent. Qu'im-
porte ? Turbon prenoit connoissance
de tout , & donnoit ses décisions sa-
ges en chaque endroit où il se trou-
voit. Ce ministre étoit bien accessible.
Ses clients ne languissoient pas dans
son anti-chambre ; n'alloient jamais
deux fois à son hôtel : il prêtoit l'o-
reille au peuple comme aux grands.
La race de cet homme-là est perdue.

Veut-on sçavoir pourquoi Turbon
n'étoit jamais chez lui ; c'est que ce
grand capitaine passoit toute la jour-
née chez l'empereur. Il est visible qu'il
ne pouvoit pas être à la fois chez le
prince & chez lui ; mais Dion se con-

redit, & nous jette dans un nouvel embarras. » Turbon, ajoute-t-il, se rendoit chez l'empereur à minuit, » lorsque les autres alloient se coucher. On aura de la peine à accorder Dion avec lui-même. Ne nous arrêtons point à cette misère. Quand Turbon passoit à minuit chez l'empereur, d'où venoit-il ? où avoit-il été tout le tems précédent ? Qui le peut savoir ?

Il ne demeureroit pas non plus chez lui quand il étoit malade ; où se couchoit-il ? A l'hôpital ? Il n'y en avoit point dans ce tems-là. Publius fait l'énumération de tous les édifices de Rome, jusqu'aux cloaques, & l'on n'y voit point d'hôpital ; ainsi Turbon, malade comme en fanté, ne quittoit point les rues & les places. Telle étoit sa manière de se traiter. Les termes de Dion nous font naître une autre difficulté. Veut-il dire qu'il ne restoit jamais chez lui, soit qu'il fût à Rome, ou dans tout autre endroit ?

pag. 4. Spartien rapporte qu'Adrien lui don-

na le gouvernement de la Dace, & ensuite celui de la Mauritanie. Il est vraisemblable de croire que Turbon vivoit de la même manière à Rome comme ailleurs. S'il eût changé de système, l'auteur n'eût pas manqué de nous instruire de cette différence importante; ainsi l'empereur, avant de lui donner ces gouvernemens, se fera informé, avec grand soin, si dans les villes de sa résidence il y avoit des rues commodes, & des places environnées d'arcades; ou les citoyens de ces villes en auront fait construire avant l'arrivée du gouverneur, afin qu'il pût vaquer aux affaires selon son goût, & que l'administration ne souffrît point de retardement. Qui pourroit ne pas croire une historiette si vraisemblable?



LXXXVIII^e IMPOSTURE.

L'HOMME est pétri d'orgueil : on ne trouve guères de Socrates qui protestent de sçavoir qu'ils ne sçavent rien ; il en est de même dans les choses qui regardent la force & l'autorité. Personne ne veut céder dans les disputes , dont la décision dépend de la langue , ou des armes. Si quelqu'un se voit vaincu , c'est à la fortune qu'il s'en prend , & jamais à lui-même.

Rar. hist.
Lio. cap. 19.

Élien nous fournit un trait , qui , s'il étoit faux , conviendrait bien ici.
 » Eurydamas , né à Cyrène , combattit
 » à coups de poing , & remporta la
 » victoire sur son adversaire ; celui-
 » ci lui avoit cassé toutes les dents ;
 » Eurydamas les avala , afin qu'on
 » ne s'aperçût point qu'il eût été
 » blessé ».

Un coup , quelque violent qu'il soit , peut-il faire tomber à un homme

toutes les dents, à moins qu'elles ne soient postiches? On voit que les artistes, ou les charlatans qui les tirent, ne les arrachent qu'avec beaucoup de peine. Il falloit qu'Eurydamas eût les dents pareilles à celles du fils de Prusias, roi de Bythinie. Selon Valère-Maxime, ce jeune prince avoit les dents de la mâchoire supérieure jointes ensemble; elles ne formoient qu'un os continu, qui étoit seulement marqué de lignes creuses à l'endroit où les dents devoient être dirigées. Plutarque attribue les mêmes dents à Pyrrhus, roi des Epirotes. Notre Athlète n'avoit point des dents semblables; comment, quand il en auroit eu, auroit-il pu avaler les rateliers qui sont courbés, & les faire passer dans le gosier? On me dira peut-être que toutes les dents d'Eurydamas ne furent point rompues, & qu'il n'en eut qu'une partie. Vaine interprétation! Elien dit toutes les dents.

Une autre raison, qui m'oblige de tenir ce récit pour une fable, c'est

que, soit que toutes les dents d'Eurydamas aient été cassées, soit qu'il n'y en ait eu qu'une partie, il ne put que sentir une grande douleur, répandre beaucoup de sang, & se faire appercevoir de son adversaire. Il sçut néanmoins cacher la perte de son sang, & de ses dents. Il avala l'un & l'autre avec intrépidité, continua de combattre, & personne ne vit son malheur qu'Elien, à qui Eurydamas le confia, sans doute en secret. Puisque nous sommes sur l'article des dents, il ne sera pas hors de propos, de montrer qu'à cet égard les auteurs modernes ne sont guères moins crédules que les anciens. César-Campana a assuré que dans la Silésie les dents tombèrent à un enfant de sept ans, & revinrent ensuite; que parmi celles-ci, il s'en trouva une d'or véritable, qu'on essaya sur la pierre de touche (a). La pierre & le fait me paroissent également apocryphes.

Hist. del.
mondo, tit. 2,
P. 44, P. 583.

(a) Jacques Horst fit un traité sur cette dent, & il ne doute point, ni qu'elle n'ait existé, ni qu'elle fût d'or fin.

LXX XIX IMPOSTURE.

L'HOMME est né pour agir ; à peine Adam fut-il créé, qu'il fut chargé de cultiver le Paradis terrestre. La rouille mange le fer ; ainsi l'oisiveté consume les paresseux. Les vers, les insectes s'engendrent dans les eaux croupissantes. Sénèque a dit que le loisir, sans étude, est le tombeau de l'homme vivant. Il est vrai aussi que l'homme n'est pas de fer, & qu'il ne lui faut pas un travail trop continuel. Amasis, roi d'Egypte, expédoit les affaires de l'Etat, se mettoit à table, railloit ceux qui mangeoient avec lui, & ne dédaignoit pas de faire avec eux le personnage de bouffon ; il répondoit à ses courtisans, qui en paroissoient surpris, qu'on ne bandoit un arc qu'à mesure qu'on en avoit besoin ; qu'il se romproit s'il étoit toujours tendu, & qu'on ne pourroit plus s'en servir.

En effet, la nature aime la diversité ; tantôt elle produit la nuit & le jour ; tantôt le froid & la chaleur ; tantôt le beau & le mauvais tems ; rien n'est durable sans un mouvement & un repos alternatifs : ainsi toute sorte de repos n'est point blâmable ; il faut distinguer un loisir honnête & nécessaire d'avec l'oïveté. C'est dans ce sens que Scipion disoit qu'il n'étoit jamais moins oïsf que lorsqu'il paroïssoit l'être, & jamais moins seul que lorsqu'il étoit seul. Dracon, législateur d'Athènes, pensoit différemment. Il imposa la peine de mort contre les oïsf. Selon Plutarque, la loi est claire, absolue, & sans exception. Pour ne pas encourir la mort, il falloit donc être continuellement dans l'action ? De quelque condition que fussent les Athéniens, après avoir travaillé huit ou dix heures d'esprit ou de corps, ils ne pouvoient, ni se tranquilliser une demi-heure, ni se promener, ni dormir, ni s'amuser à quoi que ce fût ; pour un instant de

Vie de Solon,
p. 87.

repos on couroit risque d'être dénoncé & de perdre la vie. En allant dans les rues, on étoit donc obligé de porter son ouvrage ou son métier. Un Athénien accusé d'oïiveté, déclaroit les raisons qu'il avoit eu de demeurer assis, de se promener, de causer, de dormir. On voyoit à chaque instant conduire une quantité de personnes en prison. Les instrumens de supplice étoient sans cesse exposés dans tous les quartiers de la ville.

Il ne faut pas, dira-t-on, prendre cette loi à la rigueur. Pourquoi? Elle est conçue en des termes si clairs, qu'elle n'admet ni interprétation, ni exception. Dracon étoit très capable de faire punir aussi sévèrement les oïifs. Dénade, orateur Athénien, dit que ce législateur écrivit ses loix avec du sang, & non avec de l'encre. Si une loi si dure étoit conforme à son caractère, lui fut-il possible de la faire exécuter? Il nous est plus que permis d'en douter.

Hérodote nous fournit un exemple, Lib. 5, pag. 182.

ou une coutume tout-à-fait contraire à la loi de Dracon. « Les Thraces, » dit cet auteur, tiennent à honneur » d'être oisifs, & à déshonneur de » labourer la terre ». Je suis persuadé que des peuples entiers se seront transférés dans ce pays-là, pour y être respectés & honorés à si peu de frais. Ne louons pas trop, ni les Thraces, ni ceux qui auroient pu fixer leur séjour parmi eux. Ceux qui liront ces remarques déserteroient leurs pays. De quoi se nourrissoient donc les Thraces, s'ils ne cultivoient pas la terre ? Le même auteur ajoute que cette nation croyoit que la plus grande gloire consistoit à vivre de la guerre & du pillage. Peut-on appeller ce genre de vie oisiveté ? Ne falloit-il pas aller continuellement au fourrage, & piller tout ce qu'on pourroit rencontrer ? Hérodote se contredit trop manifestement, pour qu'il soit nécessaire de le démontrer plus au long.

LXXXX^e IMPOSTURE.

L'ABBE' Lancellotti tourne ici en ridicule le système des Stoïciens, & les philosophes qui déclament sans cesse contre les richesses : il revient à l'éloge de l'or. Nous en épargnerons le détail au lecteur. L'or est célébré par notre attachement & par nos desirs, mieux que par nos plus beaux discours. Nous passerons donc, sans autre préambule, aux exemples qu'il cite de la prétendue pauvreté des plus grands personnages de Rome. Valère-Maxime a fait un chapitre exprès pour louer la pauvreté : il contient autant de fables que de citations. Une dame étrangère étoit logée chez Cornélia, mère des Gracques. Cette dame lui montrait avec affectation des bijoux qui étoient les plus beaux de ce tems-là. Cornélia voulut bien les regarder, & amuser cette dame jusqu'à ce que ses enfans fussent re-

venus de l'école. Ils entrent ; leur mère les montre à son amie , & lui dit : *Voilà mes bijoux.*

Selon le raisonnement de Valère-Maxime, Cornélia, d'une des plus illustres maisons de Rome , n'avoit , ni or , ni argent , ni pierreries ; d'ailleurs qui n'est point du tout probable. D'ailleurs , pourquoi attendit-elle le retour de ses fils , pour prononcer cette belle sentence ? L'étrangère , qui étoit chez elle depuis long-tems , n'avoit-elle pas vu , & fort souvent , les Gracques ? Cette mère qui les chérissoit tant , qui mettoit leur personne & leur éducation au-dessus de tout ce qu'il y avoit de plus précieux au monde , n'avoit-elle pas déjà plusieurs fois fait connoître à l'étrangère le peu de cas qu'elle faisoit des parures & des ornemens , & les hautes espérances qu'elle concevoit de ses enfans ? Avoit-elle besoin de leur présence pour en répéter leur éloge & son aversion pour le luxe ? Non , sans doute : mais elle étoit né-

DE L'HISTOIRE. 183
cessaire à l'auteur pour faire valoir
son bon-mot.

Si l'on s'en tient aux termes de
cet historien , non-seulement Cor-
nelia n'avoit point de bijoux , mais
aucun autre ornement. Il s'ensuivroit
qu'elle n'étoit jamais parée, & qu'elle
sortoit de chez elle habillée comme
une esclave, ou comme une simple
payfanne. N'étoit-ce pas assez pour
elle d'avoir deux beaux enfans ? Ré-
pondirent-ils à son attente ? Nulle-
ment. Ils furent tous deux sédition-
& turbulens ; ils périrent au milieu
des troubles dont ils déchirèrent le
sein de leur patrie. Ne sont-ce pas
là des bijoux inestimables ? Si l'é-
trangère vivoit encore au tems de
leur mort , n'eut-elle pas lieu de
rappeller à leur mère sa réponse
épigrammatique & vraiment Ro-
maine. Parcourons quelques autres
exemples rapportés par le même au-
teur.

Valerius-Publicola fut trois fois
consul , remporta de célèbres vic-

184 LES IMPOSTURES

toires pour sa patrie, & cependant *ne laissa pas de quoi faire ses funérailles* (a). Publicola, & ces autres Romains dont on vante la pauvreté, n'avoient donc, ni maisons, ni femmes, ni domestiques. Ils étoient donc réduits au plus étroit nécessaire? En outre, leurs femmes n'avoient-elles pas des douaires, des reprises matrimoniales? N'avoient-elles, ni habillemens, ni pierreries à vendre dans ces occasions pressantes?... Ne pouvoient-elles emprunter, ni de leurs parens, ni de leurs amis? Pour peu que l'on y fasse d'attention, on

(a) Il est à propos de rapporter ce que Plutarque, pag. 104, dit à ce sujet. « Les » Romains, comme si tout ce qu'ils avoient » fait en faveur de Publicola, pendant sa vie, » pour lui témoigner leur reconnaissance, ne » fût compté pour rien, ordonnèrent qu'il » seroit enterré aux dépens du public ». C'est donc par honneur, que ce grand personnage fut enterré aux dépens du public, & non à cause de sa pauvreté.

regardera

regardera certainement la pauvreté de ce consul comme une fable : en voici de nouvelles preuves. Publicola, selon Plutarque, habitoit une maison trop élevée & trop superbe. Elle étoit sur la croupe de Vélia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit. Le peuple en prit de l'ombrage, & s'en plaignit. Ses amis le lui dirent : aussitôt il assemble un grand nombre d'ouvriers ; & , la nuit même, il démolit sa maison jusqu'à la dernière pierre.

Cette maison somptueuse annonçoit-elle de la pauvreté ? On me dira qu'il la fit démolir : oui, mais ce ne fut pas de son gré. Il ne s'y détermina que pour détruire les soupçons qu'avoit le peuple qu'il n'aspirât à la royauté. Les Romains, ajoute Plutarque, eurent de la confusion que leur premier magistrat fût logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu. . . Le peuple lui donna une place où il fit bâtir une

184 LES IMPOSTURES

toires pour sa patrie, & cependant ne laissa pas de quoi faire ses funérailles (a). Publicola, & ces autres Romains dont on vante la pauvreté, n'avoient donc, ni maisons, ni femmes, ni domestiques. Ils étoient donc réduits au plus étroit nécessaire? En outre, leurs femmes n'avoient-elles pas des douaires, des reprises matrimoniales? N'avoient-elles, ni habillemens, ni pierreries à vendre dans ces occasions pressantes?... Ne pouvoient-elles emprunter, ni de leurs parens, ni de leurs amis? Pour peu que l'on y fasse d'attention, on

(a) Il est à propos de rapporter ce que Plutarque, pag. 104, dit à ce sujet. « Les » Romains, comme si tout ce qu'ils avoient » fait en faveur de Publicola, pendant sa vie, » pour lui témoigner leur reconnaissance, ne » fût compté pour rien, ordonnèrent qu'il » seroit enterré aux dépens du public ». C'est donc par honneur, que ce grand personnage fut enterré aux dépens du public, & non à cause de sa pauvreté.

regardera

regardera certainement la pauvreté de ce consul comme une fable : en voici de nouvelles preuves. Publicola, selon Plutarque, habitoit une maison trop élevée & trop superbe. Elle étoit sur la croupe de Vélia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit. Le peuple en prit de l'ombrage, & s'en plaignit. Ses amis le lui dirent : aussitôt il assemble un grand nombre d'ouvriers ; & , la nuit même, il démolit sa maison jusqu'à la dernière pierre.

Cette maison somptueuse annonçait-elle de la pauvreté ? On me dira qu'il la fit démolir : oui, mais ce ne fut pas de son gré. Il ne s'y détermina que pour détruire les soupçons qu'avoit le peuple qu'il n'aspirât à la royauté. Les Romains, ajoute Plutarque, eurent de la confusion que leur premier magistrat fût logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu... Le peuple lui donna une place où il fit bâtir une

maison plus modeste que la première, dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la victoire.

Le public donc donna la place, & Publicola fit bâtir la maison. Or, pour faire bâtir, il faut avoir de l'argent ? Y employa-t-il tout ce qu'il en avoit ? En manqua-t-il depuis ce moment jusqu'à celui de ses funérailles ? Sans doute, ce consul avoit des meubles somptueux, & qui répondoient à la magnificence de sa première maison. On ne lit, ni qu'il les donna, ni qu'il les vendit. Il les fit donc transporter dans sa seconde maison. Et on pouvoit en vendre une partie pour lui faire des obsèques convenables. Je n'insisterai pas davantage sur ce point. Je dirai, seulement, qu'il y avoit de l'or à Rome dès les premiers siècles de sa fondation. Les Romains voulurent, selon Tite-Live, faire un don à Apollon. L'épargne étoit épuisée. Les dames Romaines donnèrent tout l'or qu'elles avoient dans leurs ornemens, en l'hon-

neur de cette divinité. Pline , pour prouver qu'il y avoit peu d'or à Rome dans ses commencemens, assure qu'à la prise de cette ville, par les Gaulois, on n'y en put trouver que mille livres. Pour moi, cette quantité me paroît considérable dans un tems où la ville de Rome n'étoit que naissante. Martien dit que Tarquinius Priscus fit vœu de bâtir un temple à Jupiter Capitolin, & dépensa quarante mille livres d'argent, pour en jetter les fondemens. Cette somme n'étoit-elle pas encore très-forte eu égard au tems ? Tous ces exemples sont certainement antérieurs à Publicola. Il y avoit donc, à Rome, des richesses, de l'or & de l'argent ? Qui les possédoit ? Etoit-ce le peuple à l'exclusion des grands ? Qui oseroit le soutenir ?

La troisième historiette que je lis dans Valère-Maxime, regarde Ménénus Agrippa. Ce grand homme, dit-il, qui fut réconcilier le peuple avec le Sénat, mourut sans argent.

Il auroit été privé de l'honneur de la sépulture, si le peuple ne se fût cottisé pour fournir aux frais de ses funérailles. Quoi ! ni sa famille, ni le sénat, à qui il avoit rendu un service si important, ne songèrent à sa sépulture ? Il ne trouva de reconnoissance que parmi le peuple ? Ce fait nous donne une idée trop basse de la noblesse Romaine, pour ne le pas mettre au rang des suppositions inadmissibles.

Le quatrième exemple de ce genre est charmant ! L'auteur ne peut pas dire qu'il ne s'étoit point trouvé d'argent chez Caius Fabricius, & Æmilius Papus. L'un avoit une petite coupe, & l'autre une salière pour les sacrifices des dieux. Mais la coupe de Fabricius étoit plus belle, parce qu'elle étoit soutenue d'un petit pied de corne. Ces deux pièces d'argenterie tombèrent par succession dans les mains de Papus. Il étoit si ravi de les posséder, qu'il ne voulut jamais en défaire, par révérence pour les fa-

crifices. J'avoue que de tels exemples de pauvreté sont tout-à-fait risibles : en voici un plus héroïque. Attilius Régulus , fut envoyé contre les Carthaginois : il vainquit ces fiers rivaux de Rome. Pour lui faire honneur , le sénat lui continua le commandement de l'armée. A peine Régulus apprit cette résolution du sénat, qu'il écrivit au consul pour être rappelé à Rome. Quelle raison l'obligeoit de quitter une armée victorieuse sous ses ordres ? Avoit-il des affaires importantes que lui seul pût communiquer au sénat ? Non ; c'est qu'on lui avoit donné avis que le fermier de sa terre étoit mort ; que le laboureur, qui étoit payé à la journée , avoit profité de son absence pour emporter tous les outils ; que Régulus craignoit que sa terre ne demeurât en friche , & que sa femme & ses enfans ne mourussent de faim. Les consuls communiquèrent sa lettre au sénat qui , sur le champ , lui trouva un autre fermier , & ordonna que l'on fournît des vivres

à sa famille , & qu'on achetât d'autres outils. Sans doute , on prit ce fermier dans l'ordre consulaire. Ce fut quelque général ou quelque dictateur , puisque l'on prétend que les personnes de ce rang savoient le mieux labourer la terre. Il n'en falloit pas moins pour tirer Régulus de toute inquiétude.

Valère-Maxime n'a eu garde d'oublier Cincinnatus , cet illustre capitaine. Il ne possédoit que sept arpens de terre ; il en perdit trois en payant une amende pour un de ses amis , & une autre pour son fils , qui , cité devant les juges , ne voulut point paroître à leur tribunal. On veut nous persuader qu'avec ces quatre arpens de terre qui lui restoient , il entretint sa famille , & soutint avec honneur la dignité de dictateur. Je pardonnerois à Cincinnatus de n'avoir pas laissé de quoi se faire enterrer.

Chose plus surprenante , plus admirable encore ! Les *Ælius* , au nombre de seize , n'avoient qu'une petite mai-

son à Rome, & un petit fonds de terre dans le territoire de Véies. C'est de-là que le public accorda aux Ælius le privilège d'assister aux spectacles qui se donnoient dans le cirque, & au théâtre de Flaminius. Si ce petit fonds eût été grêlé, les Ælius étoient à la mendicité. Jupiter l'en préserva, sans doute. C. Tubero n'avoit d'argent que la vingt-quatrième partie d'une once. Paulus Æmilius, qui lui avoit accordé sa fille en mariage, lui en fit présent de cinq livres après la victoire qu'il remporta sur Persée, roi de Macédoine. Malgré cette générosité, Tubero mourut si pauvre que, si on n'eût pas vendu un petit champ, sa femme n'auroit pu retirer son donaire.

C. Scipion étoit en Espagne pendant la seconde guerre des Carthaginois. Il supplia le sénat d'élire un général à sa place, pour qu'il pût retourner à Rome. Son fermier étoit-il mort comme celui de Régulus ? Point du tout. C'est que sa fille étoit

en âge d'être mariée, & que sans lui on ne pouvoit pas donner sa dot. Le sénat, toujours bienfaisant, pour ne pas priver l'armée d'un capitaine si habile, voulut bien prendre sur lui toute cette affaire, & maria la fille de Scipion des deniers de l'épargne. Je n'ai pas le courage de pousser plus loin l'énumération des exemples de grands personnages pauvres, rapportés par Valère-Maxime. Je passe même sous silence les belles pensées, les jeux de mots dont l'auteur assaisonne ses récits. Il ne s'apperçoit pas que, loin de relever le mérite des Romains, il les peint comme les plus petits esprits, les hommes les moins attachés au service de la patrie. Publicola ne doit-il pas être blâmé comme un homme dérangé, imprudent, paresseux; qui n'a point eu l'économie digne d'un père de famille, qui n'a point mis en réserve de quoi faire ses funérailles? Est-ce une gloire que de laisser ses enfans dénués de tout? Fabricius étoit un avare, un impie

impie qui se servoit de sa coupe à pied de corne, aussi bien à sa table que pour les sacrifices. Papus étoit un entêté, un superstitieux, un orgueilleux, qui ne voulut jamais se défaire de ces deux pièces d'argenterie, malgré les besoins pressans de sa famille. Régulus n'étoit-il pas un mauvais citoyen? N'étoit-ce pas lâcheté que de demander un successeur, parce qu'il avoit perdu une bêche & un rateau? Scipion n'est pas plus pardonnable de préférer le mariage de sa fille au service, aux intérêts de la patrie. Est-ce là ce zèle patriotique qui étoit la bête de toutes les vertus Romaines? Ces généraux avoient de forts appointemens de la république. Ne pouvoient-ils pas en mettre à part tous les ans une somme pour subvenir à leurs besoins imprévus? Si Scipion avoit eu cent filles à marier, n'auroit-il pas pu payer leur dot du butin qu'il avoit fait sur les ennemis?

On voit par-là que Valère-Maxime, pour louer la pauvreté des Romains,

en a fait des lâches qui abandonnoient le soin des affaires publiques, pour leurs propres intérêts, & quels intérêts encore ! que cet auteur a été entraîné par la fausse opinion, que la pauvreté est la seule source des grandes vertus. Il ignoroit que celui qui fait un bon usage des richesses, est infiniment au-dessus de ces Romains, qu'il nous représente trop pauvres pour croire qu'ils l'étoient effectivement. Finissons cet article par des vers de Marrial qui y conviennent parfaitement. « Tu affectes, » dit-il à un certain Nestor, de paroître pauvre, d'être estimé tel ; & » tu souhaites d'avoir un rang parmi » le peuple ; tu es un fourbe, & tu » te flattes d'un vain honneur. Ce » n'est pas une pauvreté, Nestor, » que de n'avoir rien du tout ».

L. 1, cap. 1.



LXXXI. IMPOSTURE.

JA I expliqué avec beaucoup d'ér-
 rendue, dans une autre circonstance,
 l'action de Curtius. Nous n'en don-
 nerons ici qu'un précis, mais suffi-
 sant pour faire connoître ce qu'on
 doit penser de ce fameux dévouement.
 Voici ce qu'en dit Tite-Live. « On
 » assure que la même année par un
 » tremblement de terre, ou par
 » quelque autre accident, la grande
 » place s'enfonça, & qu'il s'y fit
 » un gouffre d'une profondeur pro-
 » digieuse. Quelque soin que l'on
 » employât à le remplir, on n'en put
 » jamais venir à bout. On commença
 » à chercher en quoi le peuple Ro-
 » main excelloit le plus. Ainsi les
 » dieux l'avoient fait entendre; car
 » les devins disoient qu'il les falloit
 » consulter, si l'on vouloit que la
 » république se soutînt perpétuelle.

» ment. Curtius , jeune homme re-
 » nommé dans la guerre , leur fit des
 » reproches sur les doutes qu'ils af-
 » fectoient ; leur demanda s'il y avoit
 » de plus grands biens parmi les Ro-
 » mains que les armes & le courage.
 » Il cesse de parler ; on fait silence.
 » Il regarde le capitolé & les temples
 » des dieux qui sont près de la place ,
 » tend les mains , tantôt au ciel ,
 » tantôt sur ce gouffre , aux dieux in-
 » fernaux , & s'y dévoua lui-même.
 » Il monte sur un cheval richement
 » équipé , & se précipite dans le
 » gouffre , tout armé. Une multi-
 » tude d'hommes & de femmes jet-
 » tent après lui quantité de dons &
 » de fruits. Ce fut de-là que ce lieu
 » fut appelé le lac de Curtius , &
 » non de Curtius Mélius , soldat de
 » Tadius ».

Plutarque raconte ce fait différem-
 ment. Selon lui , « le Tybre traver-
 » soit la place de Rome par la colère
 » de Jupiter Tarsius. La terre s'en-
 » trouvrit & engloutit plusieurs mai-

» fons. L'oracle avertit les Romains
 » que cette ouverture ne se rempli-
 » roit qu'en y jettant quelque chose
 » de précieux. On y jetta en vain de
 » l'or & de l'argent ; Curtius, l'un
 » des plus nobles jeunes hommes de
 » la ville, comprit que l'oracle vou-
 » loit dire qu'il n'y avoit rien de si
 » précieux que la vie de l'homme ;
 » il se jetta à cheval dans cet abîme,
 » & délivra par-là ses concitoyens
 » de leur inquiétude ». Cet auteur est
 bien plus clair & plus précis que
 Tite-Live. Il appuie même son récit
 par le témoignage d'Aristide, qui avoit
 écrit de l'histoire d'Italie.

Examinons ce fait dans ses circon-
 stances. Si l'oracle avertit les Romains
 que l'on ne pourroit fermer le gouffre
 qu'en y jettant ce qu'ils avoient de
 plus précieux dans les choses où ils
 excelloient ; comme cette nation vou-
 loit être distinguée par la gloire des
 armes, il étoit naturel qu'elle en fit
 un amas, & les jettât dans le gouffre.
 L'oracle n'avoit point dit qu'il fallût

sacrifier la vie d'un homme ; ce n'étoit point là l'intention des dieux. L'oracle dit expressément ce qu'il y avoit de plus précieux dans Rome. Il y a bien de la présomption & de la vanité dans Curtius. Ne se regardoit-il pas comme le citoyen qui eût le plus de mérite, le plus de courage , & le plus d'amour pour la patrie ?

A quoi servoient les bleds, les fruits qu'on jetta dans cette ouverture ? On peut répondre que c'étoit un sacrifice , & que tous ces dons en étoient une suite ordinaire. Bien imaginé ! Outre que Tite-Live trouve un lac à la place de cette ouverture , c'est qu'il paroît douter de la vérité de ce fait.

« Pour moi, j'aurois assez de pen-
 » chant à rechercher la chose de plus
 » près , si j'espérois trouver quelque
 » lumière qui me pût conduire à la
 » vérité. Mais il faut s'en tenir à
 » l'opinion commune, où l'antiquité
 » nous refuse des clartés & des cer-
 » titudes plus grandes ; & après tout,
 » ce conte , comme plus moderne ,

» rend ce lac bien plus célèbre &
 » bien plus recommandable ». On
 voit ici que Tite-Live appelle conte
 ce lac qui a tiré son nom de Cur-
 tius. On voit qu'il ne le nomme ainsi
 que pour donner plus de lustre à son
 origine. Tel est, dans le récit des évé-
 nemens, le motif qui a déterminé le
 choix de la plupart des écrivains.

Au lac de Tite-Live, Pline ajoûte
 un figuier; il y a, dit-il, un figuier
 au milieu de la place qui vint de lui-
 même. Il est justement dans l'endroit
 où l'on avoit posé les fondemens de
 l'Empire; & où Curtius, lors d'un
 prodige fatal, les acheva par ses ex-
 cellentes qualités, c'est-à-dire, par
 son zèle, par son courage, & par
 sa mort illustre. Magnifique décoration
 pour une place qui étoit le plus bel
 ornement de Rome ! Cet endroit
 étoit fait pour les prodiges. Un gouffre
 sans fond s'y creuse, je ne sais com-
 ment. Les corps d'un homme & d'un
 cheval, une grande quantité de fruits
 le remplissent. Il disparoît enfin pour

faire place à un lac, & il y croît en suite de lui-même un beau figuier. Je pourrois demander à Pline si ce figuier vint aussi dans le lac : car le lac & le figuier se montrèrent précisément à l'endroit où on avoit vu le gouffre, & un figuier dans un lac ne seroit sûrement pas le moindre prodige de cette histoire. Denis d'Halicarnasse n'en pense point comme tous les auteurs que nous venons de citer. Il ne parle que d'un Métius Curtius, Sabin, & non Romain. Il commandoit l'armée de sa patrie contre Romulus. « Curtius, dit-il, enfin percé » de plusieurs traits, & affoibli par le » sang qui couloit de ses blessures, » reculoit insensiblement pour rejoindre les siens; mais un marais profond » qui se trouva derrière lui, l'arrêta. » Il falloit, ou l'éviter en prenant un » détour, ou hasarder le passage, » deux choses également difficiles : » le marais d'un & d'autre côté étoit » bordé d'ennemis. Un limon épais dès » l'entrée, & beaucoup d'eau à mesure

» qu'on avançoit, le rendoient im-
 » praticable. Curtius, dans cette ex-
 » trémité, prit le parti de se jeter dans
 » l'eau tout armé Romulus ne doutant
 » point qu'il n'y dût périr, jugea
 » qu'il n'étoit pas sûr de l'y pour-
 » suivre, & chercha ailleurs les en-
 » nemis. Curtius lutte long - tems
 » contre la boue & contre l'eau,
 » s'en tire avec beaucoup de peine,
 » & est porté dans son camp ». Le
 » marais a été comblé depuis. Il a tou-
 » jours retenu le nom de Curtius; en
 » mémoire de cette aventure, & c'est
 » aujourd'hui le milieu de la place
 » publique de Rome ».

Cet écrivain est d'accord avec les
 autres dans quelques légères circon-
 stances. Mais il est certain que le fait
 change totalement; il est certain qu'il
 est plus vraisemblable dans cet auteur.
 Il paroît avoir servi de fondement à
 la fable de Tite-Live. La bravoure du
 général Sabin a été attribuée à un
 Romain. Cette action étoit belle, mais
 naturelle. Le desir de peindre les

202 LES IMPOSTURES.

premiers Romains supérieurs à tous les hommes , a inspiré ces circonstances merveilleuses qui déguisent le fait , & remplissent les vues des enthousiastes de l'héroïsme Romain, d'une vérité honorable au nom Sabin. On a fait une fable qui décèle la passion , souvent impuissante, d'élever au dernier degré les vertus romaines.



LXXXII^e IMPOSTURE.

JE ne fais si cet ouvrage tombera entre les mains des femmes. Je crois que non ; puisque je n'ai nulle envie de le faire imprimer , & que je l'ai composé plutôt pour satisfaire mes amis , que pour mériter les applaudissemens du public. Si , néanmoins , il voit le jour , & qu'il prenne envie aux femmes de le lire , je les prie de ne me point sçavoir mauvais gré de ce que je vais rapporter ; je n'en suis point l'inventeur , je l'emprunte d'Hérodote , que les anciens ont appelé père de l'histoire , & non de la fable.

» Après la mort de Sésostris , raconte
» cet auteur , Phéron , son fils , suc-
» céda au royaume. Le Nil , en ce
» tems-là , se déborda de telle sorte ,
» qu'il couvroit les campagnes de huit
» coudées de haut. Il s'éleva un grand
» vent qui l'agita horriblement. On

264 LES IMPOSTURES

» dit que ce prince , par je ne fais
 » quel orgueil , lança un trait dans les
 » flots ; qu'aussitôt il lui prit un mal
 » d'yeux , qui le rendit aveugle dix
 » ans entiers ; que la onzième année
 » il apprit par un Oracle de la ville
 » de Butte , que le temps de sa puni-
 » tion étoit accompli , & qu'il recou-
 » vreroit la vue en se lavant les yeux
 » de l'urine d'une femme qui n'eût ja-
 » mais connu d'autre homme que son
 » mari ; il voulut d'abord éprouver si
 » sa femme lui procureroit ce remède ;
 » il n'en tira aucun secours. Il se ser-
 » vit de l'urine d'une multitude
 » d'autres aussi inutilement ; enfin il
 » en trouva une qui lui rendit la vue.
 » Il fit assembler dans une ville de son
 » obéissance toutes ces femmes dont
 » il avoit en vain éprouvé l'urine ,
 » excepté celle qui l'avoit guéri.
 » Quand elles furent toutes réunies ,
 » il les fit brûler avec la ville même ,
 » & épousa celle à qui il étoit redeva-
 » ble du retour de sa vue. »

L'historien ne dit pas que toutes les

femmes de l'Egypte périrent ; mais on peut conclure de son récit qu'il en mourut une grande quantité, puisqu'on en avoit rempli une ville. Il s'ensuit encore de-là que le roi a continué long-tems l'essai de ces urines , & que, pour voir l'effet de chacune , il en a usé quelques jours. Il ne devoit pas espérer d'être guéri dès la première fois. Il a donc été beaucoup d'années sans recouvrer la vue , & par conséquent il fit un grand nombre d'essais inutiles. Si , au-contraire , on veut supposer que , dans l'impatience de guérir , il a changé à tout moment d'urine ; alors le nombre des femmes destinées à la mort , étoit encore plus grand , & le roi s'exposoit à rendre son royaume désert. De quelque côté qu'on envisage ce trait d'histoire , il ne fait connoître que la trop grande simplicité d'Hérodote. J'avoue qu'il ne le donne que comme une tradition ; mais pas un mot de son récit ne marque qu'il en ait douté ; & il nous eût montré plus de discernement , en passant sous silence un

fait qu'on regardera toujours, plutôt comme une satire contre les femmes, que comme une vérité historique.

Sans doute que Phéron ne craignoit point de désoler l'Égypte, parce qu'il pouvoit y faire venir des colonies de certains peuples qui se multiplioient d'eux-mêmes. Il en avoit fait la découverte avant Pline, ce profond observateur de la nature. « Du côté du » couchant, dit-il », les Esséniens (a)

(a) Jofephe, liv. 2, chap. 7, de la guerre des Juifs, fait mention de la secte des Esséniens. Ils sont Juifs de nation, vivent dans une union très-étroite, & considèrent les voluptés comme des vices. Ils rejettent le mariage; non qu'ils croient qu'il faille détruire la race des hommes, mais pour éviter l'incontinence des femmes qu'ils sont persuadés ne pas garder la foi à leurs maris. On peut voir le reste dans cet auteur même. En voilà assez pour marquer la différente manière de penser de Pline & de Jofephe sur les Esséniens. Le premier les représente sans femmes, sans argent, par nécessité & par habitude. Le second les peint tels par discipline & par vertu.

» habitent les bords du lac Asphal-
 » tide; ils y demeurent jusqu'à ce que
 » le mauvais air de ces eaux les in-
 » commode. C'est la seule nation qui
 » vive sans femmes, sans argent, & qui
 » aime à faire son séjour parmi les pal-
 » miers. On y voit arriver chaque jour
 » une égale quantité de monde. Ceux
 » qui sont ennuyés de vivre, vont dans
 » ce pays, & se conforment aux
 » mœurs de ses habitans ». Il y a mille
 siècles que ces peuples subsistent : on
 peut dire qu'ils sont éternels, puisqu'il
 n'y a personne qui naisse parmi eux.

C'est, dis-je, de cette nation que
 le roi d'Egypte se proposoit de re-
 peupler son royaume, s'il n'y restoit
 plus de femmes. Comparons ces deux
 fables ensemble, & nous nous con-
 vaincrons qu'elles ont le même carac-
 tère, & le même poids. Quant aux
 femmes, elles ne sauroient m'être
 trop obligées d'avoir rapporté ces
 deux absurdités : elles y trouveront
 deux bons conseils ; le premier, c'est
 de mener une conduite bien réglée ;

208 LES IMPOSTURES

car s'il se trouvoit jamais quelque prince aveugle à qui on proposât le même remède qu'au roi Phéron, elles courroient le danger d'une mort aussi cruelle, que celle des Egyptiennes : le second, c'est d'avoir de bons procédés pour leurs maris, & de leur être fidelles ; car si elles les tourmentoient par une humeur acariâtre & difficile, ils pourroient prendre le parti de les abandonner, & de se retirer chez les Esséniens.



LXXXIII^e. IMPOSTURE.

LE soleil est , après l'homme , le plus bel objet de l'univers ; je n'en ferai point l'éloge ici. L'expérience nous prouve assez que les yeux n'ont point de plus grand plaisir que celui de voir le soleil : cependant des auteurs prétendent qu'il y a eu des hommes qui ne l'ont point vu , ni voulu voir dans les deux moments où il offre un spectacle plus intéressant ; c'est ce qu'Athénée attribue au Sibarite Smyndiride. Nous avons parlé ailleurs d'une de ses folies ; celle-ci vaut bien l'autre » Smyndiride , dit cet auteur , » pour vanter la vie délicieuse qu'il » avoit menée , se glorifioit que , dans » l'espace de vingt ans , il n'avoit ja- » mais vu le soleil se lever ni se cou- » cher. Il faisoit cet aveu comme un » exemple de sa félicité ».

Ce seroit un grand supplice que

II. Partie.

S

210 LES IMPOSTURES

d'être privé de la vue du soleil pendant vingt ans ; comment donc Smyndiride se fit-il une félicité d'un malheur extrême , ou plutôt d'une folie , qu'au lit jusqu'à midi , il ne le vit point le matin. Il y en a bien d'autres que lui encore ; ceux qui suivent cette méthode , ne se reveillent - ils jamais au lever du Soleil. Ne se mettent - ils jamais à leur fenêtre pour jouir de ce touchant spectacle ? Pour Smyndiride il ne se réveillait point. Vous verrez qu'il prenoit de l'opium en grande quantité , pour le faire dormir au lever du Soleil , sur - tout ; il rentroit donc chez lui tous les soirs , au moins une demi - heure avant le coucher de cet astre : il quittoit sa maîtresse , la table , le jeu , le spectacle , tous les plaisirs pour celui de ne point voir le flambeau du monde disparaître de l'horison. Quelle singulière délicatesse ! quelle manie ! Abandonnons ce Sybarite à sa vie molle , & à sa vanité. Passons à un autre exemple du même genre , mais qui a un motif

plus honnête. C'est encore d'Athénée que nous le tirerons. » Esticus, dit-il » au même eudroit, se vançoit de » n'avoir jamais vu le Soleil levant ni » couchant; c'est qu'il étudioit avec » une application forte & continuelle. J'ai pris sur mon sommeil autant que personne, pour vaquer à l'étude; mais certainement quelque attention que j'y donnasse, je n'ai pu me dispenser de voir le Soleil se coucher & se lever. Esticus l'emporte à cet égard, sur moi & sur tous les gens de lettres, peut-être. Voilà un voluptueux & un sçavant, qui étoient bien ennemis du Soleil couchant ou levant. Ils ne sont pas les seuls, Hérodote & Pline nous assurent que les Atlantes ne sont pas moins irrités contre cet astre. Ils maudissent, disent-ils, le soleil lorsqu'il passe au-dessus d'eux. Ils lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, & qu'il ruine leur pays. Si le soleil est si contraire à leur pays, pourquoi y demeurent-ils? Les Perses & les In-

212 LES IMPOSTURES

diens pensent plus favorablement de cet astre ; ils lui rendent un culte religieux : c'est de-là que la secte des Héliognostes a tiré son origine. On fait que les Manichéens le regardoient comme un dieu , & qu'ils jeûnoient le dimanche & le lundi en son honneur. Les Manichéens étoient bien bisarres ; mais peut-être moins que les Smyndiride, les Esticus, les Atlantes ; peut-être moins qu'Hérodote , Pline & Athénée, qui nous ont raconté sérieusement tant d'inepties : n'est-ce pas une témérité de ma part , de parler ainsi des anciens historiens ? Qu'y faire ?



LXXXIV. IMPOSTURE.

DEPUIS long-tems je brûle d'envie de mesurer mes forces contre les Stoïciens & leurs sectateurs. Leur systême est une source féconde d'erreurs & d'absurdités ; ils ne parlent que de la nécessité de dompter les passions , & de la facilité qu'ils y trouvent. Comme je me propose de donner quelque étendue à ce chapitre , je vais reprendre les choses d'un peu plus loin , pour donner à cette matière l'ordre dont elle est susceptible. On verra ce qu'étoient les Stoïciens , & quelques-unes de leurs opinions , qui regardent notre sujet ; on verra la nature des passions ; qu'il n'est pas mauvais , mais qu'il est utile d'en avoir ; qu'on ne peut , ni qu'on ne doit les arracher de l'ame ; enfin , nous releverons toutes les faussetés que Sénèque rapporte à cet égard.

Il y avoit à Athènes plusieurs endroits où , comme dans autant d'écoles, les philosophes s'assembloient , & enseignoient leur doctrine. Plutarque les nomme tous ; savoir , Lyceum , Academia , Stoa , Palladium , & Odeum. Zénon fut le premier qui enseigna dans la Stoa. Chrysispe & Epicure lui succédèrent , & furent appelés les chefs de la secte Stoïcienne. Cicéron , dans l'oraison pour Muréna , a fait un abrégé de leurs opinions ; Plutarque en a montré toutes les absurdités dans ses opuscles. Nous nous bornerons ici à leur système sur les passions. Ils les ôtoient tout-à-fait à l'homme sage , & eux-mêmes se flattoient d'en être exempts. Cicéron définit ainsi les passions :
 » ce sont qu'un changement subit de
 » l'ame & du corps , causé par les
 » objets qui les frappent. Tels sont
 » la joie , le desir , la crainte , la
 » tristesse , la douleur , &c ». Zénon les réduit à quatre , la douleur , la crainte , la concupiscence , & le

plaisir. La joie & la concupiscence proviennent de quelque bien présent, ou à venir ; la douleur & la crainte, vraies maladies de l'ame, sont causées par des maux présents ou éloignés. On prétend que ces passions sont plutôt dans l'opinion que dans la nature de l'ame, & , qu'ôtez l'opinion des biens ou des maux, vous ôtez aussi les passions. Ainsi, le sage, persuadé qu'il n'y a ni bien ni mal, n'est, ni dévoré du desir, ni transporté de la joie, ni abattu par la crainte & par le chagrin. C'est ainsi que ces philosophes s'attribuent le pouvoir de vaincre la nature même ; comme si les passions n'étoient pas autant d'actes de la nature, & non de la volonté, & qu'il dépendît de nous de nous en défaire entièrement. Les Péripatéticiens, ou disciples d'Aristote pensent, à mon gré, plus sensément. Ils soutiennent que les passions ne peuvent se séparer du cœur de l'homme, qui est leur principe & leur berceau. Aussi, admirent-ils le

216 LES IMPOSTURES

soin avec lequel la nature nous a, pour ainsi dire, armés des passions. Il est vrai que le plus souvent elles se portent à l'excès, & deviennent vicieuses. C'est à l'homme, ajoûtent-ils, à les régler, à les modérer, à empêcher qu'elles ne dominent trop, & qu'elles ne nous entraînent dans le désordre. Les Stoïciens vouloient plus; ils prétendoient en dépouiller l'homme; c'est-à-dire, ôter la crainte aux cerfs, le venin aux serpens, la rage aux tigres, la douceur aux brebis. Les médecins nous apprennent que l'amour & la joie ont leur siége dans la rate, la colère dans le fiel, la concupiscence dans le foie, la crainte dans le cœur. N'est-ce pas détruire l'animal que de lui ôter des sentimens sans lesquels il ne peut vivre?

Les Stoïciens ne sentoient point qu'en voulant extirper les vices, ils détruisoient les vertus; car il ne peut y avoir de vertu où il n'y a point de vice; de même qu'il n'y a point de bien où il n'y a pas de mal. On
peut

bes qui viennent d'elles-mêmes dans un champ. Si elles croissent en abondance, elles font des indices sûrs de la fertilité de la terre, & invitent à la cultiver. Si on la laisse en friche, on ne la distinguera d'un mauvais sol, que par la quantité d'orties & de ronces qu'elle produira. Tel est le cœur humain. Il ne se remplit que des vices qui y naissent d'eux-mêmes; si on a soin de le cultiver, il produit de bons fruits.

Les Stoïciens ont reconnu eux-mêmes la difficulté d'arracher de l'homme les quatre passions qu'ils faisoient consister dans l'opinion des biens & des maux. Ils changèrent le nom aux passions; ils n'en trouvèrent point à substituer à celui de la tristesse; ils crurent sortir d'embarras en retranchant du nombre des passions la douleur. Pour détruire une vérité, ils supposèrent l'impossible; en effet, qui ne sera déchiré, consterné du danger de la patrie, de la perte de la liberté, de la mort de ses parens ou

de ses amis ? La chose ne leur man-
quoit point, mais seulement le nom.
Quant aux autres passions, ils ont
nommé volonté la concupiscence,
parce que la cupidité & le desir vien-
nent de la volonté, & ne sont qu'une
volonté persévérante. Ils ont ajoûté
au nom *joie* l'épithète modérée. Selon
eux, la crainte est précaution : on voit
par-là que ces philosophes pensent
rejeter les passions, & ne font que
les modérer ; & que, loin de les dé-
truire, ils ne font qu'en altérer les
noms : ils ne parviennent donc point
à leur but, qui est l'entier anéan-
tissement des passions.

Une autre erreur du système des
Stoïciens, c'est qu'ils veulent modérer
les passions, sans s'embarrasser de mo-
dérer les causes qui les excitent. Selon
eux, l'homme ne doit éprouver qu'une
joie modérée. C'est comme s'ils di-
soient qu'il ne faut pas courir avec
trop de précipitation, mais marcher
doucement. Or, celui qui marche len-
tement, peut fort bien s'égarer, &

celui qui court, suivre le droit chemin. Il y a des cas où la joie médiocre est aussi blâmable que la joie excessive. Il y en a d'autres où celle-ci est moins vicieuse que l'autre. La moindre joie des infortunes d'autrui annoncerait un méchant. Il serait permis de montrer une grande joie à la nouvelle d'une victoire, de l'oppression des tyrans & de la délivrance de la patrie. Ce n'est donc pas assez pour le sage de réprimer les passions : il lui importe de prévenir, d'écarter toutes les causes qui les réveillent. Par une sérieuse attention sur les circonstances, il réussira.

N'est-il pas juste de désirer la vertu, de haïr le vice ? Le milieu, même dans cette occasion, serait très-blâmable. Les Stoïciens ont donc transformé les vertus en vices. C'en étoit un, selon eux, que la crainte qu'ils ont confondue avec la lâcheté, & opposée au courage. Il leur sembloit impossible d'accorder la crainte avec le courage. Il y a pourtant mille

220 LES IMPOSTURES

exemples qui prouvent qu'ils ne sont point incompatibles. On peut craindre la douleur, la pauvreté, l'exil, la prison, la mort, & n'en être pas moins courageux.

Les Stoïciens admettent des vertus réelles, & leur erreur est dans la manière de les pratiquer. La constance est une vertu lorsqu'elle ne s'arrête point à faire du mal, mais à résister à ceux qui nous obligeroient à violer nos devoirs. Concluons avec Lactance que ceux qui soutiennent cette insensibilité d'ame, veulent priver l'ame de la vie, puisque sa vie ne consiste que dans l'action, & sa mort dans l'inaction. Il n'y a donc rien de si faux & de si absurde, que cette prétendue insensibilité des Stoïciens.

Lib. 1.

Paterculus a raconté que Scipion Emilien, pendant sa vie, n'a rien fait, ni rien dit, ni rien pensé qui ne méritât des louanges. Cet historien a-t-il suivi par-tout ce personnage parfait ? a-t-il été témoin de toutes ses actions, a-t-il lu dans les replis secrets de

son cœur ? Quelle exagération ! Selon Plinè, le visage de Socrate n'a jamais été plus gai que triste ; selon Jules Capitolin, Marc Antonin avoit l'esprit si tranquille, qu'il ne parut jamais sur son visage aucune marque de joie ou de chagrin ; c'est qu'il avoit appris la philosophie Stoïcienne. Ces auteurs ont-ils contemplé leurs héros jour & nuit ? Ces éloges sont aussi faux qu'il l'est que Crassus n'ait ri qu'une fois pendant sa vie. Diogene-Laerce a rapporté que le philosophe Palémon fut mordu à la jambe par un chien ; qu'il ne fit pas même signe de s'en être aperçu. Beaucoup de monde s'assembla autour de lui : il leur demanda quel accident étoit arrivé dans la ville , & il demeura immobile. Pour mettre le comble à cette sottise, il ne manquoit que de dire que cette morsure avoit fait plaisir à Palémon. Selon Senèque, Epicure , accablé des douleurs que lui caufoient une rétention d'urine & des ulcères qu'il avoit au ventre, s'écrioit que ce jour-là , qui fut le

222 LES IMPOSTURES

dernier de sa vie , étoit le plus heureux pour lui. Qu'on n'imagine pas que c'étoit parce qu'il alloit être délivré de ses maux. Une telle pensée eût déshonoré un Stoïcien : c'étoit parce qu'il n'avoit jamais eu le plaisir de tant souffrir.

Laissons Palémon & Epicure dans leur béatitude. -

Phryné, courtisane célèbre, voulut éprouver la chasteté de Xénocrate. Elle feignit d'être poursuivie de gens mal-intentionnés ; le philosophe la reçut chez lui ; & comme il n'avoit qu'un petit lit, elle lui demanda la permission de coucher avec lui, & il la lui accorda. Elle employa tout l'art dont elle étoit capable, & ne put obtenir ce qu'elle souhaitoit. Elien raconte qu'Alexandre ordonna, dans les Indes, des jeux de différentes espèces. Il proposa une couronne d'or à celui qui boiroit le plus. Ce fut Xénocrate qui remporta ce prix ; si Phryné lui eût proposé une couronne d'or, il ne lui eût pas fait l'affront le

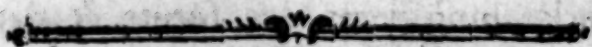
plus cruel que puisse recevoir la beauté. Quel mélange d'ivresse & de continence ! ou plutôt qu'est-ce que l'orne faisoit pas faire à ces prétendus sages ? Amébéas, fameux joueur de luth, selon Elie, ne fut pas moins retenu. Il n'eut jamais commerce avec sa femme, quoique très-jolie. Je ne manquerois pas d'autres exemples de ces fables ou de ces ostentations stoïciennes ; je ne rapporterai plus que celle-ci dont on prétend prouver combien les philosophes étoient maîtres d'eux-mêmes. Platon étoit irrité contre un de ses domestiques. Xénocrate arrive : soyez le bien venu, lui dit-il ; donnez quatre coups de bâton à ce domestique, parce que je suis fâché ? Quelle modération ! quelle prudence ! il lui auroit donné plus fort lui-même. Ses domestiques ne devoient pas manquer de le mettre en colère, puisqu'alors il n'osoit les châtier. Heureux courroux qui se contente de quatre coups de bâton ! Xénocrate les donna-t-il ? Il faut le

224 LES IMPOSTURES

croire : mais il est vraisemblable qu'il ménagea le domestique. Le bon ami ! Que les domestiques devoient être ambitieux de servir les philosophes ! quatre coups de bâton ! peut-on moins que cela ?

Quant au mépris de la mort, si familier aux Stoïciens, Sénèque en parle à chaque page. En voici un trait qui paroîtra curieux. Canius Julius, personnage recommandable par son mérite, jouoit aux échecs. Un centurion l'appelle pour le conduire à la mort par ordre de Caligula. Canius se met à compter les pièces de son jeu, & dit à son adversaire : prenez garde de ne point vous vanter après ma mort que vous m'avez gagné. Puis se tournant vers le centurion : vous ferez, dit-il, témoin que je suis supérieur d'une pièce ! Y a-t-il fable plus hardiment débitée ? Je mets au même rang tous ces faits brillans qu'on attribue aux Stoïciens. Les passions sont aussi nécessaires à l'homme, que le mouvement à la vie. Il n'y a

point de repos constant qui ne soit une véritable mort.



XCV^e. IMPOSTURE.

JE m'entretenois un jour avec plusieurs savans. Je leur demandai pourquoi Annibal, après la victoire qu'il remporta sur les Romains au lac de Thrasimène, ne fit point marcher son armée vers Pérouse. Toutes les raisons exigeoient de lui cette résolution. Pour s'emparer de Rome, il ne devoit point laisser derrière lui Pérouse, place importante, forte, & qui auroit pu traverser ses desseins. Les uns répondirent qu'Annibal prévint les difficultés d'attaquer & de prendre cette ville défendue par une garnison courageuse, & par de puissantes fortifications: d'autres, que cette ville étoit située au milieu d'un bois fort vaste. Les derniers enfin soutenoient que le général Carthaginois

226 LES IMPOSTURES

ne pouvoit pas être assez instruit des routes & des villes d'Italie, pour avoir connoissance de Pérouse. On parla long-tems des forêts & des lieux incultes. Enfin, on vint insensiblement à raisonner sur les dragons qu'on a vus dans l'Italie. On débita beaucoup de choses sur ces animaux féroces, qui me surprirent alors, & que je regarde aujourd'hui comme autant de fables, sur-tout à l'égard des dragons nés & conservés dans l'Italie. J'avoue que plusieurs historiens soutiennent le contraire. Elien fait mention d'un dragon qui étoit à Lavinium, ville du Latium. Suétone assure que l'empereur Tibère en avoit un à qui il donnoit à manger dans sa main. Selon Dion, il en parut un dans la Toscane qui avoit deux têtes, & quatre-vingt-cinq pieds de longueur. Crinitus rapporte que du tems de l'empereur Maurice, le tybre inonda la ville de Rome, qu'on apperçut un dragon très-grand, qu'Auguste en avoit un de cinquante coudées de

Hist. ani. lib.
11, cap. 16.

long , & qu'il le montrait de tems en tems au peuple par curiosité. On voit dans une histoire des guerres de Naples que Mont-Dragon , ville de ce Royaume, tire son nom d'un dragon qui y étoit. Je ne puis me persuader que tous ces récits soient vrais. Lorsque la nature produit quelqu'être nuisible dans un pays, elle y produit son remède. Or les écrivains, entr'autres, Plin & Elien, conviennent que le plus grand ennemi du dragon est l'éléphant; & certainement celui-ci n'est point un animal de l'Italie.

Ceux qui nous parlent des dragons n'auroient-ils pas exagéré aussi leur longueur? Ils nous disent qu'il s'en est trouvé de 85 pieds, de cinquante coudées, &c. Cette grandeur énorme est-elle croyable dans un pays trop froid & trop cultivé pour ces espèces d'animaux? Je fais qu'Elien en a découvert un chez les Iduméens, quelques-uns dans l'Epyre, & un aux Indes de soixante-dix coudées; que

228 LES IMPOSTURES

Strabon (a) en compte deux dans ce même pays, l'un de quatre-vingts, & l'autre de cent quarante coudées. Valère-Maxime fait mention d'un dans l'Afrique de cent vingt pieds. Maximus Tyrius d'un aux Indes de la longueur de cinq arpens de terre. Pour ce dernier, le croira qui voudra. Il est certain que l'Afrique a été toujours regardée comme le pays naturel des dragons, ou des grands serpens. Lucain, qui approche plus de l'histoire que de la fable, a pensé de même. C'est, dit-il, la chaleur de l'Afrique

(a) Strabon parle de ces deux dragons sur le rapport d'Onésicrite, qu'il traite d'auteur fabuleux, & qui donne dans des exagérations pour flatter Alexandre-le-Grand; il fait mention d'un autre dragon trouvé mort dans un champ nommé *Macca* en Syrie: il étoit de la longueur d'un arpent de terre. Pour ce qui est des dragons des Indes, auxquels on attribue une grandeur démesurée & des aîles, il dit, l. 16, p. 775, que ce ne sont que des fables.

qui y rend les dragons pernicioeux ; car ils ne font point de mal dans les autres pays. S. Augustin doit mériter quelque confiance sur ce sujet. Il étoit Africain , cependant il parle de ces animaux , comme d'êtres fort éloignés, douteux, & semble nous faire croire qu'il n'en a jamais vu. « On » dit , rapporte-t-il, que les dragons » sans pieds habitent dans les caver- » nes & s'élèvent dans l'air. Quoi » qu'il en soit, nos historiens , & les » payens n'ont pas laissé d'en faire » mention ». Il nous assure dans un autre endroit que les dragons sont de grands animaux , & qu'il ne s'en trouve pas de plus grands sur la terre. Il faut pour engendrer ces animaux une vaste étendue de pays désert , des endroits marécageux, & un soleil aussi brûlant que celui de l'Afrique: J'aurois moins de peine à croire leur existence dans ce pays. Pour ce qui est de l'Europe & de l'Italie, je nie absolument qu'il ait pu y en avoir de cette grandeur.

De gen. ad
litt. liv. 3.

In psal. 148.

230 LES IMPOSTURES

Tous ces serpens monstrueux n'étoient pas plus réels que les oracles que l'on prétend qu'ils rendoient. Tel étoit le dragon de Lavinium , qui , au rapport d'Elie, présageoit les choses futures. Tel celui apporté d'Epidaure à Rome , pour la délivrer de la peste : il s'apprivoisa au point qu'il avoit contracté la douceur de l'homme , & qu'il fut adoré comme un dieu. J'en abrège l'histoire , ou plutôt la fable. Car combien n'en a-t-on pas forgées sur ce sujet ? Je mets de ce nombre les rêveries de certaines dames qui croyoient avoir commerce avec des dragons , comme Olympias , mère d'Alexandre , & Attia , mère d'Auguste ; les amours d'une fille d'Idumée avec un dragon , &c. Toutes ces choses répugnent trop à la nature , & aux qualités de ces animaux les plus cruels & les plus horribles de la terre. Je n'admets pas non plus la curiosité de ce prêtre Egyptien , qui voulut voir un dragon auquel il avoit porté à manger long-tems , devint

fou, & mourut ensuite. Je me défie aussi de ce que Plutarque dit dans la vie de Cléomène, roi de Sparte, que ceux qui gardoient son corps, virent un grand serpent entortillé autour de sa tête, & qui lui couvroit le visage; en sorte qu'aucun oiseau carnacier ne pouvoit en approcher: dans la vie de Crassus, au sujet de Spartacus, qu'un soir un serpent s'entortilla autour de son visage pendant qu'il dormoit; & que sa femme prédit de-là qu'il parviendrait à une grande & redoutable puissance dont la fin seroit heureuse. Il est évident que l'imagination superstitieuse des anciens a seule enfanté tous ces prodiges.

Quant au dragon de Tibère, il n'étoit point d'une grandeur à mériter ce nom, puisque Suétone avance qu'il fut trouvé mangé des fourmis. L'empereur prenoit sans doute un petit lézard pour un dragon. Qu'il étoit beau à Auguste de montrer comme un charlatan au peuple son dragon de cinquante coudées! Les princes de

232 LES IMPOSTURES

notre tems , qui ont des ménageries ; ne se sont point encore avisés d'y renfermer des dragons, pour les montrer ainsi de tems en tems. Un dragon de cinquante coudées demandoit une salle aussi grande que celle du sénat. De quoi le nourrissoit-on ? Qui osoit le nettoyer ? le conduisoit - on dans une autre salle pendant cette opération ? Comme on a dans l'idée que le dragon est un animal très-grand , très-laid & très-horrible , & qu'il ne s'en est vu que fort rarement ; je m' imagine que l'on appelle de ce nom tout objet d'une grandeur démesurée , & qui donne de la frayeur : c'est ainsi que nous employons le nom de *phénix* pour donner une idée du rare & du beau. C'est de-là que les livres, les tableaux sont remplis des figures de ces animaux, que chacun, sans les connoître, nous représente, selon la force d'une imagination échauffée.

Mais comment sauverons-nous tous ces dragons tués par des saints (a) ?

(a) On sçait que le chapitre de la métropole

de Rouen a droit de présenter au parlement, le jour de l'Ascension, un criminel, qui, en tenant la châsse de S. Romain qu'on porte ce jour-là en procession, est ensuite renvoyé absous. Le fondement de ce privilège, dit M. de Sacy, est inconnu. Ce chapitre croit que S. Romain, évêque de Rouen, accompagné d'un criminel condamné à mort, alla chercher jusques dans la caverne un furieux dragon appelé la *gargouille*, qui dévorait les hommes, & les animaux, & faisoit un dégât épouvantable; qu'il l'enchaîna avec son étole, & l'amena ainsi dans la ville, où il fut brûlé en présence du peuple. Il est inutile de rapporter toutes les raisons dont M. de Sacy attaque cette tradition, il soutient que les historiens contemporains n'en ont point parlé: mais, dit-il, quelques-uns rapportent que S. Romain délivra la ville de Rouen d'une inondation terrible. Il y a apparence que cette inondation fut appelée *gargouille* par le peuple. Ce mot, dans notre langage ancien, signifie le bouillonnement de l'eau, effet ordinaire des inondations. Dans la suite, quelques savans trouvèrent cette inondation exprimée en grec par le mot *hydra*, &

234 LES IMPOSTURES

dans leurs images. On en remarque sur-tout dans celle de S. Donat, dans la ville d'Arezzo, dans celles de sainte Marthe, de S. Erasme, évêque d'Antioche, de S. Frontou, évêque de Périgueux, de sainte Marguerite, & de tant d'autres. Je me trouvai, il y

accoutumèrent le peuple peu à peu à entendre parler comme d'une hydre; & de cette hydre on a fait aisément un dragon. M. de Sacy; fortifie sa conjecture par un passage de S. Isidore, évêque de Séville, où il prouve que l'hydre dont Hercule triompha, n'étoit autre chose qu'un lac, dont les eaux se répandoient par plusieurs ouvertures dans la campagne; qu'Hercule, après des travaux incroyables, parvint enfin à boucher ces ouvertures qui, dans les commencements, se renouvelloient sans cesse, & qu'il conserva ainsi un vaste pays. Voilà comme M. de Sacy débrouille des faits véritables ensem-
blés le plus souvent dans des fables auxquelles l'équivoque d'un mot a donné lieu, & que la crédulité des peuples autorise ensuite. *Recueil des mémoires, factums & harangues, par M. de Sacy.*]

a trois ans, à Volterra; on y célébroit la fête de S. Juste, évêque & patron de cette ville. Le peuple en procession alla visiter cette église, & porta trois gros cierges pour offrande. A l'une on avoit attaché un dragon de relief; à l'autre, un satyre; & au troisieme, un centaure, qui étoit dans l'attitude de lancer des flèches. Je m'approchai de quelques-uns des citoyens, & leur demandai la signification de ces trois figures suspendues. On me répondit qu'elles représentoient des monstres ou des peuples qui occupoient anciennement ce pays, & qui avoient été chassés par S. Juste. Je ne poussai pas les questions plus loin. Je pense que ce dragon, ce satyre & ce centaure de Volterra, ne sont que des hiéroglyphes qui indiquent que S. Juste a été le premier à convertir à la religion ce peuple payen, adonné à la superstition, & plongé dans toutes sortes de vices, figurés par ces monstres. On ne sauroit mieux interpréter cet usage

236 LES IMPOSTURES

établi par les citoyens pour conserver la mémoire de leur bienfaiteur. Ce pays n'est point propre à engendrer & à nourrir de tels animaux ; outre que les satyres & les centaures ne sont sortis que du cerveau des poètes. Les commentateurs sacrés se sont servis en plusieurs endroits de ces symboles, pour désigner le démon , l'idolâtrie , le crime & l'enfer.

On nous représente S. George à cheval tuant un dragon avec la lance : on y ajoute encore une fille qui implore son secours. Il y a lieu de présumer qu'on voulut par-là exprimer un vœu fait à ce saint par quelque ville attaquée de la peste , de la famine ou de la guerre.

Baronius a fort bien remarqué que cette figure est emblématique , & qu'il ne se trouve rien dans les actes de ce martyr qui y ait rapport ; ainsi , quelque grace obtenue par les prières de S. George aura fait mettre dans ce tableau une fille qui désigne la ville , un dragon qui annonce la calamité ; &

la lance qui marque la puissance de l'intercesseur. Les peintres se feront copiés les uns les autres. C'est ainsi que la figure de S. George, telle que nous la voyons, se sera conservée, & aura passé jusqu'à nous.

L'église n'a point permis que l'on insérât ces histoires dans le breviaire aux fêtes de S. George & de sainte Marguerite, nouvelle preuve certaine que l'on doit tenir pour apocryphe tout ce qu'on a dit de leurs dragons. Il n'y a rien de plus convenable à la peste que le nom de dragon. Le symbole d'un saint ou d'une sainte qui tue un dragon, ne peut pas être plus naturel & plus juste, pour signifier que par leur moyen, la peste a cessé ou cessera. En voilà assez sur une matière que les historiens n'ont traitée qu'après des rapports exagérés, & pour abuser de notre crédulité.



XCVI^e. IMPOSTURE.

PLINE & Valère-Maxime nous ont conservé la mémoire de quelques tableaux des anciens ; celles du raifin de Zeuxis qui attira les oiseaux pour le picotter , du rideau de Parrhasius , que le même Zeuxis voulut tirer ; d'une cavalle qui excita les chevaux à hennir , & d'un chien qui fit aboyer des chiens. Je n'oserois assurer que tout soit faux dans ce qu'on dit de ces peintures : mais l'exagération y a , comme semble , beaucoup de part. Elien , parlant du commencement de cet art , dit que les peintres étoient si peu habiles , sur-tout en peignant les animaux , qu'ils étoient obligés d'écrire au-dessus, *ceci est un bœuf , un cheval*. Un témoignage semblable à celui d'Elien est bien rare ; car les anciens ne cessent de relever par des louanges excessives les arts & les sciences

de leurs tems , ou des siècles précédents , quoique ces arts & ces sciences fussent encore dans la foiblesse & les liens de l'enfance ; ils ont même attribué à l'habileté , à l'adresse & au génie des hommes , des choses qui ne se sont faites que par hasard. Ces zélés flatteurs de l'antiquité sont , surtout , Plutarque , Pline & Valère-Maxime. Ce sont eux qui nous ont transmis tant de recherches curieuses , & spécialement celles dont je vais entretenir le lecteur. Plutarque leur raconte qu'un peintre avoit parfaitement peint un cheval pour l'attitude , la figure & la couleur ; mais que l'écume qui se forme autour du mors quand il le ronge , & qui tombe de sa bouche en soufflant , ne lui plaisoit point , telle qu'il l'avoit peinte. Il l'effaça plusieurs fois , & à la fin , il jeta son éponge sur le tableau : cette éponge , imbibée de toutes sortes de couleurs , donna à la bouche du cheval , y imprima , & y représenta merveilleusement ce qu'il falloit.

De fortune ;

P. 224

240 LES IMPOSTURES

Plutarque & Valère - Maxime ne disent pas le nom de ce peintre. Dion Chrysostôme prétend que ce fut Apelle. Pline le nomme Néalce., & rapporte que la même chose arriva à Protogène, qui n'avoit jamais pu représenter à son gré l'écume d'un chien. Contradictions, circonstances très-douteuses. Elles ne se rencontrent jamais plus souvent que lorsque les auteurs, fatigués d'avoir écrit, veulent se délasser par le récit de quelque joli conte.

Il semble, à entendre ces auteurs, qu'il soit aussi difficile de former l'écume d'un cheval ou d'un chien, que de passer l'averne ; & que, pour mettre le comble aux louanges d'un peintre habile, il faille dire : il fait parfaitement faire l'écume du cheval & du chien. Pour moi, je suis persuadé qu'on n'a pas besoin d'un grand génie pour réussir dans une pareille expression. Nos élèves de peinture s'en acquitteroient avec succès, sans s'échauffer & se mettre en colère. Je suis

suis surpris que ces auteurs ne se soient point apperçus qu'au lieu de nous donner une grande idée de Néalce, de Protogène & d'Apelle, ils nous les représentent d'un esprit borné, sans imagination, & incapables des choses les plus ordinaires & les plus aisées.

Remarquons, avec Plutarque & Valère - Maxime, que cette éponge étoit imbibée de diverses couleurs ; elle n'étoit point sèche, puisqu'elle laissa sur le tableau assez de couleur blanche pour former l'écume. Est-il croyable que les autres couleurs ne s'y soient point attachées de même ? J'admire aussi l'adresse du peintre d'avoir, pour ainsi dire, couché en joue la bouche du cheval pour y jeter son éponge. Quels génies merveilleux étoient ces anciens ! Que de privilèges accordés à leurs siècles ! La nature sembloit appliquée à les affranchir de tout obstacle, à tourner toutes les circonstances en leur faveur. Ses moindres productions avoient reçu l'empreinte de ses complaisances, &

se faisoient, comme elle, un plaisir de les bien servir. J'en tire la preuve de Strabon : ce n'est pas un poète, mais un historien & un géographe trop accrédité pour dédaigner ce qu'il avance à ce sujet. « On montrait , » dit-il, chez les Locriens la statue » d'Eunomus , qui tenoit un luth , » sur lequel une cigale étoit posée ; » c'est qu'au rapport de Timée, Eunomus , Locrien ; & Ariston , de Rhege en Calabre, dans les jeux » Pythiens , se disputoient à l'envi » la gloire de bien jouer du luth. » Ariston avoit prié ceux de la ville » de Delphes de lui être favorables , » d'autant plus que toute sa famille » étoit consacrée à Apollon. » Eunomus néanmoins remporta la » victoire , & on lui donna une statue dans sa patrie, parce que, pendant qu'il jouoit , une corde se » cassa. Une cigale se plaça sur son » luth , & suppléa au son ». La belle symphonie ! Cette cigale étoit musicienne : qui en doute ? Je ne comprends

pas dans quel endroit du luth cette cigale s'est arrêtée. Est-ce sur le bout du manche, sur les chevilles ou sur les cordes ? Mon esprit est moins pénétrant dans cette occasion que celui de ce musicien insecte ; c'est pourquoi je lui cède. Je dirai seulement que je suis toujours en garde contre l'envie qui prend de tems en tems aux anciens de s'égayer aux dépens de notre bonne-foi.



DIFFÉRENTES IMPOSTURES.

LES pères & mères seuls peuvent comprendre combien la tendresse pour leurs enfans est grande. Les auteurs sont des pères, leurs ouvrages sont leurs enfans. Ils font confister dans leurs écrits tous leurs plaisirs, toute leur gloire. Avec quelle ardeur César soutint-il hors de l'eau ses commentaires, lorsqu'au siège d'Alexandrie, il fut obligé de se jeter dans la mer pour se sauver? Son ouvrage ne lui étoit pas moins cher que sa vie. S. Basile répondoit à un gouverneur qui le menaçoit de la mort, qu'il n'avoit rien de plus cher que quelques livres auxquels il s'étoit toujours occupé. S. Grégoire de Nazianze se plaint de ses incommodités. « Mes livres, dit-il, sont couverts de poussière, mes ouvrages sont encore imparfaits. » Quel ami voudra bien se donner la

» peine de les achever ? Pour moi ,
 » je sens que je suis plus mort que
 » vif ».

Ces expressions me font trembler pour le sort de cet ouvrage : j'appréhende qu'il ne périclisse. J'ai la même crainte pour des manuscrits informes & mal rangés , & pour d'autres qui ne sont pas encore copiés ; je me presse de finir celui-ci , & je juge à propos de rassembler dans ce chapitre plusieurs impostures. Qu'on ne s'attende pas à y trouver un certain ordre ; je les rapporte telles qu'elles sont dans mes manuscrits : ce sera comme l'arrière-garde de celles qui les ont précédées.

Iere. Pausanias raconte que neuf L. 2, P. 445. années se passèrent dans la Grèce sans qu'il y plût ; que toutes les rivières furent desséchées , excepté celle de Chrysorrhoa. Il est inutile d'apporter des preuves pour démontrer la fausseté d'un conte ; elle se présente d'elle-même,

II. Elien prétend que Platon ne Varro, hist. l. 7, cap. 10. voulut point quitter le séjour de l'Académie.

246 LES IMPOSTURES

démie, lieu mal-sain, & qu'il répondit aux médecins qui lui conseilloyent de se transporter au Lycée, qu'il n'iroit point habiter le mont Athos, pour vivre plus long-tems que les autres hommes. On a imaginé cette réponse pour marquer le mépris que ce philosophe faisoit de la vie & de la mort; mais je n'ai encore trouvé aucune action qui répondît à ces paroles héroïques; au contraire, Senèque dit qu'il avoit extrêmement soin de sa santé, & que ce ne fut que par un régime exact qu'il vécut jusqu'à quatre-vingt-un ans. L'air de l'Académie, quoique mal-sain, lui convenoit apparemment plus qu'un autre; il cacha l'avantage qu'il en retiroit pour faire parade de sentimens qu'il n'avoit pas.

Ep. 58.

L. 19, p. 27.

III. Tite-Live fait mention du grand nombre de troupes que Scipion conduisit en Afrique, & ajoute: « si Célius » n'en parle point, il en faut supposer » une prodigieuse multitude; car il » dit que l'on vit tomber à terre les

oiseaux étourdis du bruit & des cris «de gens de guerre». Tite Live semble douter de ce fait ; il n'est pas croyable en effet , à moins qu'on ne suppose tous les soldats , & ces oiseaux renfermés dans la même chambre. Qui ne fait que plus les oiseaux entendent de bruit , plus ils s'élèvent & volent plus loin ?

Josaphat Barbaro , dans son voyage en Perse & en Tartarie , lequel est inséré dans la collection des voyages de Ramucius , tom. II , p. 92 , fait mention , dans le chap. 7 , d'une quantité d'oies , dont souvent l'air est rempli chez les Tartares. Il dit aussi que ces oies , frappées du grand bruit que fait le peuple , sont obligées de tomber à terre.

Les Romains donnèrent à Pompée le commandement de mer pour détruire les Pyrates : quelques-uns s'opposèrent à ce décret ; entr'autres , Roscius , que personne ne daigna entendre ; mais , sans se rebuter , il fit signe par ses doigts que Pompée ne

248 LES IMPOSTURES

devoit pas être seul, & qu'il falloit le mettre seulement en second. Le peuple irrité de cette audace, poussa un cri si haut & si perçant, qu'un corbeau, qui voloit par hasard au-dessus de l'assemblée, en fut étourdi, & tomba au milieu de la place (a).

IV. Elien dit que « la Sardaigne » produit, selon Nymphodore, des » chèvres, dont les peaux servent de » vêtemens aux habitans; que ces » peaux ont la vertu d'échauffer pendant l'hiver & de rafraîchir pendant l'été, & qu'elles ont les poils » de la longueur d'une coudée ». Ainsi, ceux qui en usent, peuvent, à

(a) On peut conjecturer que ces oiseaux qui tombent dans ces occasions ne tombent point, parce que l'air, en se fendant & en se séparant, laisse un espace vuide; mais parce qu'ils sont frappés de ces cris comme d'un trait, lorsque, partant avec effort & véhémence, ils excitent dans l'air une agitation violente & un furieux ébranlement. *Plutarque, vie de Pomp. p. 372.*

leur gré, tourner ces poils en dedans, quand il fait froid, & en dehors, quand il fait chaud. La Sardaigne est dans l'Italie: c'est pourquoi on est à portée de savoir ce qui en est. Je suis surpris que nos villes ne soient pas remplies de ces peaux, au moins les grands seigneurs n'en devroient pas manquer; mais ils nous assurent qu'ils n'en ont jamais vu, & que ces chèvres, leurs peaux & leurs poils sont des chimères (a).

(a) C'eût été un beau présent à faire que ces peaux aux peuples de la Lucomorie, province de la Tartarie déserte, car l'auteur de la science naturelle, imprimée à Paris en 1727, rapporte, après François Citoys, Médecin, que dans ce pays il y a des peuples à qui tous les ans, au mois de Novembre, il arrive ce qui arrive aux arbres par le froid; ces peuples commencent par être engourdis, puis deviennent sans mouvement & comme morts. Ils restent dans cet état jusqu'au mois d'Avril, La chaleur du printems les réveille, les ranime; ils reprennent leur mouvement, & rentrent dans leur vie ordinaire. *Journ. des savants. Mars 1725.*

250 LES IMPOSTURES

V. Il n'est pas permis, selon le même auteur, chez les Indiens, de donner ni de recevoir de l'argent à usure, de faire, ni de souffrir aucun tort; c'est pour cela qu'ils n'acceptent ni gages ni billets en prêtant leur argent, ou en empruntant. Les honnêtes gens! Quelle ressource pour les personnes de mauvaise foi! Elien ne devoit-il pas craindre qu'en publiant cette coutume des Indiens, tous les frippons ne se retirassent chez ces peuples, dans la certitude de les tromper? N'étoit-ce pas le moyen de corrompre la plus estimable nation du monde?

VI. « Empédocles, dit Diogène-
 » Laerce, d'après Timée, s'est fait
 » admirer en bien des occasions, &
 » sur-tout lorsqu'un vent violent &
 » mal-sain gâtoit les biens de la
 » terre (a); il ordonna que l'on

(a) Plutarque, dans le traité de la curiosité, p. 511, & dans celui contre Colote l'Epicurien.

» écorchât tous les ânes, que l'on fit
 » des outres de leurs peaux, & qu'on
 » portât ces outres sur le sommet des
 » collines & des montagnes, pour
 » les opposer au vent, & pour l'ar-
 » rêter. Le vent tomba, & il fut
 » surnommé *Colusanemos*, pour avoir
 » éloigné le vent ». Il y avoit bien
 des ânes dans ce pays; ils étoient
 bien grands pour que leurs peaux ser-
 vissent à ce stratagème ! C'est peu que
 de joindre ces outres jusqu'à boucher
 le moindre passage du vent. Celui-ci,
 le moins violent qu'on puisse le sup-
 poser, n'auroit-il pas renversé ce beau
 rempart dans les vallées ? Les avoit-

p. 1126, raconte autrement cette histoire : il
 dit qu'Empédocles délivra Agrigente, sa patrie,
 de la stérilité & de la peste, en faisant boucher
 des ouvertures de montagnes d'où il sortoit un
 vent chaud & pestilent. Suidas, au mot *Empe-
 docles*, dit que ce philosophe, pour éloigner
 ce vent, fit environner Agrigente de peaux
 d'ânes.

252 LES IMPOSTURES

on appuyées derrière une terrasse ou un mur ? Ces ânes , aussi spirituels que la cigale d'Eunomus , avoient apparemment communiqué à leurs peaux la vertu de combattre le vent avec succès.

L. 6, p. 163.
L. 12, p. 77.

VII. Strabon assure, ainsi que Diodore de Sicile, que les Sibarites composèrent une armée de trois cent mille hommes dans une guerre contre les Crétoniates, qui en avoient une de cent mille. Le duc d'Urbain, fameux capitaine des Vénitiens, disoit qu'on ne pouvoit assembler que cent mille bons fantassins dans toute l'Italie. Comment croirons-nous qu'on ait pu lever quatre cent mille combattans dans une de ses parties ? Sibaris avoit vingt-cinq villes qui lui étoient soumises ; mais elles n'étoient pas fort grandes : excepté deux ou trois , les autres n'étoient presque pas connues. Ajoutons l'intempérance des Sibarites, & cette mollesse qui ne pouvoit souffrir que le chant des coqs interrompît leur sommeil. S'accommodoit-elle

mieux du bruit des trompettes & des tambours ? Je ne comprends rien à ces exagérations.

VIII. Attalus, au rapport de Pline, assure que lorsqu'on a prononcé ce mot *dheux*, en voyant un scorpion, il se tient tranquille, & ne peut plus darder son aiguillon. De plus curieux que moi peuvent approcher leur main de cet animal, & essayer si ce que dit ce prince est vrai. Le charme ne coûte qu'un mot. Pline ajoute ensuite que personne ne songe à aller dans l'Afrique, ou à y faire quoi que ce soit, sans qu'il prononce auparavant le mot *Afrique*. De quoi préserve celui-ci ? Quelles puérilités !

L. 28 : c. 18

IX. Plutarque, sur le refus que le peuple fit du consulat à Caton d'Utique, dit que cette disgrâce avoit coutume de jeter, non-seulement les candidats exclus, mais encore leurs parens & leurs amis, dans un abattement qui duroit plusieurs jours ; mais Caton reçut ce traitement avec si peu de chagrin, & en fit si

pag. 74

254 LES IMPOSTURES

peu de compte, que, le jour même, il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars; & l'après-dînée, sans tunique & sans souliers, selon sa coutume, il se promena avec ses amis dans la grande place. Croirons-nous que Caton, dans le fond, n'ait pas été fâché du refus qu'on lui avoit fait. Est-on privé sans peine d'un objet qu'on auroit obtenu avec plaisir? Si un sénateur de Venise sortoit de chez lui dans le même équipage que Caton, & jouoit à la paume dans la place de Saint-Marc, parce qu'on lui auroit refusé une dignité, ne seroit-on pas fondé à dire que la tête lui auroit tourné? Pour vouloir trop donner de grandeur aux Romains, on en fait des extravagants & des colosses ridicules.

X. Chez les Ethiopiens, selon L. 5, p. 146. Diodore de Sicile, quand le roi étoit incommodé de quelque partie de son corps, tous ses domestiques affoiblissoient ou mutiloient cette même partie. Nous avons parlé ailleurs de cet usage: mais nous avons oublié

la suite où cet auteur assure que les amis du roi à sa mort se tuoient eux-mêmes. Je m'étonne que Strabon ait fait mention de cette coutume ; il n'en parle cependant que comme en passant. Il n'osa s'étendre sur un fait incroyable. Quel soin les Ethiopiens devoient avoir de leur roi & de sa santé ! quels vœux ne faisoient-ils pas aux dieux, pour qu'il vécût long-tems, qu'il ne se demît ni bras ni jambe ! Mais, si les domestiques & les amis du roi se donnoient la mort, les parens, tous les seigneurs du royaume qu'il faut supposer en liaison avec lui, mourroient aussi, toute la noblesse mourroit : qui succédoit donc au trône ?

XI. Plin dit que, dans le territoire de Rieti, il y a des champs si gras, que l'herbe couvre des perches qu'on y a laissées la veille. A peine pourroit-on passer cette merveille à l'auteur, si ces perches étoient aussi minces que des verges couchées par terre.

XII. « Les Carthaginois, selon

L. 17, c. 2

De bel. Pug.
p. 11.

256 LES IMPOSTURES

» Appien, rasèrent leurs femmes, &
 » se servirent de leurs cheveux pour
 » bander les catapultes ; c'est qu'ils
 » n'avoient point d'autres poils ». J'exhorte les princes qui ont des armées navales de remplir leurs magasins de chanvre, d'étroupes & de filasse, afin qu'ils ne soient pas obligés d'imiter les Carthaginois dans des cas pressants. Les dames y sont intéressées. Que deviendroient-elles sans leurs cheveux.

XIII. J'ai entendu dire dès mon enfance que le port de Messine, aussi beau que vaste, fut formé par la nature : mais j'apprends aujourd'hui, d'un auteur Sicilien, de Diodore, que ce fut Zancus, roi de Sicile, qui le fit bâtir. C'est de lui que la ville de Messine fut appelée Zancle. L'histoire de Zancus est-elle vraie ? Les curieux porteront là-dessus leurs recherches plus loin que moi. Que Zancus ou un autre ait construit le port de Messine, il est certain qu'il n'est pas l'ouvrage de la seule nature.

XIV.

XIV. Pline a pensé que le caméléon

Hist. anim.
l. 2, cap. 11.

vivoit d'air seulement (a). Aristote le dit aussi. Jacques Ligozzi , célèbre peintre , avoit un caméléon dont il fit l'anatomie. Après sa mort , il lui trouva dans le ventre beaucoup de mouches dont il s'étoit nourri. Des personnes dignes de foi ont vu dans les jardins du grand duc de Toscane un caméléon qui mangeoit de l'herbe. On dit que l'oiseau Pluvialis , aussi gros que la perdrix , ne se nourrit que d'air; c'est à Olaüs que nous sommes redevables de cette fable. Il assure qu'il est fort gras , quoiqu'on ne trouve rien dans ses intestins. Je place au même rang les cavalles de Portugal , qui concevoient par le seul secours du vent , comme Pline & d'au-

(a) L'auteur de la lettre sur les caméléons, imprimée dans le mercure d'Octobre 1727; prétend que Pline a vu des caméléons aussi grands que des crocodiles; c'est une erreur. Pline dit, *corpus asperum ceu crocodilo*; c'est-à-dire, que cet animal a le corps aussi dur que le crocodile.

II Partie.

X.

258 LES IMPOSTURES

tres grands hommes l'ont écrit (a).

Cap. 14.

XV. La nature , selon Solin , a
 » voulu distinguer les corps par la
 » pudeur. Le cadavre d'une femme
 » noyée nage sur le ventre , & celui
 » de l'homme noyé nage sur le dos ». Supposons que cela arrive en effet régulièrement ; d'où cet auteur tient-il que les parties naturelles d'un sexe soient plus honteuses que celles de l'autre ?

Lib. 3.

XVI. Ariston vouloit avoir commerce avec Périctyone , au rapport de Diogène-Laerce , & ne put y réussir , quelques soins qu'il y apportât : il se désista de ses poursuites. Apollon apparut à Périctyone , & lui conserva

(a) Plin n'est pas le seul en effet qui raconte cette fable. Varron , liv. 2 , chap. 1 de l'agriculture ; Columelle , liv. 6 , chap. 27 , l'ont rapportée aussi. Justin , liv. 44 , chap. 3 dit qu'elle a tiré son origine de ce que les chèvres & les femelles de tous les autres animaux sont si fécondes en Portugal , qu'il semble qu'elles conçoivent du vent.

sa virginité, jusqu'à ce qu'elle accouchât de Platon : voilà une autre extravagance. Lorsque les auteurs rapportent de pareils traits, ils devroient au moins dire, en faveur des esprits foibles, que ce ne sont que d'énormes absurdités.

XVII. Pausanias dit que sur les L. 7, p. 440.
bords de la riviere Piérus, il y a des arbres si vieux & si grands, qu'on peut donner des festins & coucher dans ceux qui sont creux. « Pourquoi cet auteur n'a-t-il pas ajouté qu'on y pouvoit jouer à la paume, & courir la bague » ?

XVIII. Aux Indes il y a des peuples appelés *Monosceles* qui courent L. 7, cap. 2.
avec une vitesse incroyable, & qui n'ont qu'une jambe. Ils ont la plante du pied si large, que pour se garantir des chaleurs excessives, ils se couchent sur le dos, & sont couverts de l'ombre de leur pied. Pline les appelle *Sciapodes*. Comment concevoir tant de vitesse dans une seule jambe & une plante de pied aussi large qu'un parasol ?

XIX. Il y a, dit Hérodote, dans l'Arabie, deux sortes de moutons, qu'on ne voit point ailleurs, & qui sont dignes d'admiration: les uns ont la queue (a) longue de trois coudées; & si on la laisse traîner, ils l'écorchent contre terre; mais tous les bergers savent aujourd'hui le métier de charron: ils font de petits chariots où ils mettent les queues de ces moutons qui les traînent avec eux en marchant; l'autre espèce de moutons a la queue large d'une coudée. La nature donne-t-elle à aucun animal des membres qu'ils ne peuvent ni soute-

(a) Josaphat Barbaro, dans son voyage cité plus haut, assure avoir vu chez les Tartares des moutons très-gros, & avec de très-grosses jambes. Leur poil étoit aussi fort long, & leur queue pesoit douze livres. Ils posoient, ajoûte-t-il, cette queue sur une roue, & la tiroient sans peine. Ces peuples assaisonnent, de la graisse de ces queues, tous leurs mets, & s'en servent au lieu de beurre.

bir, ni conserver ? Qu'il eût été beau de voir un troupeau de ces moutons traînant chacun un petit chariot chargé de leur queue ?

XX. Certains peuples , comme les Gaulois , dit Diodore , combattoient L. 5, p. 306 tout nuds. « Il y en a parmi eux qui » méprisent la mort , au point qu'ils » vont combattre tout nuds , & n'ont » qu'un drap dont ils couvrent les » parties naturelles ». Polybe dit la même chose des Gaulois qui habitoient dans les Alpes , & qui s'appelloient *Genates*. Ils ne portoient point d'habits pour n'en être point embarrassés dans le combat , & de crainte que , s'accrochant à des roues , ces habits ne fussent un obstacle à la marche ; il valoit bien mieux laisser déchirer ses habits que ses pieds.

XXI. Le vent dépouilla Cléanthe L. 2, p. 172 jusqu'à lui emporter sa tunique , pendant qu'il conduisoit des jeunes gens à un spectacle. Ce philosophe y parut sans ses habits , & reçut des applaudissemens de la part des Athéniens.

262 LES IMPOSTURES

Ce récit est de Diogene - Laërce! Quelle gravité dans Cléanthe, de courir à la tête d'une troupe de jeunes gens, & de paroître dans des jeux publics en chemise! Les Athéniens se connoissoient trop en belles actions pour ne pas louer celle-là comme ils le devoient. Nous effuyons très-souvent des vents très-violens, & principalement l'aquilon: mais avec quelque force qu'il souffle, il ne peut jamais nous déshabiller.

XXII. On voyoit, dit Plutarque, dans la ville de Souse, des bœufs qui puisoient de l'eau avec des sceaux pour arroser le jardin du roi. Chaque bœuf en devoit porter cent. Quelqu'effort que l'on eût fait, on ne pouvoit les contraindre d'en porter davantage: on l'a essayé plusieurs fois; quand ils avoient rempli leur tâche, ils s'arrêtoient: tant ces bœufs avoient de mémoire, & ne pouvoient être trompés sur le nombre de sceaux. Si quelqu'un ne juge pas à propos de croire avec moi que ceci est un conte,

*De solertiâ
anim. p. 275.*

je ne m'obstinerai point à le lui persuader. Je veux être ami de tout le monde.

XXIII. Quand les vipères (a) sont en amour, la femelle prend la tête du

(a) On fait ordinairement plusieurs fautes en préparant les ingrediens dont on compose la thériaque ; par exemple, lorsqu'on prépare les vipères qui sont la base de ce médicament, on a coutume de les fouetter pour faire monter tout leur venin à la tête qu'on coupe, quand elles sont bien irritées. On fait encore bouillir la chair pour en tirer ce qui peut y rester de venimeux, & on jette les arêtes comme inutiles ; cependant l'expérience fait voir que tout le venin de la vipère est dans ses dents & dans ses mâchoires. Cette flagellation est non-seulement inutile, mais même dangereuse, parce que les esprits irrités peuvent produire du venin dans le corps d'un animal, où il n'y en avoit point. M. C*^s soutient aussi que l'eau où l'on fait bouillir la chair de vipère, en empêche toute la vertu, & que les arêtes qu'on jette ne sont pas moins utiles que la chair même. *Hist. naturelle des animaux, des plantes & des minéraux, in-12, Paris.*

264 LES IMPOSTURES

mâle dans l'émission de la semence ; la serre avec ses dents , & ne la quitte point qu'elle ne l'ait arrachée. Ainsi meurt le mâle. La femelle en reçoit bientôt la punition : lorsque ses petits sont prêts de sortir , ils rongent son ventre , s'y font un passage , & vengent ainsi sur leur mere la mort de leur père. C'est Hérodote qui parle ainsi , & son opinion a bien eu des sectateurs ; cependant plusieurs auteurs anciens se sont élevés contre elle ; entr'autres , Philostrate , quoique personne ne s'en soit aperçu. La vipère , dit-il , lèche & polit avec la langue ses petits ; car je n'admets point le raisonnement ridicule de ceux qui soutiennent que les vipéreaux naissent sans mère. La nature ne le permet pas , & l'expérience ne nous le prouve point (a).

(a) Ulysse Aldrovandi a été l'un des premiers auteurs modernes qui ont réfuté l'opinion d'Hérodote sur ce que les vipéreaux, en naissant, tuent

XXIV. Pline & Elieen ont écrit que le basilic tue de sa vue. L'autorité de Lucain me paroît l'emporter sur la leur. Ce poète parle de plusieurs serpens de l'Afrique, nomme deux fois le basilic, & ne dit point qu'il ait cette qualité : le basilic, dit-il, qui nuit avant que d'empoisonner, éloigne de lui tous les hommes, & vit dans des endroits sablonneux ; & plus bas :

Que sert-il à Murrus qu'une pointe fidèle
Perce du basilic la peau dure & rebelle ?
Le sang qu'il voit couler sur l'épieu vigou-
reux

Porte jusqu'à sa main un poison rigoureux ;
Ce guerrier toutefois d'une lance acérée,
Tranche avecque le bras cette main ulcérée,
Et plein de confiance, & maître de son sort,
Il admira ce bras, l'image de sa mort.

Murrus, selon ce poète, avoit pre-

Jules-César-Scaliger *exercit.* assure avoir vu dans une boîte de charlatan des vipéreux avec leur mère vivante.

II. Partie.

Z

266 LES IMPOSTURES

mièrement vu ce basilic qu'il avoit percé de sa lance ou de son javelot. Il ne mourut point lui-même, puisqu'il eut le tems de tirer son épée, & de se couper le bras. Supposé qu'il mourut, ce ne fût pas du regard de cet animal, mais de son venin qui faillit sur sa main. Lucain ne s'accorde point non plus avec Pline sur la grandeur du basilic. Ce dernier le fait petit de douze doigts; mais, qui est-ce qui l'a vu, puisqu'il tue en le regardant? Je suis persuadé que la manière dont Virès raconte qu'on va à la chasse de ce reptile, est un autre conte.

Comment. in
lib S. Aug,
cap. 13.

Il assure que l'on se couvroit de miroirs de la tête jusqu'aux pieds, & que la réverbération de ces miroirs, qui donnoit dans la vue de cet animal, le faisoit mourir (a).

(a) Si on eût consulté Elien, liv. 3, chap. 31 de l'histoire des minéraux, on n'eût pas fait une si grande dépense en miroirs; on n'avoit qu'à se pourvoir de coqs; car, selon cet auteur,

XXV. Les Pigmées, selon Juvenal, n'ont qu'un pied de haut; je n'ose me déclarer trop ouvertement à cet égard. Tant de gens soutiennent l'existence de ces peuples, & ne veulent pas croire que les anciens se sont trompés; d'ailleurs, si la nature a produit des hommes d'une taille extraordinaire, pourquoi n'auroit-elle pu donner l'être aux pigmées les plus petits des hommes? Selon S. Thomas on peut réduire les hommes à une grandeur qui ne surpasse point celle de la fourmi. L'autorité de S. Thomas moins encore celle d'Aristote ne me porte point à croire aux Pigmées. Nous avons vu la grandeur que Juvenal leur donne. Pline les appelle *Spittamiens*, parce qu'ils ne passaient pas trois palmes de haut; il dit ailleurs qu'ils n'avoient pas une coudée. Aulugelle les fait beaucoup plus

Daty 13

v. 17.

L. 7. cap. 2.

L. 6. cap. 30.

L. 9. cap. 4.

le basilic a une telle frayeur du coq, que dès qu'il l'apperceoit, il se met à trembler & meurt.

petits : Pline & d'autres prétendent qu'ils sont continuellement en guerre avec les grues : il n'en dit point la raison ; ils combattent , ajoute-t-il , à cheval sur des moutons & des chevres , qui sont apparemment aussi grands que les nôtres , car il ne nous dit point le contraire ; ainsi la nature a été assez peu régulière & assez juste envers les habitans de ce pays , pour n'y point produire d'animaux & d'autres choses utiles à la vie , dans la proportion qui leur convenoit. Comment pouvoient-ils dompter , apprivoiser & accoutumer en un mot ces moutons à les porter sur leur dos ? Mais passons là-dessus.

Quelle sorte de combat se livroient ces hommes & les grues ? Ces oiseaux , après avoir blessé leurs ennemis du bec & des griffes , pouvoient s'envoler & se mettre à l'abri de leurs traits. Les auteurs ne conviennent point du pays des Pigmées. Aristote , Mela , Pline les placent dans l'Ethiopie , près des lacs d'où sort le Nil ,

& ailleurs; ce dernier les transfère dans la Thrace. Aulugelle les porte sur les frontières des Indes: tant d'incertitudes & de contradictions suffiroient seules pour nous convaincre que les Pigmées & leur pays n'étoient qu'imaginaires. Les grues auroient-elles détruit ce peuple, de sorte qu'aucun ne s'échappât, & qu'il n'en parut aucun du tems d'Alexandre & des Romains? Enfin, personne ne dit avoir vu de ces homoncules, encore moins leur avoir parlé; je tiens donc, avec Albert-le-Grand, que s'ils ont existés, ce n'étoient pas des hommes, mais une espece qui approchoit de la nôtre, comme à peu-près les singes (a).

(a) Cameron alla un jour faire sa cour à Jacques I, roi d'Angleterre, pendant son dîné. Ce prince, selon sa coutume, se faisoit lire à table quelques chapitres de l'écriture sainte; on lui lisoit alors le vingt-septième d'Ezéchiel, où il est dit, verset II, que les Pigmées gardoient

270 LES IMPOSTURES

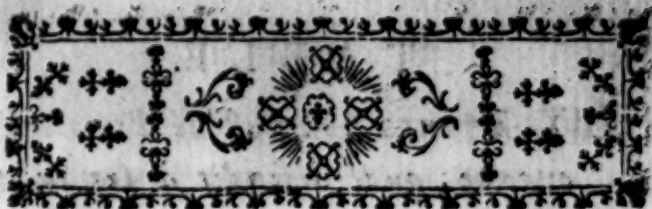
Tels sont les récits qu'en lisant les anciens, j'ai trouvé les plus extraor-

la ville de Tyr. Le roi demanda à plusieurs l'explication de ce passage. Des savans en dirent leur sentiment ; mais il n'y en eut aucun qui satisfît le roi. Cameron fut prié de parler à son tour : il dit que dans le texte on lisoit *gamadim*, & que *gamad*, signifiant coudée, on avoit interprété le mot *gamadim* par celui de Pigmées ; qu'il ne falloit pas s'amuser dans ce passage à la petite taille des Pigmées fabuleux des anciens ; qu'il ne s'agissoit ici que des Gamadiens, peuples qui avoient beaucoup de force dans les bras & dans les poignets. Les Grecs, continua-t-il, appellent aussi Pigmées ceux qui ont beaucoup de force à combattre : on pourroit les appeller en François *hommes de main*, & en Anglois *arme-strong* : le roi fut très-satisfait des éclaircissmens de Cameron. Pendant que ce savant vouloit établir son raisonnement par d'autres preuves, un bouffon, qui étoit agréable au roi, se jeta aux genoux de Cameron, le remercia & lui donna beaucoup de louanges d'avoir si bien développé l'ancienneté du nom d'*arme-strong*, qui étoit le

dinaires, les plus incroyables & les plus fabuleux. A Dieu ne plaise que j'aie entrepris cet ouvrage dans le dessein de décrier des écrivains si illustres ! Je me suis assez déclaré sur cet article dans plusieurs de mes remarques ; mais, malgré le respect qu'on leur doit, on ne peut oublier l'intérêt de la vérité que j'aime, que je préfère à tout, & que ces auteurs ont souvent trahie, comme je crois l'avoir suffisamment démontré.

sien. C'est de la préface d'Etienne Morin, qui est à la tête du Phaleg de Bochart, édition d'Holl, que nous avons tiré cette note,

F I N.



T A B L E
DES
IMPOSTURES.



SECONDE PARTIE.



LVII. *Aux isles Baléares, les mères ne donnoient à manger à leurs enfans que ce qu'ils pouvoient abattre avec une fronde, page I.*

LVIII. *MELANCOLIE des filles Milésiennes, à qui il prenoit tout-à-coup envie de s'aller pendre. Remède qu'on y apporta, page 7.*

T A B L E.

- LIX. *PYTHES étoit possédé d'une telle avarice, qu'il défendit à ses sujets de s'occuper à autre chose qu'à tirer de l'or des mines*, page 10.
- LX. *EXPLOITS d'Horatius - Coclès*, page 18.
- LXI. *QUE trois cents six Fabiens, d'une même famille, attaquèrent seuls l'armée de Vénéus, & sont tous taillés en pièces, excepté un seul*, page 27.
- LXII. *PHILINUS & Sagaris ont vécu de lait toute leur vie*, page 35.
- LXIII. *PLUYES extraordinaires; entr'autres, de poissons pendant trois jours de suite*, page 40.
- LXIV. *LES Sybarites ne vouloient point qu'il y eût des coqs dans leur ville*, page 48.
- LXV. *QUE la foudre ne tombe que sur des endroits élevés, & le laurier en est garanti*, page 55.
- LXVI. *CONTRARIÉTÉ des anciens sur*

T A B L E.

- les auteurs de certains ouvrages ,
comme de mettre de l'eau dans le vin ,
page 60*
- LXVII.** *PAILLE du champ des Tar-
quins , jetée dans le Tybre , y forme
une isle , page 65.*
- LXVIII.** *DEUX tonneaux aux Indes ,
dont l'un en l'ouvrant causoit de la
pluie , & l'autre envoyoit du vent ,
page 69.*
- LXIX.** *LE fils de Crésus , apperce-
vant un soldat prêt à tuer son père ;
& un athlète , se voyant privé du
prix de la victoire , de muets , par-
lèrent tout-à-coup , page 71.*
- LXX.** *HISTOIRE de Lucrece , telle
que les historiens nous l'ont racon-
rée , page 77.*
- LXXI.** *LA mer s'ouvrit autrefois pour
Alexandre - le - Grand , ainsi que
pour les Hébreux , & qu'il y mar-
cha avec son armée , page 87.*
- LXXII.** *UNE femme croit que tous les*

T A B L E.

- hommes avoient l'haleine mauvaise ;
& pourquoi , page 92.*
- LXXIII.** *LE P6 , par un tremblement
de terre , éleva ses eaux jusqu'à for-
mer une arcade , sous laquelle on
pouvoit passer , page 94.*
- LXXIV.** *PEUPLES qui ne se donnoient
point de noms ; autres qui imposoient
à leurs fils des noms d'animaux ,
page 98.*
- LXXV.** *GORGAS l'Epirote , naquit
dans le tems qu'on portoit sa mere
sur le bûcher , page 104.*
- LXXVI.** *UN Egyptien à qui l'oracle
avoit prédit qu'il ne vivroit pas long-
tems , se met à veiller jour & nuit ,
ne faisant que boire & manger ; &
cela , pour donner le démenti à l'ora-
cle même , page 108.*
- LXXVII.** *Les dames Romaines ne
buvoient point de vin , page 113.*
- LXXVIII.** *PLUSIEURS noms , & sur-
tout ceux de certaines villes , ont*

T A B L E.

- tiré leurs étimologies de telle ou telle chose , page 119.*
- LXXIX. DEMOCRITE & Héraclite ,**
page 130.
- LXXX. PHILOSOPHES** *qui ont composé une prodigieuse quantité de livres , l'un d'eux s'est estropié les doigts à force d'écrire , page 134.*
- LXXXI. SCIPION** *étoit si sobre & savoit se contenter de si peu , que pendant sa vie il n'a rien acheté ni vendu , page 139.*
- LXXXII. LES Babyloniens** *se trouvant en campagne sans feu , mettoient les œufs dans une fronde pour les faire cuire : la ville de Babylone étant prise , ses habitans ne surent cette nouvelle qu'après trois jours , page 144.*
- LXXXIII. STRATAGÈMES** *qui firent lever le siège de quelques villes , page 149.*
- LXXXIV. CAMBLES , Roi des Ly-**

T A B L E.

- diens , mange sa femme , page 156.*
- LXXXV.** *HOMMES qui ayant eû commerce avec des animaux femelles , eurent des enfans d'espece humaine , page 159.*
- LXXXVI.** *LES femmes Egyptiennes ne portoient point de souliers , page 164.*
- LXXXVII.** *TURBON , capitaine Romain , n'a jamais été vil chez lui , pas même quand il étoit malade , page 169.*
- LXXXIII.** *EURYDAMAS avala ses dents ; & dans quelle circonstance il a poussé une dent d'or à un enfant , page 176.*
- LXXXIX.** *DRACON , législateur des Athéniens , punit de mort les oisifs , page 178.*
- XC.** *PAUVRETE des plus grands personages de Rome , page 181.*
- XCI.** *CURTIUS se jette à cheval dans un grouffre , page 195.*

T A B L E.

XCII. *UN Roi d'Egypte fait brûler toutes les femmes qu'il croyoit libertines*, page 204.

Certains peuples vivoient sans femmes, page 207

XCIII. *SMYNDIRIDE Sybarite, & Es-ticus de Pont; l'un pour trop dormir, ou pour être adonné à une vie délicieuse; l'autre pour trop étudier, ne virent jamais le soleil se coucher ni se lever*, page 209.

XCIV. *HOMMES Apathiques; c'est-à-dire, sans aucune passion*, page 213.

XCV. *QUE sur-tout en Italie on a vu des dragons*, page 200.

XCVI. *DEUX peintres ne sçavoient comment peindre l'écume de la bouche d'un cheval, ou de la gueule d'un chien. Une corde de Luth s'étant cassée en jouant, une cigale y suppléa*, page 200.

8. différentes Inscriptions 244
Fin de la Table de la II. Partie.

LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent à Paris, chez J. P.
COSTARD, Libraire, rue Saint-
Jean de Beauvais, la première porte
cochère au-dessus du Collège.

1770.

LES Souvenirs de Madame de Cay-
lus, avec une Préface & des Notes,
par M. de Voltaire, in-8°. Genève.

DICITIONNAIRE Historique des
Mœurs, Usages & Coutumes Civiles,
Militaires & Politiques, & des Céré-
monies & Pratiques Religieuses &
Superstitieuses, tant anciennes que
modernes, des Peuples des quatre
parties du Monde, par une société
de Gens de Lettres. *Sous presse &
prêt à paroître.*

Dictionnaire des Gens du Monde, Histo-
rique, Littéraire, Critique, Moral,
Physique, Militaire, Politique, Ca-
ractéristique & Social. 3 vol. in 8°.

Dictionnaire des Notions Primitives,
pour l'éducation de la Jeunesse & la
facilité des instituteurs. 3 vol. in 8°.

Les Fastes de la Pologne & de la Russie,
contenant

contenant l'Histoire de ces deux Empires , depuis leur établissement.
2 vol. *in 8º.*

Les Fastes de la Grande Bretagne ,
contenant l'Histoire des trois Royaumes d'Angleterre , d'Écosse & d'Irlande. 2 vol. *in 8º.*

Les Impostures de l'Histoire ancienne & profane , ouvrage nécessaire aux jeunes gens , aux instituteurs & généralement à toutes les personnes qui veulent lire l'Histoire avec fruit. 2 part. *in 12.* 1 vol.

L'Honneur François , ou Histoire des Vertus & Exploits de toute notre Nation , depuis l'établissement de la Monarchie , jusqu'à nos jours. Tom. 1 & 2.

Les Tom. 3 & 4 *sont sous presse.*
Les autres paroîtront successivement.

Traité des Maladies de la poitrine , connues sous le nom de Phtisie pulmonaire , où l'on développe les causes qui concourent à les produire , les accidens qui en résultent & la maniere de les traiter dans les différens degrés ; par M. Dupré de l'Isle , Docteur en Médecine. 1 vol. *in 12.*

Elite de Poësies fugitives, nouvelle édition augmentée de 2 vol. 5 vol. in 12.

Les Nuits Angloises, ou Recueil d'Anecdotes, de traits singuliers, d'évenemens remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, &c. propres à faire connoître le Génie, le Caractère & les Mœurs des Anglois. 4 parties in 8°.

Nouveaux Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie. 1 vol. in 8°.

L'Ami du Prince & de la Patrie, ou le Bon Citoyen. 1 vol in 8°.

Essai sur une amitié patriotique. 1 vol. in 12. Petit format.

Les Bains de Diane, Poëme en trois chants, avec 4 très belles figures. 1 vol. in 8°. grand format, belle édition.

Le Songe d'Irus, ou le Bonheur, Conte en vers, à J. J. Rousseau, suivi de Silvestre, Conte en prose, &c. 1 vol. in 8°. Grand format, belle édition.

Les Élémens, Poëme, in 8°. Grand format, belle édition.

La nouvelle femme, ou l'Histoire de Miss, Jenny Westbury. 2 part. in 12.

Adélaïde , ou l'Amour & le Repentir ,
Anecdote volée , par M. M. ** 1 vol.

in 8°. Grand format, belle édition.

Les soupirs d'Euridice aux Champs
Élysées , par l'auteur de Garrick. 1
vol. *in 8°*. Belle édition.

Les Confessions de Mademoiselle de
Mainville, nouvelle édition. 6 par-
ties *in 12*.

Œuvres dramatiques de M. Bailly. 2
vol. *in 8°*. Belle édition.

Fables de la Fontaine, gravées en taille
douce, planches & lettres, par M.
Fessard, Graveur de la Bibliothèque
& du Cabinet du Roi. Tom. 1. 2.
& 3, papier d'Hollande. 3 vol. *in 8°*,
reliés en carton proprement.

Livres sous presse.

Dictionnaire des Époques , les plus
intéressantes de l'Histoire universelle.

Nouveau Dictionnaire universel de
Marine , contenant une explication
étendue des termes & des expressions
Techniques qui concernent la cons-
truction , l'équipement , les appa-
raux , les machines, les manœuvres
& les opérations militaires d'un

Vaisseau ; enrichi de desseins originaux, de Vaisseaux dans les différentes situations où ils peuvent se trouver ; & de vues séparés de leurs mâts, voiles, vergues & cordages. On y a joint un Vocabulaire Anglais & Français pour la commodité des Pilotes Français : traduit de l'Anglais par M. Villiam-Falconer. Histoire Bisgraphique d'Angleterre , depuis Egbert le Grand , jusqu'au tems de la Révolution , traduite de l'Anglais par une société de Gens de Lettres.

Les Européens au nouveau monde.

Le Siècle de Henri IV. 4 vol in 8^o.



